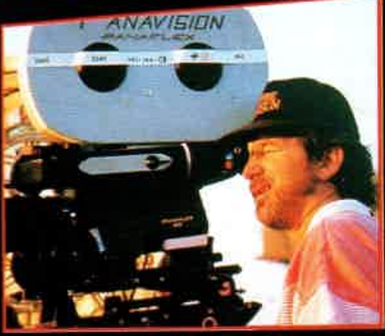


52
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
ARNOLD SCHWARZENEGGER
est le
RUNNING MAN
M 2016 - 52 - 20,00 F
3792016020000 00520
CANADA : $ 5,25. BELGIQUE : 146 FB.
SUISSE : 6,50 F. ESPAGNE : 500 PTS.
HIDDEN • PRINCE OF DARKNESS •
HELLRAISER • DOSSIER CARPENTER

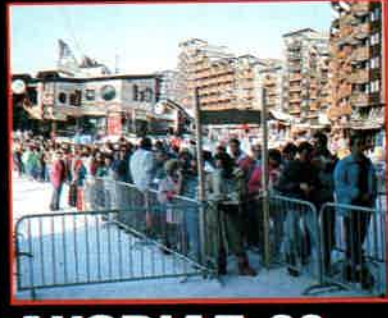




SPIELBERG
Empire du Soleil



LUCIO FULCI
Hard-Gore



AVORIAZ 88
Compte-rendu



BELGIQUE : 146 FB. CANADA : $ 5,75
ESPAGNE : 560 PTS

SCHWARZENEGGER
RUNNING MAN

Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/Directeur de la publication :** Jean-Pierre Putters. **MAD MOVIES Ciné Fantastique** n° 52. **Rédacteur en chef :** Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction :** Bernard Achour. **Coordination :** Marc Toullec. **Comité de rédaction :** Bernard Achour, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration :** Marcel Burel, Betty Chappe, Alain Charlot, Vincent Guignebert, Didier Montean, Patrick Nadjar. **Correspondants :** Maitland McDonagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette :** Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Artédis, Daniel Bouteiller, Cannon France, Pierre Carboni, Agnès Chabot, René Château, Ciné-Fantasy, Françoise Dessaigne, Jean-Jacques Dussaux, Marie-Christine Fontaine, Danielle Gain, G.C.R., Laurent Gessman, Claude Giroux, Anne Lara, Librairie Contacts, Lumière, Agathe Mélinan, Nelson Entertainment, Gilles Polinien, Fred Pons, André-Paul Ricci, Robert Schlockoff, Jean-Pierre Vincent, Warner Home Video.

Composition : Samat. **Photogravure :**2 I.G.O. **Impression :** S.I.E.P. **Distribution :** N.M.P.P. **Tirage :** 85 000 exemplaires. **Dépôt légal : Mars 88. Paraît tous les deux mois. Commission paritaire : n° 59956. N° ISSN : 0338-6791.**



SOMMAIRE

ACTUALITES

ENTRETIENS

RETROSPECTIVE

RUBRIQUES



LA NUIT DES MASQUES (Dossier John Carpenter, page 42)

NOTULES LUNAIRES

■ La nouvelle de l'année, en ce qui concerne la vidéo ! Vous pouvez jeter la copie pirate neigeuse que vous aviez acquise à prix d'or, il y a quelques années, car à l'automne prochain C.I.C. Vidéo (sortie simultanée dans le monde entier) va enfin offrir à sa clientèle **E.T. L'Extra Terrestre**. Joli coup, alors que l'on pensait que Spielberg allait nous faire le coup de ressortir le film tous les cinq ans à Noël.

■ **E.T.**, justement, est toujours au premier janvier 88 le film record du monde des recettes (à quelques centimes près, il a rapporté 700 millions de dollars) **E.T.** phone percepteur... En numéro deux plane **La Guerre des Etoiles** suivi de ses séquelles, **Le Retour du Jedi** et **L'Empire contre-attaque**. En cinq, **Les Dents de la mer** qu'on voit danser les longs des Box-Offices. **S.O.S. Fantômes** trône en sixième position dépassant de peu deux autres triomphes de Spielberg, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** et **Indiana Jones et le Temple Maudit**. Eddie Murphy se hisse au niveau des grands avec **Le Flic de Beverly Hills** en 9 et **Retour vers le Futur** clôt notre Top Ten, salut les petits flous !

■ Le 6[e] **Festival Fantastique de Bruxelles** se déroulera du 11 au 26 mars 1988 à l'Auditorium du Passage 44, bd du Jardin Botanique, 44, 1000 Bruxelles. Une quarantaine de films pour cette manifestation désormais indispensable.



■ **No Fun** n° 4, ça ne nous rajeunit pas ! J'adore ce zine ; y'a des mecs derrière chaque phrase écrite et cela se sent. Qu'ils chantent le héros marginal de **Honky Tonk Man**, le flic alcoolo de **Poussière d'Ange**, les performances regrettées de Lino Ventura (ah, ce pavé de presse du **Gorille vous salue bien !**), qu'ils crachent sur Télé Mago et Tapis Vert ou portent aux nues la carrière de De Niro (dossier 12 pages), c'est toujours bon et mijoté à la sauce néo-soixante-huitarde. 27 F (port compris) pour 59 pages (il y a des feuilles sans verso, ou quoi ? Ah non, y'a deux pages 45, d'accord) et on le demande à Philippe Ortoli, 66, rue Brochier, 13005 Marseille.



■ Ne quittons pas Larry Cohen qui, à son habitude, déborde de projets. **Wicked stepmother/La belle mère diabolique** dans lequel un jeune couple de retour d'Hawai s'aperçoit qu'entre temps leur vieux papy s'est trouvé une nouvelle épouse qui n'est autre que... Bette Davis, bien décidée à mener la vie dure à tout le monde. Pour Williams Lustig, Cohen a écrit et produit **Maniac Cop** un polar dans lequel un tueur psychotique utilise un uniforme de flic pour commettre ses crimes. Le public en vient à craindre tous les policiers en fonction. Au générique, on appréciera Tom Atkins, Laurene Landon, Richard Roundtree **(Shaft)**, Bruce Campbell, William Smith, Sheree North.

■ Jack-pot pour Thames Télévision qui annonce une mini-série de 4 heures consacrée à **Jack the Ripper/Jack l'Eventreur** chez nous. Le tournage débute en mars et le produit fini devrait être présenté sur nos petits écrans durant l'automne 1988. Au cas où vous l'auriez oublié c'est en automne 1888 que débutèrent les premières boucheries de Bloody Jac. Happy birthday Jack ! La réalisation a été confiée à David Wicks et en tête d'affiche on retrouve Michael Caine.

■ Incroyable mais (presque) vrai ! Il parait que Joe Dante a donné Jack Putter pour nom à son héros de **Innerspace** en hommage à notre radoteur en chef. Du moins c'est ce que nous avons réussi à lui faire croire en lui précisant que dans le même ordre d'idée John Landis avait intitulé son premier film **Schlock** en pensant à... Christophe Gans...

■ Les Anglais apprécient la compagnie des loups ; Zenith en collaboration avec Atlantid Prod. annonce **The Wolves of Willoughby Chase** ,un film fantastique à ambiance victorienne qui est en tournage en Tchécoslovaquie. Inspiré d'un roman de Joan Aiden, la mise en scène est assurée par Stuart Orme qui a engagé la ravissante Stéphanie Beacham dans le rôle principal. Aouuuuhhhhh...

EDITORIAL

Y'a des années où tout va mal. Faut pas lutter c'est comme ça. Moi, si j'étais quelque chose au gouvernement, je proposerais que tout le monde aille directement à 1989, sans passer par la case départ et sans toucher 20 000 F. Regardez déjà ce malchanceux **Robocop**, que toute la gente journalistique couronnait par anticipation unanime et qui se ramasse à Avoriaz, c'est un signe, ça, non ?

Et Denisot, qui nous inflige la plus sotte émission sur le cinéma fantastique qu'on ait vu depuis l'époque du crétacé et avec un tel sourire satisfait qu'il a bien fallu lui consacrer tout l'éditorial d'**Impact** 13 pour lui dire ce qu'on en pense.

Même chez les communistes, ça patine dans la semoule. Regardez Lajoinie réciter bêtement toutes les pires banalités propagandistes circulant depuis trente ans au parti et qui s'étonne encore de faire rire tout le monde.

Sans parler du phénomène télé, parce qu'alors là c'est l'horreur ! Depuis qu'on s'est mis en tête de créer la rubrique « Télémaniac », nous voilà à même d'encore mieux mesurer le désastre. Vont-ils vraiment persister à croire que cette concurrence entre les chaînes paye et surtout qu'elle passionne le public ? Et de jouer les mystérieux comme s'ils allaient tout d'un coup nous passer l'œuvre du siècle. Les pauvres, ils ne se rendent pas compte qu'un film peut passer sur une chaîne ou une autre, que Sabatier peut sauter à pied joint de la une à la cinq et revenir en parachute, que Drucker et Sébastien peuvent continuer à se concurrencer le samedi soir, à l'heure où généralement vous sortez votre petite copine au cinoche, nous on s'en tape. De toute façon, à l'heure du zapping sauvage, le téléspectateur ne retient plus le numéro de la chaîne qu'il regarde et l'espace pub ne fait souvent qu'offrir un facteur propice supplémentaire à une bifurcation

■ Peter Wagg, co-producteur de **Max Headroom** pour A.B.C. vient de signer chez Warner Bros T.V. un contrat pour 2 ans. Il débutera par une production de **S-F Cyberforce : The next Step** dont le pilote de 2 heures sera écrit par Steve Roberts.

■ **Star-Fric**. Encore un drame du divorce ; qui aura la garde des enfants ? Eileen A. Roddenberry, ex-femme du créateur de **Star Trek** Gene Roddenberry (maintenant c'est Madame Sang Gêne) vient de demander à la Cour de Justice de Los Angeles d'exiger de Paramount qu'elle lui verse, à elle, la moitié des droits revenant à son ex-époux. Gageons que Spock ne l'entend pas de cette oreille!

■ **Black Dream** n° 5. Des films récents passés en revue et des plus anciens aussi. Tiens, on apprend que la maquette de *Mad* est niaise et qu'*Impact 11* est une merde ! On a le sens des mesures ! Il faut dire à leur décharge que lorsqu'ils photocopient tel quel nos fiches techniques et nos illustrations, ils ont quand même le bon goût de repenser entièrement la maquette ! Heureusement pour eux qu'on ne connait pas la rancune. Bon alors c'est 10 F (+ port ?) les 52 pages. Yann Chesnais, 4, place de la Porte de Bagnolet, 75020 Paris.

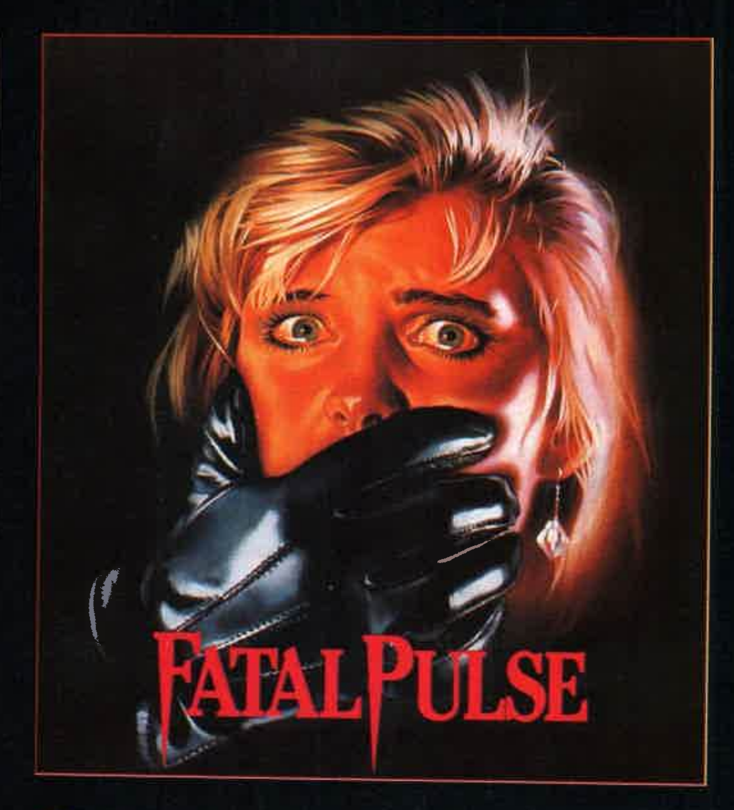
■ **Nightmare** n° 1 : 28 pages portant sur des films récents ou à sortir. C'est 10 F (+ port ?) pour le commander à Eric Forestier, 14, rue Bouille, 92260 Fontenay-aux-Roses. Les responsables animent aussi une émission sur la bande FM, le vendredi entre 17 et 18 heures (ADO FM 88.2).

■ Je ne vais pas pouvoir continuer cette rubrique, je viens de recevoir **Fog** n° 3 sur le pied et je ne me sens pas très bien ! 138 pages carrément, les pervers ! Pour tout dire il y a avait bien longtemps qu'un fanzine d'une telle qualité n'avait effleuré nos colonnes et ça fait du bien. Tirage offset, photos terribles, et nombreuses, typo impec. et justifiée à droite comme des pros, c'est le pied velu intégral. Et lorsqu'on pense qu'ils osent écrire comme des dieux, avec l'humour en plus, je me demande si je ne vais pas porter plainte pour concurrence déloyale (il faut les écraser tout petit, sinon après, c'est trop tard...).
Au sommaire : le Festival de Deauville, avec plein d'inédits, un mot sur John Holmes + dossier Tod Browning, Jean Ray, **Hellraiser**, etc. 30 F (+ 10 F port) à Guy Giraud, 67, rue des Eglantines, 93290 Tremblay-les-Gonesse.

■ La chute de l'**Empire** Romain ? Les studios Empire, anciennement Dinocitta (du nom de Dino de Laurentiis) sont à vendre. Acquis par Charles Band il y a deux ans pour la somme de 18 millions de $ et qui a investi un autre million de $ pour le remettre en état de marche, ils sont en vente actuellement pour 36 millions de $. Band estimant qu'avec la remontée du dollar, il n'est plus de son intérêt de faire venir les techniciens américains en Europe pour réduire les coûts. Parmi les acquéreurs possibles on trouve l'inévitable Silvio Berlusconi. On ne lui dit pas : Thank you la cinq ! C. Band espère ainsi remettre sur les rails sa société et souhaite que l'acquéreur lui offrira des facilités pour le tournage des films **Empire**.

souvent salvatrice. Alors, un peu de modestie les filles (je parle aux chaînes, là), on ne regarde pas la Une comme on achèterait seulement le **Nouvel Obs.** et rien d'autre.
En fait, le public attend toujours que les décideurs jouent plutôt la carte de la complémentarité. Pourquoi ne pas comprendre qu'en offrant trois comédies le même jour à la même heure, on ne mobilise que 33 % des amateurs potentiels, puisque ceux-là se répartiront sur trois programmes qui les tentent. Alors que choisir un créneau horaire où passent des variétés, des débats politiques ou une série à la noix sur les autres chaînes risque de faire le pourcentage maximum d'audience. Evidemment tout n'est pas si simple, mais quand on se dit que n'importe quoi serait préférable au système actuel, on s'étonne que les progrès n'aillent pas plus vite.
Enfin, ça ira mieux après les élections qu'on nous dit. Oui... Et si on ne votait pas du tout, pour bien montrer que leurs promesses on n'y croit plus ? Non c'est vrai, rien que de voir Chirac nous sourire, on regarde tout de suite ses mains, des fois qu'il serait armé. Finalement les élections, on devrait les faire genre combat de gladiateurs. Pour une fois qu'on s'amuserait à la télé... Imaginez Barre/Le Pen, par exemple, quel spectacle :
- Viens, moh petit Jean-Marie, je ne te ferai pas de mal.
- Tiens c'est ça, mon œil !
Finalement, je ne vois qu'une valeur sûre subsistant, farouche, au milieu de cette grande fureur médiatique. Eh oui, **Mad Movies** bien sûr ! Avec **Mad Movies** quelques gouttes suffisent ! La seule revue qui augmente son tirage au lieu d'augmenter son prix, il fallait y penser. Et c'est nous qui la faisons, qu'est-ce qu'on a comme chance, on aurait pu aussi bien tomber sur **Le Chasseur Français**, par exemple, quelle horreur !
Bon, en fait, je voulais seulement vous avertir que dans ce numéro, nous inaugurons une nouvelle rubrique, « Forum », à laquelle nous tenions beaucoup. Je compte sur vous pour nous dire ce que vous en pensez et s'il faut la poursuivre; d'autant que nous comptons bien la prolonger par le biais du courrier des lecteurs. Alors, soyez avec nous plus que jamais et nous vaincrons ensemble.

Jean-Pierre PUTTERS



■ Qui est le tueur mettant hors-service un bataillon de jolies dames pendant 1 heure trente ? Telle est la question que se pose Anthony J. Christopher dans **Fatal Pulse**. Rien de nouveau sous le soleil des psycho-killers. C'est un professeur d'université atteint d'un cancer et se shootant aux hallucinogènes le responsable.

■ **Cantina Band** sort son n° 3 et s'avère le zine idéal pour tout amateur de musiques de films. Ils sont branchés Fantastique, mais pas seulement. Ce numéro passe à la platinoscope : **Empire du Soleil, Lionheart, The Believers, Le Dernier Empereur, Les Maîtres de l'Univers, Robocop, Les Incorruptibles** et plein d'autres. Avec des études sur les compositeurs, les références des nouveautés, des discographies et des dossiers thématiques. 22 F à Philippe Chavin, Camp Gros, 13450 Grans.

■ Que font les réalisateurs de films fantastiques quand ils viennent de terminer un nouveau film d'horreur ? Eh bien, ils prennent des vacances comme vous et moi. Ainsi, Dario Argento, à peine sorti d'**Opera**, vient de s'envoler pour les Caraïbes où, confiné dans une chambre d'hôtel, il planche sur son prochain scénario qui traitera de vaudou, de satanisme, de sacrifices humains, de rites maléfiques... enfin toutes ces sortes de choses, vous voyez ?

■ **Ciné 2000** s'inquiète d'offrir une formule originale à ses lecteurs, et ça c'est bien. Par contre, il attaque illico sur **Superman IV** et les origines du personnage ; là on ne comprend plus. Suivent un portrait de Steven Spielberg et quelques critiques de films. 8 F (port compris) pour 28 pages 1/2 format, à Stéphane Marin, 288, rue Vendôme, 69003 Lyon.



■ On ne sait vraiment pas grand chose de **Black Roses** de John Fasano, sinon qu'il marie hard-rock et monstre androgyne à la poitrine développée. Il y a quelques années ces vendeurs internationaux avaient **Evil Dead** dans leur catalogue.

BLACK ROSES



■ Le vendredi 11 mars, à ce Cher Brady, 39, bd de Strasbourg, 75010 Paris, Lone Wolf Productions organise une Nuit de l'Angoisse avec **Terreur Aveugle, le Cercle Noir** et **Les Yeux de Laura Mars**. Ça commence à minuit et ils servent le petit déjeuner à l'aube..60 F tout compris, l'émotion en plus.

■ **Emmanuelle** court sur les traces de notre **Increvable Angélique**. En effet, le producteur Alain Siritzky vient de confier la réalisation du sixième épisode à Otto Weisser. Le scénario est l'œuvre de notre cher Jean Rollin national, grand amateur de romans populaires qui s'est empressé de faire tomber Nathalie Uher (la nouvelle Emmanuelle) dans les griffes de pirates qui s'empresseront de la vendre à d'odieux marchands d'esclaves... et tout cela au Vénézuela. J'ai bien peur que l'exotisme finira par passer.

■ C'est le méconnu Léo Campion qui s'exclamait : « Se faire enterrer un Vendredi 13 ! Il faut vraiment ne pas être superstitieux ». Nous concluons : « Qui tue vendredi, dimanche enterrera (poil au bras !) ». Paramount dans un sursaut d'originalité nous annonce **Friday the 13th Part VII**, Jason à la puissance sept ! Le maquilleur attitré de **Empire**, John Buechler est à la barre et ça repart. En exclusivité, le scénario : Jason revient à la vie et se met à tuer tout ce qui bouge dans les buissons voisins. Et dire que nous ne serons même pas crédités au générique ! Pour le prochain épisode on vous promet **San Helving contre Jason**, on prend déjà les paris...

AVIS AUX AMATEURS

5e FESTIVAL DU SUPER 8 ET 16 MM

Le Théâtre de Paris vibre encore du fervent enthousiasme d'une foule de lecteurs en liesse et les rares absents se mordent encore les doigts jusqu'aux espadrilles d'avoir rater une telle journée.
Heureusement, le compte à rebours commence dès à présent pour un 5e Festival. Il aura lieu le samedi 1er octobre 1988, de 11 heures 30 à 19 h, toujours au Théâtre de Paris. *Mad* sera là au grand complet pour cette journée placée sous le signe de la création artistico-fantastique et le délire hystéro-collectif. Toute absence de lecteurs devra être sérieusement justifiée (prenez des notes). A bientôt tous, on compte sur vous.

REALISATEURS

Faites-nous parvenir dès à présent une fiche technique de votre film (titre, durée, genre, format, plus quelques photos) ainsi qu'une enveloppe timbrée à vos coordonnées, nous vous enverrons alors les conditions d'inscription au Festival. Nous acceptons les courts-métrages de 3 à 45 minutes, de thème fantastique ou S.F. en format 8 mm ou 16 mm.

L'AVENTURE EN 70 MM !

On va s'éclater au Kinopanorama pour une nuit placée sous le signe de l'aventure et du son qui déménage. Le vendredi 15 avril, de 24 heures à l'aube, vous seront proposés, et dans l'ordre : **Blade Runner, L'Etoffe des Héros** et **Silverado**. Les 78 haut-parleurs et les dix mille watts du nouveau son STS seront tous au rendez-vous. Kinopanorama, 60, avenue de la Motte-Piquet. Prix des places : 70 F pour la nuit et le café est compris. Tous renseignements à Cinesca, tél. : 45.55.08.71. Evidemment tout *Mad Movies* y sera. Et vous ?



■ Le Vendredi 25 mars, en soirée, **Mad Movies** organise, avec l'Espace Rencontres Culture et Loisirs St-Jean, une projection exceptionnelle des meilleurs films présentés à nos derniers Festivals du Super 8. J.P.P. et Sue Peranitt seront là pour l'occasion, ne ratez pas ça. Rens. : Espace Rencontres..., Allée Georges-Bizet, 36000 Châteauroux. Tél. : 54.34.79.86.

■ **Fanatic** n° 2 passe en revue quelques films récents et propose un dossier **E.T.**, plus un regard (assez furtif) sur le personnage de Dracula à l'écran. C'est 10 F (+ port ?) les 64 pages. Frédéric Dedieu, 100, rue de Ménilmontant, 75020 Paris.

■ **Cinok n° 3** passe en revue le Festival **Sigma** de Bordeaux (novembre 87) où l'on pouvait voir une « carte blanche » à Jean-Pierre Jackson, les tandems comiques les plus ringards du cinéma et certaines friandises filmiques d'une haute teneur désopilantophile (le fameux **Bang Bang** avec notre Annie Chancel nationale, par exemple ; Sheila rate qui s'dilate complètement !). C'est 15 F (+ 7 F port) les 40 pages 1/2 format qu'on envoie tous en cœur à Michel Fenioux, 26, avenue Auber, 06000 Nice.

■ Pour voter au **Grand Prix de la Jeunesse**, il vous suffit de renvoyer un bulletin disponible dans les restaurants Quick et les bureaux de poste avant le 12 mars à l'adresse suivante : **Grand Prix de la Jeunesse**, BP 1988, 75617 Paris cedex. Cinq titres sont nominés : **L'amie de mon Amie, Association de Malfaiteurs, Au Revoir les Enfants, Le Grand Chemin, Sous le Soleil de Satan.**

■ **Alpha Zone** : un numéro spécial consacré à Roger Moore dans le rôle de James Bond. Tous les films, donc, plus un œil sur sa carrière générale. Sympa et personnel. J'entends par là que c'est écrit et non pas repompé sur autre chose. 19 F (+ 11 F de port) pour 42 pages. Laurent Richard, 12, rue des Grandes Bruyères, 71450 Blanzy.

■ Pour la télévision, L. Cohen a écrit **Cop Talk** et **Fever of the Hunt**, des polars voulus réalistes sur les méthodes d'investigation policière. Pour N.B.C. Il vient de signer une mini-série de 4 heures, **Earthquake Los Angeles : The Big One** qui, selon ses déclarations, ressemblera plus à un suspense d'Hitchcock qu'à un film d'Irwin Allen (**la Tour Infernale** entre autres...). Sinon, pour A.B.C. il a écrit **Return of Columbo** qui verra le retour attendu de Peter Falk lequel vient de faire réviser sa 403 au garage.

■ C'est en 1957 que Roger Corman réalisa **Not of this Earth**, un classique de la zone B qui nous présentait un vampire extra-terrestre. Sous la bannière de Concorde vient de commencer le tournage du remake réalisé par Jim Wynorski (**Chopping Mall, Deathstalker 2, Big Bad Mama 2, Lost Empire...**) avec la star (mineure) du film X Américain : Tracy Lords qui tente de donner une nouvelle impulsion à sa carrière. Elle est confrontée à Arthur Roberts qui est le suceur de sang d'outre-espace. Dans l'espace, personne ne peut vous entendre sucer...

APPARATUS



■ C'est David Irving qui va diriger **Canibalistic Humanoid Underground Dwelers 2** ; en résumé **CHUD 2** pour Lightning Pictures ; tournage en avril prochain. On voudrait vous en dire plus, mais Chud !

■ Parmi les projets immédiats d'**Empire**, on trouve un nouveau film avec Klaus Kinski, **Remember Time**, un film fantastique ambitieux, **Floater**, bourré d'effets spéciaux. Sans oublier **The Apparatus** (L'appareil) produit par Frank Yablans et réalisé par Larry Cohen. Après une nuit d'amour avec une belle inconnue, un jeune homme se trouve avec un engin bizarre sur la poitrine (et ça n'est pas un soutien-gorge) qui le force à exécuter toutes ses volontés.

■ Sans doute interdit de tournage aux States, le marginal Monte Hellman (les étranges westerns : **the Shooting, l'Ouragan de la Vengeance**) s'associe avec un producteur Italien pour mener à bien **Iguana**, histoire d'un gosse abandonné parce que ressemblant trop à l'iguane. Evidemment, il élit domicile dans une île des Galapagos, capture des marins chercheurs de trésors, et en fait des esclaves. Iguana apprendra l'amour en compagnie de la douce Carmen.



WAXWORK

Un modeste budget de 3 millions de dollars et des images paraissant nettement plus fortunées. Voilà pour les premières impressions sur **Waxwork** de Anthony Hickox (fils de Douglas Hickox, auteur de **Théâtre de Sang**). Momie, zombies, vampires, loup-garou, un rituel vaudou, des répliques de Jason, du Marquis de Sade... Voilà pour les personnalités entreposées dans un musée de cire. Une demi douzaine de teen-agers y passent une soirée très particulière et sont, au fur et à mesure, enduits de cire pour figurer dans l'exposition. Les effets spéciaux de maquillage sont l'œuvre de Bob Keen (**Hellraiser I et II**). Une distribution aguichante : David Warner (le Jack l'Eventreur de **C'était Demain**), Patrick MacNee (Steed dans **Chapeau Melon...**), et l'impayable John Rhys-Davies (l'égyptien roublard des **Aventuriers de l'Arche Perdue**) et l'ex-Tarzan Miles O'Keefe dans le rôle de Dracula !

■ **666** est un recueil de nouvelles, d'articles sur la sorcellerie, la magie et la parapsychologie en général. Le n° 1 compte 48 pages (1/2 format), coûte 15 F (port compris) et se commande à Jean-Marc Faure, 10, rue Jean-Baptiste Baudin, 21000 Dijon.

■ **Monster Make'up** n° 2 revient avec le printemps et on est tous bien content. Voilà un zine original qui se consacre aux effets spéciaux amateurs et donne la parole aux petits bricolos du genre. 12 F (port inclus) pour 31 pages (comment font-ils, ça ?). Olivier Molon, 171, rue Ma Campagne, 59200 Tourcoing.

■ Le deuxième Festival du court-métrage et semi-professionnel de Sens aura lieu les 25, 26 et 27 mars prochains. Manifestation ouverte au 8 mm, 16 mm et vidéo tous formats. Renseignements et inscriptions : MJC de Sens, rue Binet, 89100 Sens

■ **Cruxifixion** n° 3 est sorti. L'ultime mag. du Trash hardcore metal, avec des articles et interviews sur plus de 30 groupes (Evil Dead, Mandator, Post Morten, Agressor, Chainsaw, etc.). Disponible contre 12 F (chèque ou mandat) plus 2 timbres à 2,20 F chez Lionel Marquez, 41, bd de l'Océan, 13009 Marseille.

■ **Les Amis de Stephen King** n° 5 est paru. Bulletin qui réunit les fans du maître. 8 F en timbres (6 pages) à Jacqueline Caron, BP 50, 75966 Paris cedex 20.

■ En dépit de la déroute de D.E.G. la boîte de Dino de Laurentis, le tournage du prochain film de David Cronenberg aura lieu très prochainement à Toronto. Ça s'appelle **Twins** avec des médecins jumeaux interprétés par Jeremy Irons et la délicieuse Geneviève Bujold.

■ Du pain sur la planche pour Arnold Schwarzenegger. En attendant la mise en oeuvre des **Pierrafeux** et de **Commando II**, après le tournage de **Red Heat**, il vient de commencer **The Twins Project** sous la direction d'Ivan Reitman (**SOS Fantômes**). Son rôle : le frère jumeau de Danny De Vito (le nabot calamiteux des **Diamants verts** et du **Nil**). De Vito est petit et bête ; Arnold est grand, beau et intelligent... Là-dessus, Arnold enchaînera sur **Total Recall** d'après Philip K.Dick et dont Paul Verhoeven assurera la mise en scène. C'est produit par Carolco (les **Rambo**). Un temps, David Cronenberg s'attaqua au projet dont le tournage, sous l'égide de Dino De Laurentis et la houlette de Bruce Beresford,fut abandonné après moult problèmes en Australie. De la Science-fiction très ambitieuse. Encore un an de patience...

■ **Evil Dead II**, **Robocop**, **Les Envoutés**, **Hellraiser**, sont au programme d'une nuit du fantastique au cinéma Sorano (16, rue Charles Pathé -Vincennes-) le 25 mars à partir de 20H30. Préparez vos 80 Francs, qui comprennent les quatre excellents films et le petit déjeuner à l'aube. Une initiative comme on les apprécie.



TOKYO THE LAST MEGALOPOLIS

Séléctionné au dernier moment du Festival d'Avoriaz (d'où son absence dans *Mad Movies 51*), **Tokyo the Last Mégalopolis** du Japonais Akio Jissoji est une superproduction qui ne connaitra sans doute jamais de distribution en France. Trop typiquement nippon. Le film conte dans la plus grande confusion l'histoire d'une ville constamment menacé par le démon Masakado, diable costumé comme un militaire avec culotte de cheval, bottes, cape... Agrémenté de valses viennoises, Tokyo est aussi étonnant qu'irritant. Les effets-spéciaux évitent les combinaisons de caoutchouc à la Godzilla. Effets visuels par ordinateur et effets d'animation image par image (des bestioles style Gremlins, une déesse genre Kali avec six bras), dessin animé (des feuilles portées par le vent se transformant en monstres ailés)...Et le tout est souvent d'une beauté fulgurante. La contribution étrangère à ce vaste sérial est signée du peintre suisse Giger (**Alien**) qui a conçu un vomissement à la **Poltergheist II** (de lui par ailleurs) et une machine volante garnie de gadgets, dont deux petites scies circulaires !

■ Fort du succès de **The Gate** aux U.S.A. (en France, c'est pour juin), Tibor Katacs rempile dans le domaine d'un fantastique qu'il n'a jamais quitté depuis ses feuilletons télé pour gosses avec **Sticks and Stones**. Ce dernier touche évidemment à un cas d'enfants doués de pouvoirs paranormaux.

■ En tournage, une série en 13 épisodes de 30 minutes : **Valentina** d'après la bande dessinée érotique de Guido Crepax pour Reteitalia. Après l'échec de **Baba Yaga**, l'univers de Crepax est encore à découvrir sur le grand écran.

■ Le prince des Vampires en comédie musicale c'est ce que nous a offert **Possessed-the Dracula Musical** présenté il n'y a guère à Brodway. Inspiré d'un ouvrage de Robert Marasco, il s'agit d'une version punk du mythe du vampire avec Michael Zaslow dans le rôle du Prince des ténèbres qui mène la danse au rythme de chansons telles que : **Demons**, **Seward's Sanitorium**, **Full Moon**, **Love Sucks**, etc.

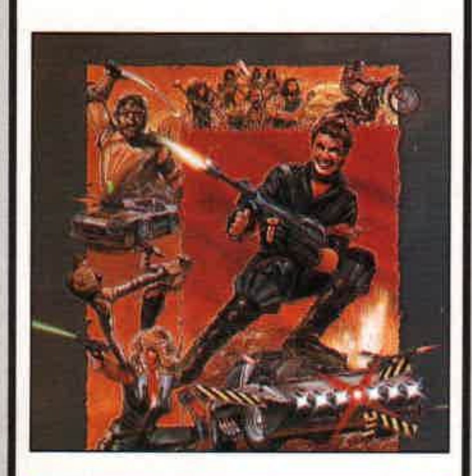
■ Pratiquement terminés : **Morningside 2**, le nouveau Don Coscarelli (**Phantasm**) toujours avec Angus Scrimm et Reggie Banister... **Ma Sorcière bien-aimée**, nouvelle version avec **Teen Witch** de Dorian Walker avec Robin Lively et Zelda Rubinstein... Le cri qui tue est-il **The American Scream** qui offre la vedette à l'ex-madame Russ Meyer, Eddy Williams, qui œuvre sous les ordres de Mitchell Linden... Holland (Tom), l'autre pays du fromage...Euh non. C'est du réalisateur qu'on parle ; il vient de conclure un thriller plein de suspense, **Child's Play**, avec Chris Sarandon et Brad Dourif pour M.G.M./U.A... Roberta Findley réalisatrice de quelques pornos et de quelques films fantastiques (**Blood Sisters, the Oracle...**) met la dernière menotte à **Prime Evil** qui réunit les très connus (dans leur quartier) William Beckwith, Christine Moore... **Terror Eyes** est le programme annoncé par Bob Grant (Producteur) et Eric Parkinson (réalisateur complètement malade, parait-il), les acteurs Lance August et Rick Parker seront sûrement ravis de voir leurs noms reproduits dans une revue spécialisée Française (ça fait toujours deux numéros vendus à l'étranger)... Devine qui vient dîner ce soir ? On n'ose pas trop l'imaginer pour **Death Row Diner** mitonné par Dennis Wood avec Michele Bauer, Jay Richardson et John Content (ça en fait au moins un...). Enfin, **The Cellar** a été écrit et réalisé par John Woodward et est interprété par Patrick Kilpatrick, Suzanne Savoy, Chris Miller.

San HELVING

LES GUERRIERS DU FUTUR

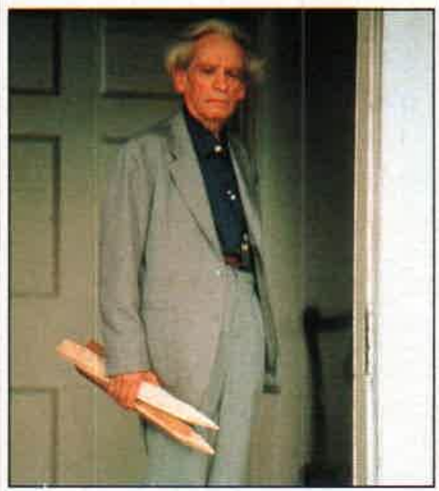
Vaguement produit par Roger Corman, **Les Guerriers du Futur** appartient à la lignée des descendants illégitimes de **Mad Max 2**. Son metteur en scène, le Philippin Cirio H. Santiago, est un spécialiste du genre. **Stryker, Equalizer 2000**, et maintenant **Les Guerriers du Futur**. Visiblement, les moyens mis en oeuvre sont assez conséquents, des centaines de figurants, des explosions... Les Italiens s'en tiennent à beaucoup moins. Sur un scénario mince comme une peau de chagrin (une horde de barbares motorisés envisage le contrôle de la région), Santiago accumule les séquences violentes. Du début à la fin, ça n'arrête pas. Deux minutes de dialogue, dix minutes d'action, à tel point que cela en devient très vite fastidieux. De plus, toutes les castagnes se ressemblent. Des voitures tarabiscotées fonçant en soulevant de la poussière, des crépitements de pétoires, des cadavres par dizaines... Monsieur Santiago est une espèce de Monsieur Plus de la série Z. Les méchants sont plus ignobles que d'habitude ; volontiers lubriques, ils violent inlassablement la même prisonnière avant de la repousser comme une crotte. Plus d'érotisme que d'habitude ; l'héroïne expose généreusement une poitrine plutôt molle. Plus de jurons. Plus d'innovations débiles : un savant construisant une fusée spatiale avec des détritus dans le but d'expédier ses concitoyens sur une autre planète ; des mutants vivant sous le désert et happant les imprudents à la surface, une petite fille et un nain communiquant par télépathie... Spectacle de la surenchère destiné à exploiter une vogue maintenant sur le déclin, **Les Guerriers du Futur** possède également la bande sonore la plus inaudible de l'année. La musique a des ratés, les détonations partent avant ou après les coups de feu, les protagonistes ouvrent la bouche pour ne rien dire... Pour ceux qui en doutaient encore, **Les Guerriers du Futur**, c'est vraiment du Z irrémédiablement ringue. Ajoutez aussi des dialogues cotons (« Eh, connard je vais te défoncer la gueule»), plus un happy end douloureux (le héros au volant de son bolide part vers de nouvelles aventures)... Seulement pour spectateurs avertis.

Marc TOULLEC



Wheels of fire. *Philippines 1985. Réal. : Cirio H. Santiago. Scén : Frederick Bailey. Mus : Chris Young. Prod : Cirio H. Santiago/Rodeo Productions. Int : Gary Watkins, Laura Banks, Linda Wiesmeir, Linda Grovenor... Dist : Sami Films Durée : 1 h 17. Sortie à Paris le 6 janvier 1988.*

LES ENFANTS DE SALEM



Les Enfants de Salem est un petit film, et c'est ce qui fait tout son charme. Joe Weber, anthropologue à l'oeuvre en Amérique du Sud, revient précipitamment aux Etats-Unis, suite à un appel de son ex-femme concernant leur jeune fils Jeremy. Contraint de passer quelque temps avec lui, Weber décide de l'emmener dans un petit village, Salem's Lot, où lui-même a autrefois passé des vacances merveilleuses chez sa tante Clara. Ils s'installent dans la maison de la défunte, mais ne tardent pas à se heurter au comportement hostile de la population. Salem's Lot a un secret, et pour leur malheur, Weber et son fils vont le découvrir...
Le film de Larry Cohen débute par une séquence tournée dans une jungle de studio, avec des indigènes de pacotille et un sacrifice d'opérette. D'emblée, le ton est donné, celui de la semi-parodie, du premier degré distancié. Le réalisateur n'a pas l'air dupe de son intrigue, et en tout cas, le spectateur ne le sera pas. Les vampires de Salem's Lot, puisqu'il s'agit de vampires, prennent eux-mêmes un malin plaisir à nous montrer que le mythe qui les entoure est à moitié bidon : Ils ne craignent pas l'ail, et ils ont un reflet dans les miroirs ; ce qui ne les empêche pas, par contre, de dormir dans des cercueils, et de tomber en miettes au contact de la lumière ou de l'eau bénite.
Celui qui donne au film son véritable registre, c'est Samuel Fuller (un des réalisateurs-piliers de la série B d'antan), dans son rôle de chasseur de nazis égaré dans cette histoire de vampires. Haut en couleur, cartoonesque, il promène avec entrain sa silhouette de lutin dans les rues désertes de Salem's Lot.
Et ce n'est pas le moindre mérite des **Enfants de Salem** que de savoir traduire avec justesse l'ambiance morne de ces petits villages oubliés du monde, comme il y en a plein aux U.S.A. ou ailleurs. Des lieux désuets, où l'étrange a le visage de la banalité : chuchotements qui soufflent des fenêtres, rires d'enfants qui résonnent dans la nuit, ou encore une église vide au silence de mort.

Jean-Michel LONGO

A Return to Salem's Lot. *1987. Prod. : Paul Kurta pour Larco. Réal. : Larry Cohen. Scén. : Larry Cohen et James Dixon d'après les personnages imaginés par Stephen King. Dir Photo : Daniel Pearl. Mus : Michael Minard SPFX Make-up : Steve Neill. Int : Michael Moriarty, Samuel Fuller, Ricky Addison Reed, Andrew Duggan, etc... Durée : 1 H 43. Distr : Visa Film. Sortie le 2 mars 1988.*

HOME OF THE BRAVE

Laurie Anderson, chanteuse underground new-yorkaise, qualifie ironiquement sa musique de difficile. Le côté confidentiel, expérimental, voire psychédélique de certaines de ses chansons va, c'est vrai, en plonger plus d'un dans l'incompréhension la plus totale. Le pari de **Home of the Brave**, film/concert réalisé par la chanteuse, c'est de donner un sens à cette musique, de définir ses codes, de l'intégrer dans un univers ne faisant pas appel à la comparaison. En ce sens, **Home of the Brave** est un exercice cinématographique de la plus grande pureté puisque le but est de visualiser des sons, de les faire vivre au-delà du simple contexte musical. Le résultat est par moments éblouissant.
Laurie Anderson a imaginé une danse régie par des règles très strictes. Chaque figure de cette danse provient d'une note précise et renvoie aussitôt à un éclairage spécifique. Cette forme de communion atteint son apogée lorsque la chanteuse devenue mime, épouse un rythme en se donnant des coups de poing dans les côtes. Cette courte fusion entre le geste et le son vaut bien toutes les chorégraphies possibles et imaginables. Laurie Anderson pousse encore plus loin son discours sur le son. Elle en fait un langage universel. Lorsqu'elle filme une intro musicale comme un véritable suspens, elle nous fait vivre la naissance du son. Lorsqu'elle chante en français « C'est ça le langage de l'amour » devant un public du New Jersey, elle expérimente ce son. Lorsque, la musique terminée, tout devient noir exceptée la bouche de la chanteuse éclairée de l'intérieur provoquant les applaudissements du public, on se dit que Laurie Anderson a réussi son expérience et que le son survivra à la mort du langage si ce dernier est amené à mourir.
Ceci dit, **Home of the Brave**, c'est aussi une suite d'images, dont certaines quasi subliminales hantent agréablement votre esprit, un jeu d'ombres et de lumières permanent débouchant sur une partie de cache-cache. **Home of the Brave**, vous pouvez y aller les yeux fermés. Suffit de les ouvrir bien grand pendant 90 minutes.

Vincent GUIGNEBERT



Home of the Brave. *USA 1986. Réal. et scén. : Laurie Anderson. Dir. Phot. : John Lindley. Dir. Art. : Perry Hoberman. Prod. : Talk Normal Production. Int. : Laurie Anderson, Joy Askew, Andrian Belew, Richard Landry, David Van Tieghem... Dist. : Pari-Films. Dur. : 1 h 32. Sortie le 10 février 1988.*

MADE IN HEAVEN



Un film où les relations humaines sont décrites comme des trajectoires. Qui se séparent, se rejoignent, s'entrecroisent. Et sont parfois brutalement interrompues... Comme c'est le cas pour celle de Mike Shea (Timothy Hutton), dont l'existence s'achève tragiquement par une noyade. Une fin qui est en fait un nouveau départ, puisque Mike Shea va tout droit au Ciel, où il tombe amoureux d'Annie Packert (Kelly McGillis), un amour profond et réciproque. Mais Mike Shea n'a décidément pas de chance, car Annie lui est arrachée pour être réincarnée sur terre. Aussitôt, Mike demande à pouvoir la rejoindre. Il est à son tour réincarné. Il a trente ans pour la retrouver. A lui de se débrouiller... Dans le Ciel qui nous est ici décrit, Dieu est absent. Un espèce de lutin un peu désabusé fait office de surveillant général. Car bien sûr, Dieu est derrière la caméra ; c'est Alan Rudolph, réalisateur tout-puissant qui tire les ficelles de l'univers doux-amer qui s'agite sur l'écran. Alan Rudolph organise avec malice les rencontres manquées ou réussies de ses personnages. Annie Packert et Mike Shea se réuniront-ils à nouveau ? Tout le film repose sur ce petit suspense, même si d'avance on en connaît l'issue.
Pas vraiment dupe de son sujet à l'eau de rose, Alan Rudolph nous livre un petit film coloré où évoluent des êtres un peu mélancoliques. Il n'y a que lui pour nous mettre au fond du cœur cette petite musique de la nostalgie. Depuis son Ciel de pacotille sans effets spéciaux agressifs jusqu'à sa traversée routière de l'Amérique profonde, en passant par sa mise en scène tout en mouvements de caméra, **Made in Heaven** est une œuvre du voyage. Du retour en arrière ou de la fuite en avant. Du souvenir, ou bien du rêve. Alors, en allant voir **Made in Heaven**, remercions Alan Rudolph de nous avoir donné à regarder un film moins émouvant pendant la projection que par les traces qu'il va laisser, après, dans nos mémoires.
Pour longtemps.

Jean-Michel LONGO.

***Made in Heaven** USA. 1987. Réal. : Alan Rudolph. Scén. : Bruce A. Evans et Raynold Gideon. Dir. Phot. : Jan Kiesser. Mus. : Mark Isham, Neil Young. Prod. : Raynold Gideon, Bruce A. Evans, David Blocker. Int. : Timothy Hutton, Kelly Mc Gillis, Maureen Stapleton, Ann Wedgeworth, James Gammon, Mare Winningham, Don Murray... Durée : 1 h 40. Dist. : Les Acacias Cinéaudience et UGC. Sortie Paris le 16 mars 1988.*

JENATSCH

Rien de bien grisant a priori : du fantastique d'auteur, des personnages barbants et tristes et une réflexion sur le temps qui passe. Bref, on prépare l'oreiller, on se cale bien dans son fauteuil. Ben non, **Jenatsch** intéresse, stimule, intrigue dès les premières minutes. Il y a un point de départ propre à alimenter un classique du genre. Un journaliste suisse interroge un scientifique illuminé sur la découverte de la tombe de Jörg Jenatsch, figure nationale morte depuis des siècles, mort d'un coup de hache en pleine tête. Le scientifique (Jean Bouise, parfait d'humour) mime la scène avec force gestes, moult détails. Comme s'il l'avait vécue. Par mégarde, il laisse voir au journaliste un crâne humain, celui de Jenatsch... Et le journaliste enquête sur le cas Jenatsch, un tortionnaire, un tueur devenu une institution. Peu à peu, une porte s'ouvre sur le moyen-âge. Le journaliste voit vraiment le motif de son investigation, assiste à ses meurtres, à ses aventures... Et il ne peut contrôler ces sauts au delà des siècles. Il échappe de peu à la folie, s'installe entre ces deux vies... **Jenatsch** est une illustration parfaite de ce que le fantastique peut être en dehors des données traditionnelles. Souvent ironique, il mène avec une adresse évidente son balancement entre deux époques. Et le montage, les raccords sont superbes. La caméra cadre Michel Voita, vient à ne montrer que ses pieds, les suit lorsqu'il sort, remonte à la hauteur d'homme pour montrer que le bond temporel s'est produit; des inconnus en capes et hauts chapeaux remplacent les clients en veston. Simple mais très efficace. Impossible de ne pas marcher à ce continuel va et vient, surtout que la reconstitution d'époque est d'un réalisme probant, mélange de lyrisme flamboyant (on est en pleine période de carnaval) et de détails qui font la crédibilité. On songe souvent à l'écrivain Philip K. Dick, à ces mondes et ces siècles qui se mêlent jusqu'au vertige. La solution de l'énigme (puisque énigme il y a) s'avère aussi forte que le reste.

Marc TOULLEC.



Suisse-France 1987. Réal. : Daniel Schmidt. Scén. : Martin Suter et Daniel Schmidt. Dir. Phot. : Renato Berta. Mus : Pino Donaggio. Prod. : Limbo Films, Bleu Prod., Pierre Grise SA, Beat Curti Zurich, Société de banques suisse... Int. : Michel Voita, Christine Boisson, Vittorio Mezzogiorno, Carole Bouquet, Jean Bouise, Laura Betti... Dist. : Plain-Chant Distribution. Durée. : 1h37 Sortie prévue le 16 mars 1988.

GANDAHAR



Le dessin-animé sert trop souvent à déblatérer des scénarios débiles, les exploits répétitifs de héros nuls. La télévision s'est faite le principal vecteur de la retransmission de ces sornettes importées du Japon et de l'usine Hanna/Barbera. Tout ça pour dire qu'en France, René Laloux poursuit une œuvre unique. Après les discrets **Maîtres du Temps**, il retrouve le charme pictural, le lyrisme baroque et parfois la cruauté de son premier long métrage d'animation, **La Planète Sauvage**. Il est rare qu'un film dessiné prenne la dimension d'une production en prises de vues réelles; **Gandahar** y parvient. Gandahar, c'est d'abord le nom d'une planète paisible dont les habitants folâtrent dans la verdure à longueur de journée. Le malheur arrive sous la forme d'un rayon paralysant; il foudroie ses victimes, les transforme en statues de pierre. Entité tirant sur le cerveau monstrueux, le Métamorphe dirige cet assaut, tirant sa substance vitale de l'énergie des morts... Ambitieux, **Gandahar** expose une faune surprenante jamais trahie par la qualité du graphisme : oiseau-miroir, les transformés, peuple de mutants aux excroissances terribles, femme souveraine dont deux ailes remplacent les oreilles, robots venus du futur... **Gandahar** fourmille des mille et uns détails qui font la crédibilité d'un univers de science-fiction. Les décors conçus par Philippe Caza participent encore à rendre le film visuellement parfait : décors paradisiaques symbolisant le bien, monde métallique et froid à l'opposé, gigantesque visage de pierre porté par des millions d'oiseaux... Et puis **Gandahar** recèle des séquences à grand spectacle. Notamment une bataille défiant l'imagination où des crabes énormes découpent allégrement des robots toujours en ordre parfait. Encore à l'actif du film, un dénouement assez singulier où, pour une fois, on est pris d'une certaine pitié pour le méchant de service. Les voix collent aux personnages, la musique de Gabriel Yared ne brise jamais l'harmonie du dessin ou de l'animation, les plans choisis n'ont rien à envier aux films traditionnels... Excellent.

Marc TOULLEC

France 1987. Réal. : René Laloux. Scén. : René Laloux d'après le roman de Jean Pierre Andrevon. Dialogues : Raphaël Cluzel. Dessins : Philippe Caza. Mus. : Gabriel Yared. Prod. : Col-Ima-Son, Henri Rollin et Jean-Claude Delayre. Voix : Pierre-Marie Escourrou, Catherine Chevallier, Georges Wilson, Anny Duperey, Jean-Pierre Ducos.... Dist. : A.A.A. Durée : 1 h 23. Sortie prévue le 16 mars 1988.

BOX-OFFICE

Certains distributeurs doivent se mordre les moignons d'avoir sorti n'importe comment des films dans lesquels ils croyaient à peine tant ils sont nuls. Malgré (à cause ?) la présence de Pia Zadora, **Rock Aiens** boudine à 700 entrées en une semaine. Même pas de quoi rembourser l'impression des affiches ! Ce n'est pas rendre hommage à Lucio Fulci de sortir son plus mauvais film, **Aenigma**, a grand renfort de pub. Le Maître ramasse tout de même encore 14 000 inconditionnels, autant de spectateurs perdus pour son prochain film. Présent sur les écrans avec deux productions, Steven Spielberg sonde les extrêmes. Remake poilu de **E.T.**, **Big Foot et les Hendersons** rameute 32 000 paquets de kleenex. Score étriqué. Par contre, à la faveur des vacances scolaires, **L'Aventure Intérieure**, mine de rien, piège 450 000 homoncules en fin de carrière. Comparativement, des résultats autrement plus satisfaisants que ceux enregistrés aux States. Curieusement, **Robocop** n'atteindra ce chiffre que douloureusement. Après son absence du palmarès d'Avoriaz, Paul Verhoeven ne déplace qu'une foule relative de 352 000 en 4e semaine. Succès gigantesque aux Etats-Unis, **Robocop** reste très en deça du score potentiel, celui des Incorruptibles (un peu plus de 800 000 tickets). Malgré la soudaine popularité de la série télé, **Star Trek 4** s'étale lamentablement : 33 000 « trekies » seulement. Piteux. Enfin, Leonard **Spock** Nimoy est en train de ramasser le pactole avec **Trois hommes et un Bébé**. Mais certains chiffres laissent songeurs tant ils sont immérités. 160 000 baigneurs pour **Les Dents de la Mer 4** c'est vraiment 160 000 gugusses piégés par les garantis de l'affiche et du titre. De son côté Cannon doit méditer sur les résultats décevants des **Maîtres de l'Univers** (133 000 petits musclors) supposé distancer de très loin **Superman IV** (210 000 collants rouges et bleus). Déception aussi pour les teen-agers vampires de **Génération Perdue** : 57 000 accros. Une cause vraiment pas gagné d'avance. Handicapé par un sketch souffreteux. **Creepshow 2** atteint tout de même 44 000 fanas et fonctionne très rondement en province. Pendant ce temps, de l'autre côté de l'Atlantique, Steven Spielberg se prenait deux bides : **Mystère sur la 8e Rue** et **Empire du Soleil**. Le wonder boy hollywoodien doit commencer à renifler le sapin.

CALENDRIER

2 MARS
Les Enfants de Salem
16 MARS
Running Man
Princess Bride
Gandahar
Made in Heaven
Jenatsch
23 MARS
Hidden
Miracle dans la 8e Rue
13 AVRIL
Cherry 2000
La 7e Dimension
20 AVRIL
Alien from Los Angeles
Prince des Ténèbres
27 AVRIL
The Serpent and the Rainbow
4 MAI
Return of the Living Dead Part II
11 MAI
Brain Damage
COURANT JUIN
It'alive III : Island of the Alive
The Gate
Prison
JUILLET/AOUT
Cat's Eyes/La danse Macabre de Lewis Teague
from Night II : Hello Mary Lou
Dead Heat
Off Balance de Ruggero Deodato
Horror Rock/Trick or Treat
My Demon Lover
Les Prédateurs de la Nuit

ABONNEMENT

Au lieu de chanter bêtement, ne pensez-vous pas qu'il y aurait mieux à faire ? Par exemple nous envoyer une somme de 100 F par chèque ou mandat-lettre, à **Mad Movies**, 4, rue Mansart, 75009 Paris, ce qui vous abonnerait pour une année complète et vous éviterait de rater un numéro. Pour l'étranger : pas de chèques, mandat-international uniquement. Abonnement par avion : 200 F.

GRATUIT :

Pour tout nouvel abonné : une affiche ou une affichette à choisir dans la liste ci-dessous. Envoi avec le premier numéro de votre abonnement. Et, pour les lecteurs pouvant nous rejoindre à Paris, une place gratuite pour la nuit du Kinopanorama du 15 avril, voir notules (pour cette option, nous envoyer impérativement une enveloppe timbrée à vos coordonnés avant le 10 avril).

AFFICHES (120X160)

Superman IV, Les Maîtres de l'Univers, Central Park Driver, Mort ou Vif, Robocop, Running Man, Les Enfants de Salem.

AFFICHETTES (40X60)

Maximum Overdrive, Over The Top, Biggles, Joey, Superman IV, Les Enfants de Salem, Robocop, Running Man, Les Barbarians, Aigle de Fer, Vamp, Histoires Fantastiques, Terminus, Massacre à la Tronçonneuse II.

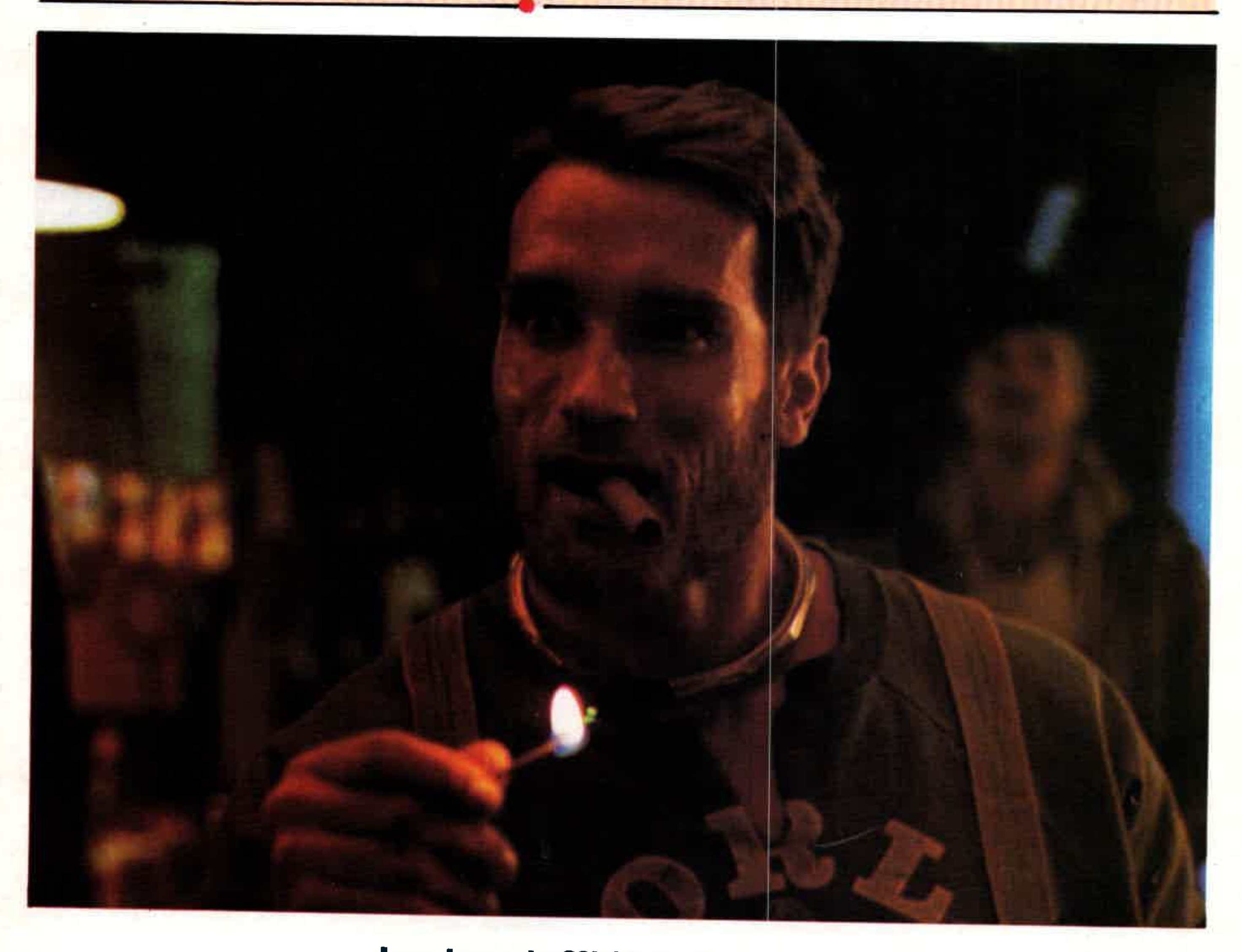


AVIS CHIFFRES

O : Nul. 1 : Très mauvais. 2 : Mauvais. 3 : Moyen. 4 : Bon. 5 : Très bon. 6 : Chef-d'œuvre.
B.A. : Bernard Achour. M.B. : Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert. J.M.L. : Jean-Michel Longo. M.M. : Maitland Mc Donagh. J.P.P. : Jean-Pierre Putters. M.T. : Marc Toullec.

	BA	VG	JML	MM	JPP	MT
L'Aventure intérieure	4	3		5	4	5
Les Enfants de Salem	2	3	3	2	3	4
Gandahar			4			4
Les Guerriers du Futur		2				3
Hellraiser/Le Pacte	0	4	1	4	4	5
Hidden				4		5
Home of the Brave		5				5
Jenatsch		2				4
Made in Heaven			4	1		5
Miracle sur la 8e Rue			4	1		3
Prince des Ténèbres	2	3		2		6
Princess Bride						5
Rawhead Rex	1				2	3
Robocop	3	5	5	5	4	6
Running Man				2		4
Transmutations					1	4

RUNNING MAN



Les Jeux de 20h00, la Roue de la Fortune, la Loterie Nationale, les mariés de l'A2, Interneige, Intervilles... Des émissions-jeux de nos chaines nationales torpillent le moral tant elles sont laides, vulgaires, pas drôles et ringardes... Il est vrai qu'elles n'ont pas Arnold Schwarzenegger pour candidat. Malgré lui volontaire pour le Running Man, il fait preuve de sa sportivité habituelle. Règlement du Running Man : sauver sa peau, éviter les revers de tronçonneuse, les flammes... Récompense : un séjour prolongé sous forme de petit tas de cendres dans un recoin d'usine désaffectée.

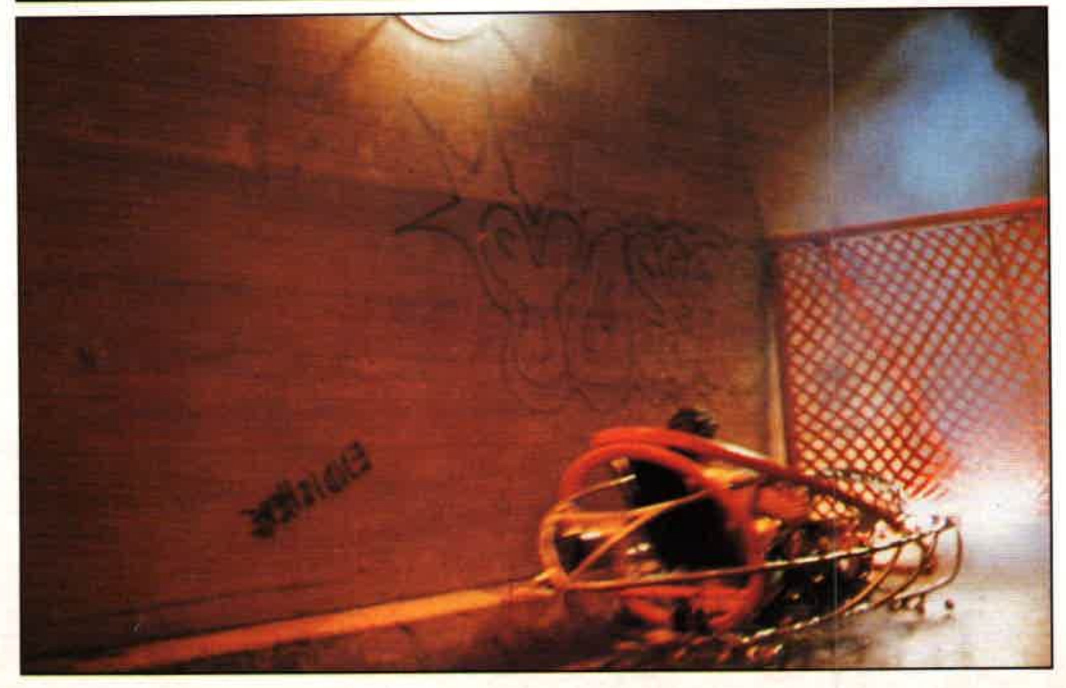
A l'heure où les émissions-jeux rivalisant de bêtise envahissent le P.A.F, **Running Man** tombe à pic. Il ne s'agit pas pour autant d'une remise en cause virulente des networks. Tout a été étudié pour ménager les sensibilités. La télévision en sort à peine égratignée, prête à relancer des concours meurtriers. Avec sa sauvagerie, son énergie et quelques pointes de sadisme, le **Rollerball** de Norman Jewison était autrement plus enclin à dénoncer les aléas d'une société à la recherche de nouvelles sensations. **Running Man** est avant tout un film d'action dans la tradition Schwarzeneggienne.

Du muscle encore

Robot, barbare, flic, militaire, mercenaire... Schwarzenagger n'a pas rompu le bon ordre de sa filmographie. Il est toujours le même, affirmant encore un peu plus la personnalité qu'il s'est forgé. Une personnalité à l'écran qui correspond d'ailleurs à l'homme. Et c'est l'humour qui se dégage d'abord du rôle. Tandis que Gérard Lanvin dans **Le Prix du Danger** s'apitoyait sur son propre sort, sur celui de sa femme ; Schwarzenegger ne vise qu'un but après avoir été propulsé dans l'arène, sous les caméras : il menace Damon Killian, son bourreau, d'un «je reviendrai» prometteur. Evidemment, fidèle à sa promesse, il revient, se venge lors d'une ultime castagne. Tout rentrera dans l'ordre. Justice est rendue. Lui, le flic accusé d'avoir trop sévèrement reprimé une manifestation pacifique (60 innocents abattus d'un hélicoptère), enfermé dans un bagne sidérurgique, évadé puis rattrapé pour être contraint de participer à des jeux vraiment sans frontières.







Lui, ce flic étreint l'héroïque, savoure la victoire. Happy end. Et ce n'est pas une touche d'amertume (l'épuisement physique et le traumatisme de **Predator**) qui viendra flétrir ce tableau idéal, taillé aux mesures de Ben Richards, le héros polyvalent de **Running Man**.

Humour toujours

Imaginez Sylvester Stallone dans le rôle de Arnold et vous aurez une juste mesure de l'abîme qui sépare les deux stars. Sly, l'oeil torve et la mâchoire pantelante, abattrait, au premier degré, ses adversaires, sans recul. Arnold en tue autant mais dans la bonne humeur, sans hargne. Comme dans une bande-dessinée. **Running Man** est d'ailleurs un comic-book luxueux, un gros comic-book en stéréo. Paul-Michael Glaser l'a voulu ainsi. Un de ses prédécesseurs au poste de réalisateur (Ferdinand Fairfax pour ne pas le nommer) avait orienté le film vers la critique sociale austère. Une option abandonnée. **Running Man** se regarde comme on feuillette une b.d. Et ses promoteurs ne se sont pas privés de le colorier à la manière d'un album. Décors clinquants de plateau télé, couleurs saturées au rouge et bleu, costumes kitsch (les combinaisons jaunes des concurrents du **Running Man** mettent aussi bien en valeur la carrure d'Arnold que la brioche de Yaphet Kotto)... **Running Man** se sacrifie entièrement à la cause des paillettes, des flonflons. Et l'alibi de l'émission-jeu permet toutes les folies. Comme celle d'habiller les méchants à la façon d'affreux d'opérette, ce qui n'enlève rien à leur cruauté. Le plus pittoresque de la bande est sans conteste un type énorme, adipeux, poupin, comprimé dans un costume lardé de centaines de minuscules ampoules multicolores. Entre ces deux attaques, il pousse des airs d'opéra ! Vous voyez Stallone affrontant un adversaire aussi délirant ? Sans doute pas. Son image en prendrait vraiment un sale coup. Arnold, lui peut s'offrir tous les méchants : des affreux terroristes, des militaires reconvertis, des aliens en villégiature, des guerriers hirsutes... Stallone est en fin de compte l'homme d'une seule situation ; Arnold peut voyager dans le temps, changer de panoplie, jouer le frère jumeau de Danny De Vito (**The Twins Project** d'Ivan Reitman actuellement en tournage), s'insérer dans l'univers schizophrène de Philip.K.Dick (**Total Recall** de Paul Verhoeven est pour bientôt), revêtir une peau de bête et envisager de devenir un homme préhistorique (**Les Pierrafeux** dans le futur)... Qui a dit que les gros bras étaient tenus à un unique rôle ?
Le talent tient pour beaucoup dans la capacité à changer, à s'adapter. Arnold débute sa grande métamorphose dans la peau de Dimitri, le flic soviétique de **Red Heat**. Pour l'instant, il est Ben Richards. Qui a pris au sérieux la nouvelle selon laquelle Stallone était susceptible de succéder à Christopher Reeve dans le collant bleu et rouge de **Superman** ?

Série Z ?

Il est vrai que **Running Man** présente des analogies avec les séries B

(ou Z si vous les avez en horreur) italienne. Surtout avec **2072, les Mercenaires du Futur** de Lucio Fulci, lequel jetait aussi ses héros dans une arène couverte de caméras. **Running Man** plante le même style de décors crades à la limite du terrain vague ou de l'usine désaffectée (ce qui est en fait le cas ici), opte pour une esthétique semblable (modernisme de bandes-dessinées)... **Running Man** a en commun avec **2072** les démonstrations d'un pouvoir totalitaire utilisant la télévision pour droguer les foules, la démonstration de distractions destinées à se défaire des gêneurs, la démonstration d'une violence parfaitement médiatique et très stimulante pour le spectateur...



Comparer **Running Man** à des productions telles que **2072** n'est évidemment pas un compliment.

Dépenser 20 millions de dollars pour se trouver rembarré à un niveau aussi méprisable tient davantage de la boutade. Les Américains pillent allègrement les scénarios français (**Trois Hommes et un Bébé** de Mr. Spock), fouillent dans l'actualité (l'Affaire Villemin bientôt dirigée par Fred Schiepeisi) alors pourquoi pas «s'inspirer» de la folie radine des sous-**Mad Max 2** et des sous-**New-York 1997** ritals. John Carpenter dans son effrayant **Prince des Ténébres** reprenait déjà quelques unes des constantes du film d'horreur italien, et surtout une ambiance proche. Mais **Running Man** n'est pas étriqué question dollars. Plutôt très à l'aise même si le plan sempiternel de la même foule devant le même écran vidéo géant paraît pour le moins pencher dans ce sens. Le reste affiche bel et bien une économie prospère. Le plateau télévision reconstitué grandeur nature est criant de vérité. Et la mise en scène des jeux-spectacles démontre avec quel soin Paul-Michael Glaser a honoré son contrat. Girls en tenue sexy (oui, mais pas trop), déluge d'éclairages agressifs, chorégraphie ringarde digne de Claude François et des Clodettes, foule arrangée par un Monsieur Loyal d'une adresse remarquable (pour cause : le comédien a animé de pareilles conneries pendant une dizaine d'années), martèlement d'une musique préfabriquée, montage saccadé, et spectateurs aussi nuls et crédules que dans la réalité... On se croit vraiment devant sa télévision dans ces moments-là. Cette loterie débilitante ne peut tout de même pas être honnête. Mais ici, la virtuosité du truquage dépasse de loin les boules tronquées.

Manipulation d'images

Mené à un rythme soutenu sans être haletant, léger et drôle, très professionnel dans sa confection, très cocasse quant à ses méchants (l'un manipule un lance-flammes, l'autre est un motard faisant voltiger une tronçonneuse, un troisième utilise l'homme comme cochonnet dans une partie de hockey sur glace...) **Running Man** possède au moins pour lui, et ses détracteurs, une idée fabuleuse. Comment suppléer au désistement d'un méchant (le sage Captain Freedom) face à l'endurance de ce Ben Richards ? Lui envoyer un autre colosse spécialisé dans une autre discipline quelconque ? Interrompre l'émission ou expédier sur le terrain une cohorte de molosses armés ? Trois fois non. Le sournois Damon Killian a, à sa disposition, des ordinateurs dernier modèle, des logiciels capables d'enregistrer l'image d'un individu et de la restituer en trois dimensions dans le décor voulu, en présence du tout venant. A partir d'une telle possibilité, il est aisé de fabriquer un combat, de montrer un tel tuant l'autre sans que cela se soit jamais produit. Ainsi, Captain Freedom (Jesse Ventura, déjà complice d'Arnold dans **Predator)** se retrouve face à face avec Ben Richards dans une lutte particulièrement âpre afin de ne pas faire faux bond aux souhaits de l'auditoire. Et voilà sur les écrans des images synthétiques parfaitement envisageables dans la réalité. Entreposés dans des banques de données, les candidats du jeu **Running Man** posent avec des créatures plantureuses en maillots sous les cocotiers (il s'agit du prix) tandis qu'en vérité, leurs os moisissent dans des coursives humides. Déjà dans **Looker**, le cinéaste Michael Crichton dupliquait des mannequins qui se retrouvaient dans des pubs qu'elles n'avaient jamais tournées. Pour avoir si brillamment mis en scène ce concept hallucinant, mais très plausible (peut-être possible ?), **Running Man** se dégage du lot des divertissements sympas mais creux.

Michael VOLETTI

The Running Man. *(1987). Réal : Paul-Michael Glaser. Scén : Steven DeSouza d'après un roman de Richard Bachman (alias Stephen King). Dir Photo : Thomas Del Ruth. Mus : Harold Fatelmeyer. SPFX : Larry Cavanaugh. Make-up : The Burman Studio. Prod. : Tim Zinneman, Rob Cohen, Keith Barish, George Linder. Int. : Arnold Schwarzenegger, Maria Conchita Alonso, Yaphet Kotto, Jim Brown, Jesse Ventura, Richard Dawson, Erland Van Litd, Marvin J. Intyre... Dur : 1 h 42. Distr. : U.G.C. Sortie prévue le 16 mars 1988.*

Entretien avec PAUL-MICHAEL GLASER

Rendu immensément populaire par la série Starsky et Hutch, Paul-Michael Glaser change de casquette. Le comédien (sympathique) vire à la mise en scène. Running Man est son second essai pour le grand écran ; le public américain l'a déjà plébiscité... Après avoir joué les docteurs malades de la tête sous la direction de John Huston dans Phobia, Paul-Michael Glaser osculte les aléas des média de demain...

Paul-Michaël Glaser.

M.M. : Parlez-nous de votre parcours, des feuilletons à la mise en scène de cinéma...

P.-M.G. : J'ai suivi la filière habituelle en prenant des cours de comédie un peu partout, soit dans des écoles de cinéma, soit chez des particuliers. Mais je sentais chez moi un désir d'apprendre par mes propres moyens, en observant les comportements des gens dans la vie de tous les jours. Grâce à cette persévérance, j'ai décroché des petits rôles dans des feuilletons de grande audience comme **Les Rues de San Francisco**. Quelques années après,



j'ai été engagé comme protagoniste principal d'une nouvelle série, **Starsky et Hutch**. J'y ai acquis une grande renommée et j'en ai même réalisé quelques épisodes, ce qui m'a permis de révéler une autre facette de mes possibilités. Par la suite, j'ai réalisé trois épisodes de **Deux Flics à Miami**, dont le pilote, en 1985, me valut une nomination aux Oscars de la télévision. J'ai encore tourné un téléfilm, **Amazons**, puis l'épisode-pilote de **Other Worlds**. C'est Michael Mann qui m'a engagé pour mettre en scène **Le Mal par le Mal** qui est, selon moi, mon premier véritable film.



Des véhicules futuristes au look très « Mad Max I et II ».





M.M. : Arrive **Running Man**. *Comment avez-vous été contacté ?*
P.-M.G. : C'est à la suite de mes travaux précédents, et plus particulièrement grâce au **Mal par le Mal**. Je pense avoir été choisi pour mon sens du rythme, de l'humour, du montage, et pour ma façon de passer à une violence extrême à une violence passive. J'étais vraiment très heureux, mais j'avais cependant une certaine appréhension à devoir diriger des stars comme Arnold Schwarzenegger et Yaphet Kotto. Après le départ d'Andy Davis du projet, je me suis rapidement mis à l'ouvrage, travaillant méticuleusement...
M.M. : Le film en lui-même, pourquoi l'avez-vous accepté tel quel ?
P.M.-G. : Le traitement de départ m'a plu : partir d'un sujet grave mené à un rythme d'enfer et tombant ensuite dans une dérision totale, presque extrême. Pourtant, le roman de Stephen King était sujet à maintes controverses. Le livre prenait, par exemple, les média pour des analphabètes !
M.M. : Et le tournage. On croit savoir qu'il a été assez rude...
P.M.-G. Oui. Surtout quand il a fallu choisir l'endroit le plus adéquat à l'action et construire en studio des intérieurs d'un genre particulier sans sombrer dans la monotonie propre à ce type de tournage. Nous avons connu quelques problèmes lors des scènes de lutte à la tronçonneuse, car une chaîne s'est désagrégée, a éclaté, blessant ainsi plusieurs techniciens. Les explosions de **Running Man** étaient particulièrement impressionnantes : elles provoquaient un énorme souffle et nous étions incommodés par le dégagement de chaleur. Mais il faut bien prendre des risques, y compris répondre aux questions des journalistes (*rires*). Nous avons même eu quelques soucis avec la justice à cause des détonations, tellement fortes qu'elles s'entendaient à des kilomètres à la ronde..
M.M : Avez-vous vu le film d'Yves Boisset, **Le Prix du Danger** *dont le scénario est similaire à celui de* **Running Man** *?*
P.-M.G : Non, mais je pense qu'il ne devait pas être très bon du fait de son très faible impact ; il n'est jamais sorti aux Etats-Unis. Toutefois, j'ai entendu des échos qui ne lui étaient pas extrêmement favorables. Il ne faut pas seulement un bon scénario pour faire un bon film. Un film est un tout. Certains ne comprennent toujours pas cela.
M.M. : Et vos rapports avec Schwarzenegger sur le tournage...?
P.-M.G : Nos relations ont été bonnes. D'ailleurs, je voulais travailler depuis longtemps avec lui. Arnold est quelqu'un d'intelligent. Il sait ce qu'il veut mais il est aussi ouvert à toute suggestion. Pendant les prises, il m'a donné sans cesse des points de vue, et a apporté au script original des idées nouvelles. Il possède un très grand sens de l'humour, une grande joie de vivre, ce qui est pour moi primordial. J'espère retravailler avec lui.
M.M. : Pour parler muscles, vous n'appréciez guère Sylvester Stallone...
P.-M.G : Tout d'abord, je hais S. Stallone, il n'a aucun sens de l'humour. J'ai l'impression de voir en lui un moineau dans un corps d'homme. Par contre, j'ai une

énorme admiration pour Michael Mann, une personne d'exception. J'ai également beaucoup de respect pour les producteurs de **Running Man**, Tri-Star ; ils savent être fair-play, écouter tous les avis aussi bien du point de vue financier que technique. J'ai horreur des stars préfabriquées telles que Brooke Shields ou Madonna.

M.M. : Michael Mann vous a donné quelques conseils quant à la réalisation...?

P.-M.G : Plusieurs personnes m'ont conseillé sur **Running Man**. Mais c'est surtout Michael Mann qui m'a fait bénéficier de son expérience sur la manière d'amener les plans importants par rapport aux plans anodins. Cela m'a beaucoup aidé. Par exemple pour les séquences dans l'arène qui sont particulièrement originales et dont le montage met bien en valeur les plans primordiaux.

M.M. : Les décors de **Running Man** *sont très réussis. Ils évoquent bien le futur mais aussi les plateaux T.V d'aujourd'hui...*

P.-M.G : Les décorateurs ont accompli un boulot incroyable, transformant des endroits insignifiants en véritables palaces. Ce sera peut être la mode du 21ème siècle (*rires*). Comme quoi on peut arriver à tout sans pour autant dépenser des sommes pharamineuses comme le gros Dino avec son **King Kong 2**.

M.M. : Le rythme de **Running Man** *est vraiment vif, très adapté au public jeune...*

P.-M.G : J'ai beaucoup visionné de clips et de bandes-annonces, ce qui m'a énormément servi. J'aime montrer l'appréhension du héros face au danger, surtout lors des scènes de poursuite. Les cascadeurs ont fait un travail extraordinaire. Surtout Dar Robinson (*décédé peu après le tournage de* **l'Arme Fatale**/NDLR) que j'ai choisi et imposé aux producteurs.

M.M. : Running Man nous parait réunir tous les ingrédients du film commercial actuel...

P.-M.G : Oui et non. Il comprend, c'est vrai, un héros contre l'injustice, mais aussi des événements inhabituels comme le combat à la tronçonneuse, les combats au corps à corps. Tous ces ingrédients sont nécessaires pour un film au coût élevé et mettant en scène une star comme Schwarzenegger.

M.M. : Le film ne décrit pas la télévision sous son meilleur jour ...

P.-M.G : La télévision s'est introduite partout et est à la base de toute la société de consommation. Le **Vidéodrome** de David Cronenberg est le parfait exemple d'une critique virulente, surtout à cause des fixations de son auteur **Running Man** décrit la lutte d'un homme face à une société absurde, tout comme Molière tournait en dérision la bourgeoisie.

M.M. : Il y a des instants de violence assez crue. On vous sent intéressé par le gore...

P.-M.G : Je préfère un cinéma plus suggestif au gore. Le gore ne s'adresse qu'à un public averti. J'ai beaucoup aimé **Evil Dead** pour sa technique, ses scènes d'animation. Faire un film gore serait pour moi un nouveau défi, une autre expérience.

M.M. : Curieux que vous appréciez **Evil Dead**. *Et vos derniers films en tant que spectateur...*













P.-M.G. : Très peu de films m'ont plu dernièrement. **Retour vers le Futur, La Couleur Pourpre. Le Diamant du Nil, Highlander, Predator** ; j'aime les films distrayants qui me changent de la vie quotidienne. Je n'apprécie pas trop les films psychologiques comme ceux de Visconti ou Pasolini.

M.M. : Ce n'est pas selon vous une raison pour tout accepter ?

P.-M.G.: La vague actuelle des films sur le Vietnam m'irrite. Le peuple américain essaie de se faire pardonner vis-à-vis des militaires qui y sont allés. Malheureusement la plupart de ces films ne reflètent pas la réalité. Je pense aux **Portés Disparus** ; ils prennent les spectateurs pour des idiots. C'est pour cette raison que les Européens en ont assez de ces produits. Mais certains rétablissent la vérité : Oliver Stone **(Platoon)**, John Irvin **(Hamburger Hill)**, Stanley Kubrick **(Full Metal Jacket)**...

M.M. : C'est à douter de l'intelligence des Américains, non ?

P.-M.G. : C'est ce que se demandent les Européens. De leur côté, les Américains se demandent si le public européen est intelligent. Un prêté pour un rendu ! Je ne saurais répondre à votre question car je fais partie du public américain. Toutefois, l'avis des Français sur certains films est un examen de passage primordial car ils sont réputés difficile à convaincre.

M.M. : Par son délire occasionnel, **Running Man** *ne risque-t-il pas de déconcerter ?*

P.-M.G. : Oui, dans un certain sens. Il faut savoir traiter les sujets graves avec une touche de dérision comme Terry Gilliam l'a fait dans **Brazil**. Mais la dérision ne signifie pas obligatoirement le comique.

M.M. : Savez-vous que **Running Man** *devait passer au Festival d'Avoriaz et qu'il a été déprogrammé ?*

P.-M.G. : Les festivals sont des réunions de la «Haute». Je n'aime pas trop ce genre de rassemblement. Je préfère retrouver des amis, ou voir les films en salles, incognito bien sûr. Cannes est la grosse artillerie de la frime, mais cela m'amuserait beaucoup d'y aller. J'ai entendu parler du Festival du Rex. Son public est une meute de loups assoiffés d'une drogue saine !

M.M. : Ou en êtes-vous avec David Soul, votre partenaire dans **Starsky et Hutch** ?

P.-M.G. : Je le revois très souvent. J'ai été le voir sur le plateau de **Hanoi Hilton**. Je garde un excellent souvenir du duo que nous formions pour la série. Depuis, David a parcouru beaucoup de chemin. Ce que j'ai fait de mon côté. Nous aurions pu jouer à l'infini dans des feuilletons nuls style **Dallas et Dynastie** !

M.M. : **Starsky et Hutch** *reprendra-t-il ?*

P.-M.G. :Je ne crois pas. Il fallait tirer définitivement un trait là-dessus. David et moi en avions vraiment assez. Cela devenait trop monotone. Nous ne voulions pas tourner sans arrêt dans les mêmes rôles bien que certains le fassent dans des séries que je n'apprécie guère.

M.M. : Passer d'une responsabilité d'acteur à la mise en scène d'une production importante doit provoquer un décalage soudain et difficile à assumer malgré quelques expériences derrière la caméra ?

P.-M. G : C'est un boulot de dingue. Il faut être précis, apprendre et apprendre encore, sur le tas. Il s'agit de la meilleure des formations. Il ne faut pas se laisser aller à la facilité, réaliser des Portés Disparus et consorts. Il faudra suivre les conseils d'autrui, rencontrer des gens de ce milieu, les écouter avec attention. C'est en observant que l'on peut progresser. C'est aussi plus facile à dire qu'à faire !

M.M. : Des projets en cours ?

P.-M. G : Depuis Running Man, j'ai reçu beaucoup de scénarios. On m'a même proposé la réalisation du prochain Stars Wars, mais je n'ai pas encore donné ma réponse. Mes autres projets sont très secrets.

Propos recueillis par Didier MONTEAN et Patrick NADJAR

Miracle sur la 8e rue

BATTERIES NOT INCLUDED

Matthew Robbins nous fait découvrir des machines qui ont une âme, en guerre contre un promoteur qui n'en a pas. Après s'être frayé un passage entre les satellites américains et soviétiques, une fois n'est pas coutume, la poésie vient de l'espace...

Le point de départ de **Miracle sur la 8e Rue** est des plus communs : on nous montre la résistance désespérée des habitants d'un vieil immeuble du Lower East Side à New-York face aux menaces d'expropriation d'un promoteur immobilier sans scrupules. La première partie du film, celle qui nous expose la situation, est menée avec un tempo tout anglo-saxon. Elle nous présente au quart de tour la nature du conflit, celui qui oppose les ouvriers des chantiers environnants, qui sont là pour faire leur boulot, et une bande de jeunes désœuvrés soudoyés par le promoteur, aux farouches locataires, qui refusent de s'en aller, même pour tout l'or du monde. Dans cette bâtisse délabrée, rien que des perdants : quelques vieillards qui tiennent un bar dont la valeur est plus sentimentale qu'autre chose ; un vieux boxeur déchu qui passe désormais son temps devant la télévision ; une jeune femme enceinte qui attend désespérément le retour au bercail de son mari musicien ; un artiste-peintre pas suffisamment excentrique pour intéresser longtemps sa petite amie du moment. Bref, la face cachée de l'Amérique, ceux qui ne valent pas un rond au box-office du genre humain. Et pourtant des gens courageux, qui refusent de baisser les bras, qui se battent non pas pour être les plus forts, mais simplement pour conserver le peu dont ils ont besoin pour vivre. En l'occurence, un endroit où ils ont vécu, un lieu qui a abrité leurs galères ou leurs bons moments, pas grand chose, seulement des murs qui représentent quelque chose pour eux. Et ça, un connard veut le leur enlever.

Le pire, c'est qu'il va y arriver, fort du découragement des locataires. Lorsque... Lorsqu'un soir, la providence tombe du ciel : des espèces de petites créatures bizarres, venues d'on ne sait où, qui font irruption dans l'immeuble litigieux, et qui vont donner à ses occupants une énergie nouvelle (et un petit coup de pouce plus concret) pour résister vaillamment aux persécutions de l'agresseur immobilier et de ses sbires.



Batteries not Included. *USA. 1987. Réal. : Matthew Robbins. Scén. : Brad Bird, Matthew Robbins, Brent Maddock et S.S. Wilson, d'après un sujet original de Mick Garris. Dir. Phot. : John McPherson, A.S.C. Mus. : James Horner. SPFX : ILM. Prod. : Ronald L. Schwary pour Universal. Prod. Ex. : Steven Spielberg, Kathleen Kennedy et Frank Marshall. Int. : Hume Cronyn (Frank), Jessica Tandy (Faye), Frank McRae (Harry), Elizabeth Pena (Marisa), Michael Carmine (Carlos), etc. Durée : 1 h 45 mn. Dist. : U.I.P. Sortie prévue le 23 mars 1988.*

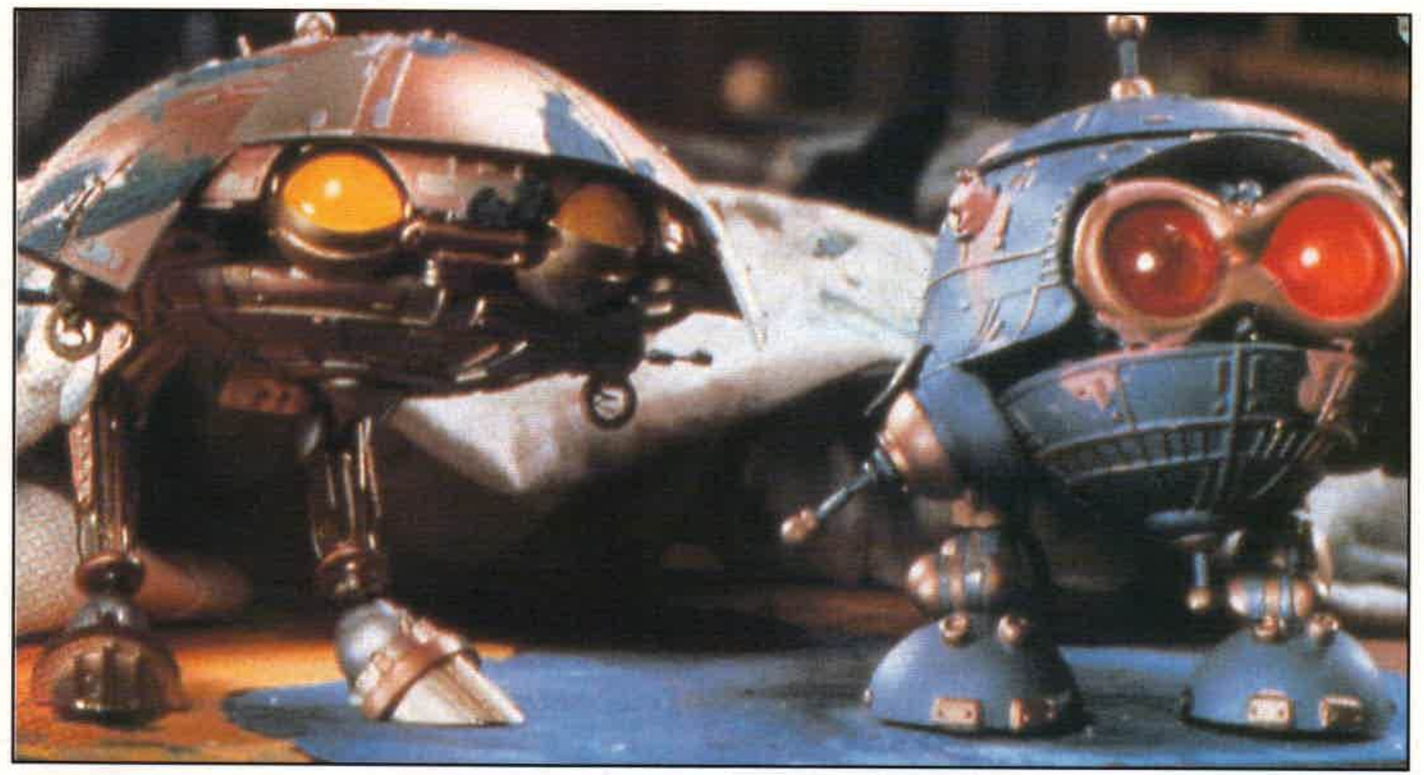
La poésie du fantastique, dans le film de Matthew Robbins, c'est celle de ces petits lutins en ferraille (comment les décrire autrement ?) qui nous émeuvent lorsqu'ils font des bébés, ou lorsqu'ils sont en colère. Catapultés dans l'histoire sans aucun alibi scénarique (ce qui peut paraître surprenant dans un pur produit hollywoodien grand public), leur comportement, plus humain qu'autre chose et c'est ça qui nous attendrit, renvoie à ce petit monde de déshérités, qu'ils protègent et soutiennent.

Il y a beaucoup de tendresse dans **Miracle sur la 8e Rue**, beaucoup de bons sentiments, de ceux qui nous font venir les larmes aux yeux, de ceux dont on a honte parce qu'ils nous rendent faibles. **Miracle sur la 8e Rue**, c'est comment ne pas détruire un vieil immeuble qui peut encore tenir le coup, mais c'est aussi comment construire un couple, et comment le sauvegarder malgré les coups durs : il y a Frank et Faye, ces deux vieillards toujours ensemble malgré la mort accidentelle de leur fils. Et puis il y a ce couple en construction, Marisa et Mason, la femme enceinte et l'artiste, pas très sûrs d'eux, un peu craintifs l'un en face de l'autre, des voisins de palier qui auront plus que le palier à traverser pour se rejoindre.

Dans **Miracle sur la 8e Rue**, le méchant, c'est Carlos, le chef de gang chargé par le promoteur de faire déguerpir les locataires réfractaires ; un méchant réussi comme l'aurait aimé Hitchcock, c'est-à-dire quelqu'un qui fait souffrir parce qu'il souffre ; ici, un pauvre gars à







peine sorti de l'adolescence, un paumé en mal de père qui s'affirme par la violence. Mais qui finira par voir où est sa vraie famille : non pas au dernier étage de l'immeuble des entreprises Lacey, dans le bureau du PDG, mais tout en bas, dans son univers à lui, au milieu d'un terrain vague, dans une vieille bâtisse en ruines.

Et puis, dans ce film, à travers le personnage de Faye, vieille dame toujours dans les nuages, ou celui d'Harry Noble, l'ex-boxeur un peu simplet, il y a l'idée comme quoi les gens un peu fous, ceux qu'on ne comprend pas très bien sont, eux, plus réceptifs à l'inattendu. C'est Faye qui adopte la première les petits lutins comme elle les appelle ; c'est Harry qui veille jalousement sur eux et leur progéniture.

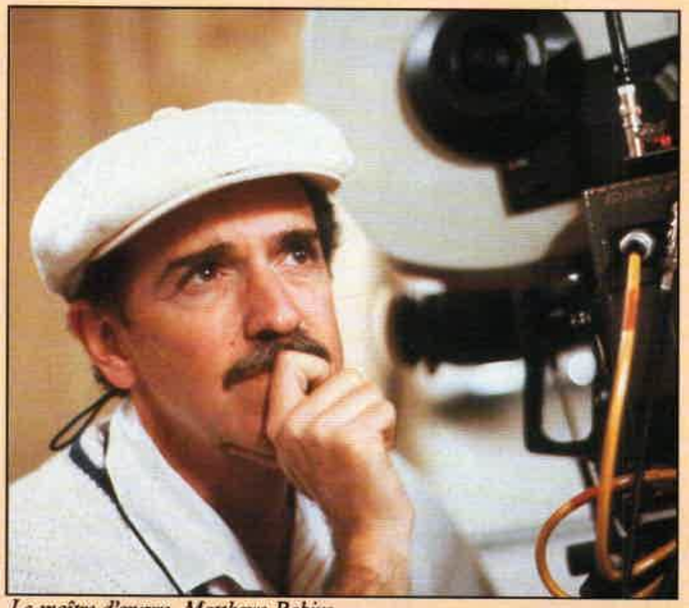
Le regret qu'on peut avoir concernant le film de Matthew Robbins, c'est la fin : une fin mièvre, tirée par les cheveux, dégoulinante de fausse gentillesse. Ça finit bien, mais au bout du compte, on n'avait pas besoin de cet immeuble flambant neuf pour que ça finisse bien. L'essentiel, c'était que Faye ait enfin compris que son fils était mort, que Marisa et Mason vivent ensemble, que Carlos arrête d'emmerder le monde, bref que tous ces gens soientêtre heureux. Ce building rénové par la magie du Saint-Esprit, si c'est ça le bonheur, merci bien.
La seule note puérile dans un film enfantin, où pour une fois, on accepte que l'inexplicable ne soit pas expliqué.

Jean-Michel LONGO



COMMENT DEVIENT-ON REALISATEUR SUR UNE PRODUCTION SPIELBERG ?

Quelques notes sur Matthew Robbins, réalisateur de **Miracle sur la 8e Rue**...
Matthew Robbins est né à New-York. Après des études à l'université de Baltimore, avec comme centres d'intérêt la littérature française et la critique, il part à l'étranger, d'abord en Italie, puis à Paris où il suit des cours à la Sorbonne. C'est là qu'il se découvre une passion pour le 7e art (cocorico !). De retour aux Etats-Unis, il suit pendant deux ans, de 1965 à 1967, l'enseignement du cinéma à la fameuse USC, en compagnie d'individus tels que George Lucas, John Milius et Hal Barwood, avec qui il s'associera ultérieurement. Le cinéaste Irvin Kershner, au vu de ses courts métrages, l'engage comme assistant de production. En 1969, Robbins réalise un film de 30 minutes, **US 27 Alt**, récompensé un peu partout. Avec Hal Barwood, il écrit ensuite huit scénarios, dont **Sugarland Express**, qui sera réalisé par Steven Spielberg. Après deux autres scripts, le tandem rédige **Corvette Summer**, qui marque les débuts de Matthew Robbins à la réalisation de long métrage. Suivront **Le Dragon du Lac de Feu** et **The Legend of Billy Jean**. Pour arriver enfin à **Miracle sur la 8e Rue**, qui est, soit dit en passant, le deuxième film de Robbins, après **Le Dragon**, à faire abondamment appel aux techniques de l'image par image pour les effets spéciaux (ici, avec la complicité de David Allen, un as dans ce domaine).



Le maître d'œuvre, Matthews Robins.

La conception qu'a Matthew Robbins du fantastique ? A propos des créatures venues d'ailleurs qui font irruption dans son film : « Pourquoi ces mystérieux et malicieux visiteurs interviennent-ils à ce moment précis ? Peut-être parce que nos personnages en avaient désespérément besoin. Je ne cherche pas à expliquer les miracles : c'est la meilleure manière de les faire échouer... ».

Jean-Michel LONGO

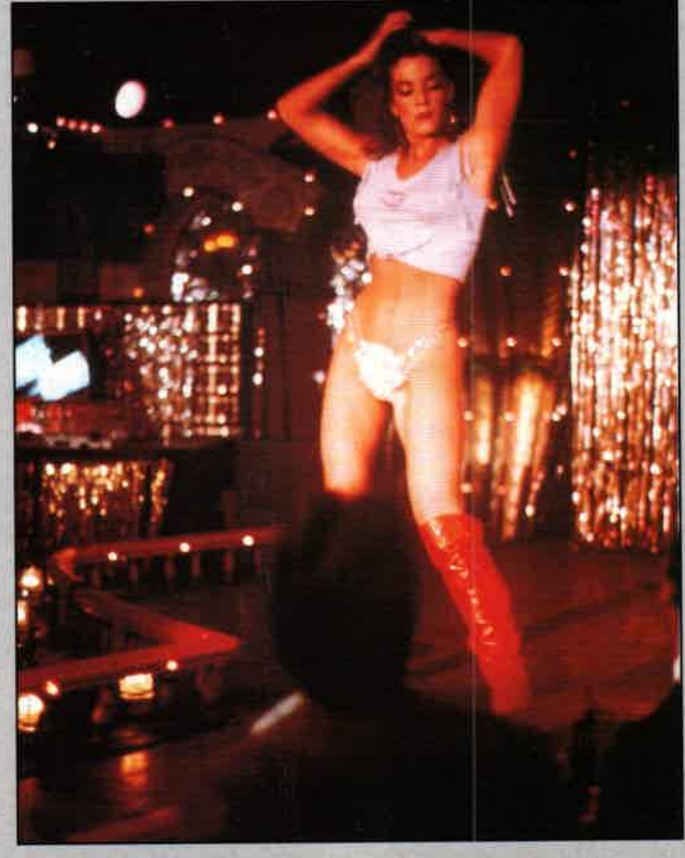
THE HIDDEN



Hidden est le Grand Prix du Festival d'Avoriaz, un Grand Prix pour le moins inattendu. Mais mérité n'en déplaise à Robocop, toujours génial mais peut-être trop attendu justement. Action, humour, rythme, une pincée d'effets spéciaux, des personnages attachants, une technique irréprochable... Hidden mijote du neuf avec de vieux légumes.

Il faut un certain culot pour s'attaquer au thème le plus rabâché de la science-fiction : l'extra-terrestre hargneux, méchant et colonisateur. Difficile d'échapper aux redites, aux affreux clichés... Et pourtant **Hidden** évite le déjà-vu par une idée de scénario absolument géniale : l'Alien passe d'un corps à l'autre à la manière d'un bernard-l'ermite qui aurait usé sa carapace.

Criblé de balles, démembré suite à une chute dans le vide, menacé par un infarctus, grillé, il continue son petit bonhomme de chemin et rien ne pourrait lui être fatal. Cet alien est un marionnetiste à l'intérieur du corps, un corps malléable. Ils sont six comédiens à interpréter le parasite. Cinq hommes, une femme et même un chien. La difficulté majeure pour Jack Sholder était de donner à son méchant une identité parfaitement détectable, quelle que soit la morphologie empruntée.



Pour cela, il réunit dans une pièce sa demi-douzaine d'acteurs. Une méthode : improviser pour trouver. Et c'est le chien, Mike, qui donna la direction à prendre. Ses yeux marquèrent quelques instants de calme.

Les hommes n'avaient plus qu'à se démarquer de l'animal. Calme olympien, gestuelle commune mais justement trop posée pour être rassurante, regard expressif mais avec un quelque chose qui dévoile les mauvaises intentions de l'habitant... Les comédiens, très différents physiquement, adoptent cet aspect paisible, presque détaché. «Je veux cette voiture» dit Miller avant d'abattre trois hommes, non sans leur avoir envoyé un «au revoir». Miller est le plus dément des porteurs du parasite. Déficient cardiaque, il ressemble à un bon père de famille. Investi par l'alien, il se munit d'une radio, la goinfre de cassettes hard-rock qu'il écoute, la sono à fond, aussi bien dans la rue que dans un snack. Il conduit évidemment des Ferraris ; le parasite ne souffre pas les voitures de petit calibre. Le portrait du monstre «inside» est donc construit à la perfection, avec un mélange de détails précis, originaux et plein d'ironie, qui font sa réelle nouveauté. La part érotique est assurée par Claudia Christian, strip-teaseuse. Dirigée par le parasite, son comportement devient celui d'un homme. «Elle» prend conscience de ses formes, palpe bien sa poitrine, se tape un maquereau, aguiche deux flics qu'elle arrose généreusement de plomb. Le parasite, qui possède un humour grinçant, s'éprend d'une planète apparentée, pour lui, à une kermesse permanente. Son but : prendre possession d'un sénateur, candidat potentiel à la présidence





des Etats-Unis. Heureusement encore, le Bien veille en la personne d'un agent du F.B.I.

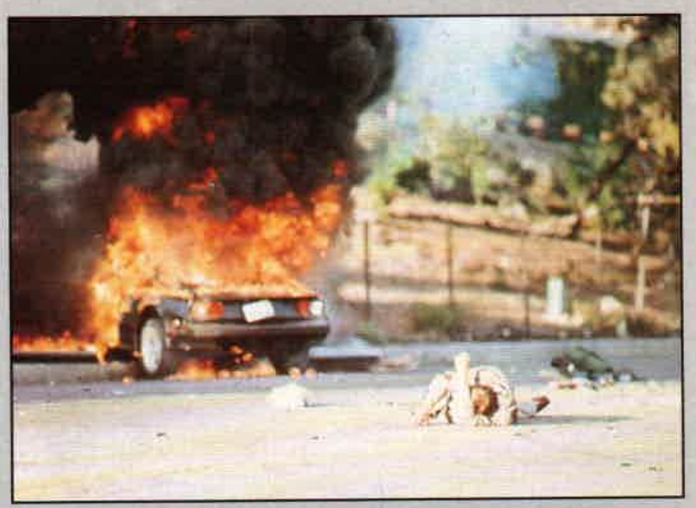
Le Bon

Prétendu agent du F.B.I., car le vrai Gallagher est mort dans un incendie. Le bon extra-terrestre emprunte donc l'aspect d'un humain. Il dort tout habillé, avale de l'alka-selzer, met l'aspirine dans un verre d'eau et éprouve quelques difficultés à avaler la nourriture terrienne, grille un feu rouge car, comme sa proie, il aime la vitesse et les bolides.
Egalement d'un aspect tranquille, mais avec cette quiétude et ce visage qui le classent au premier coup d'oeil, Lloyd Gallagher fait équipe avec Tom Beck, détective de la brigade criminelle. Rapports tendus au départ, car le flic ne comprend rien de rien à l'enquête. Douze années de métier ne l'avaient pas préparé à la présence d'un extra-terrestre, à la résistance d'une strip-teaseuse encore vivante après avoir reçu quinze balles dans le buffet.
Incarné par Kyle MacLachlan (héros de **Dune** et de **Blue Velvet**), le personnage donne au film une dimension humaine que les cascades et rideaux de balles risquaient de lui ôter. Il y a en lui une douleur à fleur de peau, des sentiments universels tels que la vengeance, l'amour, l'amitié. D'ailleurs **Hidden** se termine comme un film intimiste sur le regard d'une petite fille blonde qui a quelque chose de spécial... Passé champion dans l'art d'accumuler les cadavres, Jack Sholder a aussi un coeur gros comme ça.

Hidden et Robocop

Hidden démarre sur les chapeaux de roue. Un braquage, une poursuite automobile délirante et cruelle (les innocents ne sont pas épargnés) scandée de hard-rock furax. Jack Sholder privilégie le rythme, l'action. Son **Hidden** a les formes avantageuses du polar musclé, farci de tirs croisés, croulant sous les corps garnis de boutonnières dégoulinantes d'hémoglobine. Le nombre de coups de feux tirés est impressionnant, celui des cadavres aussi. Sholder n'a lésiné ni sur les projectiles, ni sur les situations explosives. Son film est un baril de poudre, une cartouche de dynamite dont la mèche est constamment allumée. Jamais complaisamment violent, jamais sadique, toujours avec cette démesure qui amène l'ironie et la distance. Que le jury du Festival d'Avoriaz l'ait préféré au tonitruant **Robocop** n'a donc rien d'étonnant. Les deux films sont les mêmes produits d'une industrie jonglant avec de vieilles recettes (robot, alien) pour les saupoudrer d'un certain humour et d'un spectaculaire de tous les instants. Comme dans **Robocop**, l'aspect humain compte et permet à Jack Sholder de contourner une simple suite de cartons pour se diriger vers un pacifisme de bon aloi. Autre point commun entre **Robocop** et **Hidden**, c'est la volonté de donner dans le réalisme quotidien et d'y enraciner le Fantastique.
Paul Verhoeven et Jack Sholder décrivent des lieux connus, des commissariats dont la véracité ne peut nullement être mise en doute. Autre atout d'**Hidden**, l'utilisation judicieuse des effets spéciaux. Ils sont réduits à quelques plans, deux ou trois scènes. Sinon tout est suggéré. Inutile de montrer le parasite changeant régulièrement de coquille, tout a été exposé pour la première fois avec force et justesse : une bestiole gluante en forme de torpille débutant par des pattes d'araignée, terminant par des fibres gélatineuses. Mais le parasite est vraiment le héros du film. Méchant comme une teigne, déterminé à commettre autant de sévices que possible, il est un successeur tout à fait digne d'un certain **Alien** d'illustre mémoire. Quant à **Hidden**, cela se traduit par « caché », « dissimulé »Sans doute bien caché entre le coeur et l'estomac.

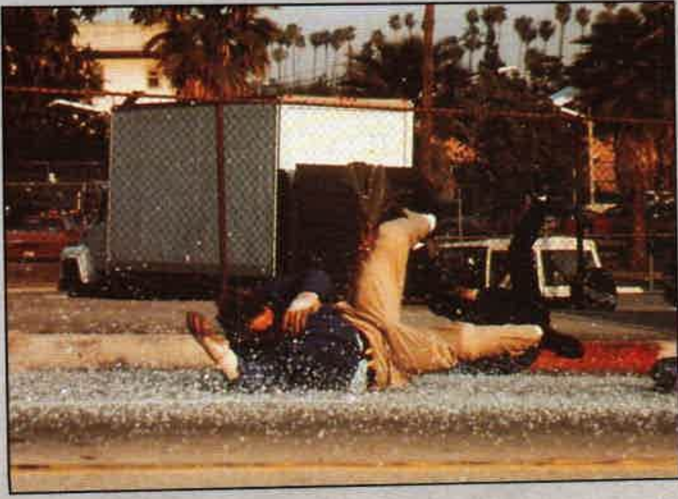
Marc TOULLEC









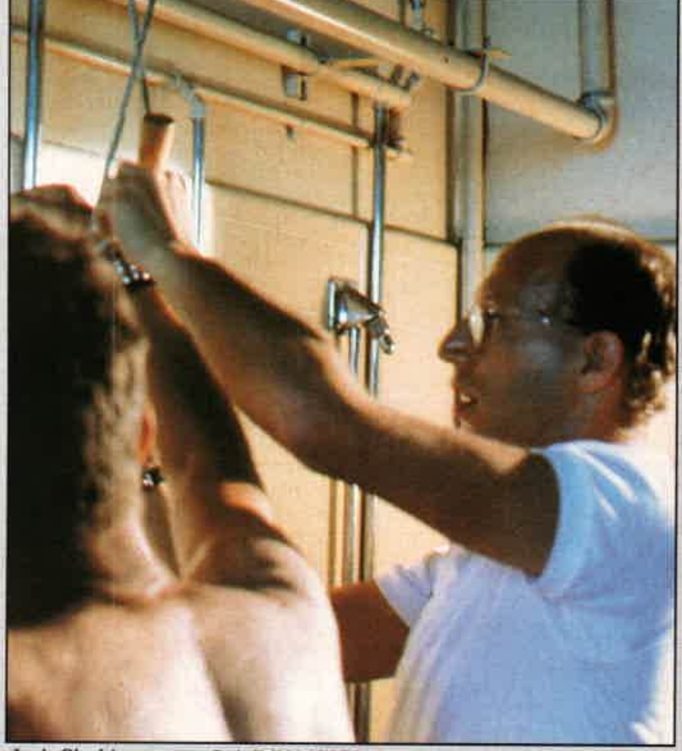


The Hidden. *USA 1987. Réal.: Jack Sholder. scén : Jim Kouf (alias Bob Hunt). Direction photo : Jacques Haitkin. SPFX : Kevin Yagher. Prod. : Robert Shaye, Jim Kouf, Michael Meltzer pour New Line Cinéma/MegaEntertainment. Int : Kyle MacLachlan, Michael Nouri, Claudia Christian, Clarence Felder, Clu Gulager, Chris Mulkey, Catherine Cannon, John MacCann, Larry Ceder, Ed O'Ross, Richard Brooks, William Boyett... Durée : 1H40. Dist. : Capital Cinéma. Sortie prévue : le 30 mars 1988.*

THE HIDDEN

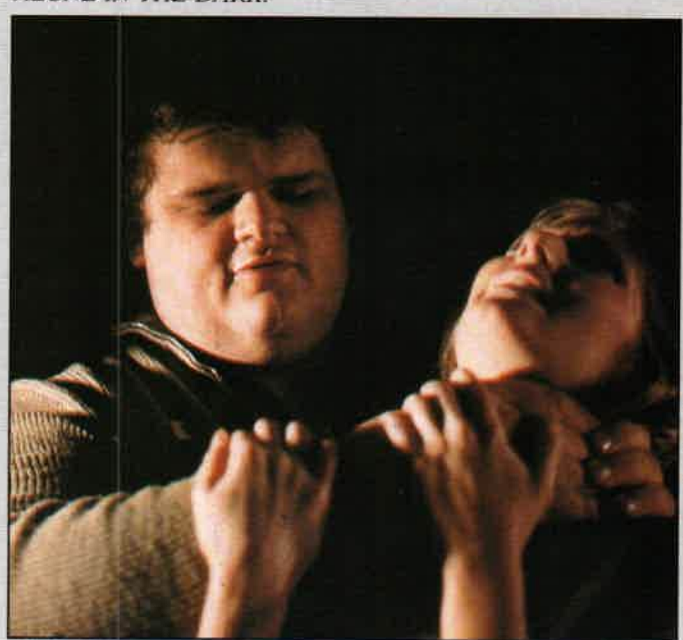
Entretien avec JACK SHOLDER

Après un trio de psychopathes en cavale (Alone in the Dark) les aventures d'un certain Freddy dans Elm Street (La Revanche de Freddy), Jack Sholder s'empare du thème de l'extra-terrestre plein de mauvaises intentions pour lui faire subir un lifting revitalisant...



Jack Sholder tourne LA REVANCHE DE FREDDY. Ci-dessous : ALONE IN THE DARK.

*M.M. : Pour la poursuite en voiture du début, vous avez visionné bon nombre de films : **French Connection, Bullitt**...?*
J.S. : Je n'avais encore jamais réalisé de course-poursuite de voitures. J'ai donc envoyé quelqu'un me chercher tous les films possédant des passages spectaculaires de ce genre : **Terminator, Cobra, Bullitt**... Je les ai tous étudiés.
*M.M. : Avez-vous vu celles de **La Course à la Mort de l'An 2000**?. L'une d'entre elles montre, comme dans **Hidden**, un infirme dans un fauteuil à roulettes qui vole littéralement sous le choc...*
J.S. : Je me souviens d'une autre séquence du même film durant laquelle un type est écrasé et gicle partout. C'était très drôle. J'ai ensuite mixé les meilleurs moments de ces films dans ma tête avec ce que j'avais en vue. La séquence de départ de **Hidden** n'est pas une simple course-poursuite. Elle doit avoir de la personnalité, elle doit correspondre à quelque chose. Ici, le conducteur est un extra-terrestre qui ne peut être tué ; il roule d'une façon particulière. Je tenais également à ce que tout aille très vite pour donner une impression d'espace. Nous avions cette magnifique Ferrari que nous nous sommes amusés à casser, à détruire.
M.M. : Une idée coûteuse...
J.S. : Nous avions quatre Ferrari qui n'étaient pas tout à fait neuves. La dernière, après le film, était encore en état de marche.
*M.M. : Vous avez jusqu'ici tourné trois films pour la même compagnie, New Line (**Alone in the Dark, La Revanche de Freddy** et **Hidden**). Est-ce elle qui vous a contacté pour **Hidden** ?*
J.S. : Ils m'ont appelé pour me dire qu'ils avaient ce film et deux mois pour démarrer le tournage. Ils m'ont demandé si j'étais intéressé. J'ai lu le script et j'ai tout de suite répondu oui. En fait, j'avais un contract avec Paramount pour réaliser un film d'horreur. Je l'ai rompu pour faire **Hidden**.
New Line me laisse tranquille ; je fais ce que je veux, bien que souhaitant un petit peu plus d'argent et de temps. Mais c'est le cas de tout le monde. C'est un petit budget mais qui ne donne pas l'impression d'être un petit budget. Sauf peut-être pour le temps de tournage : 43 jours plus 10 jours pour la seconde équipe. Après tout, ça n'est pas si serré que ça. J'avais presque tout ce que je désirais. Le tout est de ne pas exiger des hélicoptères, etc. **Hidden** a coûté 4 millions et demi de dol-



LA REVANCHE DE FREDDY

HIDDEN





lars et je suis sûr que produit par une grande compagnie il aurait coûté trois fois plus cher. On s'en est très bien tiré. Les gens sont tout de même moins bien payés. Lors de la course-poursuite du départ nous étions, les deux équipes, à tourner en même temps. Il faut dans ce cas nourrir tout le monde. le déjeûner de 120 personnes revient cher. Mais réaliser un film tel **Hidden** avec une somme aussi modique est à mettre au compte des producteurs. Ce sont eux qui ont réussi cet exploit. Moi, que les techniciens (au demeurant excellents) soient payés 400 ou 4 000 $ par semaine, je m'en moque.

M.M. : Tous les décors d'intérieurs de la prison et du commissariat sont-ils vrais ou ont-ils été en partie reconstitués ?

J.S. : C'est une vraie prison actuellement fermée. Un endroit horrible ; je suis sûr qu'il doit y avoir des fantômes. Les gens devenaient malades, étaient très tendus. Le commissariat, par contre, a été reconstitué. Normalement, lorsqu'on tourne un film censé se dérouler dans un commissariat, soit on en trouve un, ce qui est extrêmement rare, soit on le restitue en louant pour l'occasion un emplacement dans un studio quelconque. Nous, nous avons eu l'idée d'exploiter le bâtiment de la prison. Dans un des étages supérieurs, nous avons installé le commissariat. Nous avons ajouté des murs ça et là et le tour était joué. Nous avons dépensé 6 fois moins que prévu. Les lieux ont tous été rigoureusement sélectionnés et approuvés par le conseiller technique de **L'Arme Fatale**. Tout ce qui touche à la police dans le film est précis et réaliste. Il était important de donner à **Hidden** de solides fondations de façon à ce que le fantastique puisse mieux s'exprimer. Lorsque le conseiller technique vit le commissariat une fois monté, il est venu me voir pour me dire que cela ressemblait exactement à son ancien lieu de travail. Nous avons visité un tas d'endroits, pris des photos, compulsé de vieux documents... Vous savez, l'usine de mannequins dans laquelle ils se tirent dessus pendant cinq minutes n'était au départ qu'un vaste hangar totalement vide.

M.M. : La scène est d'ailleurs très cinématographique, très visuelle...

J.S. : Dans le script, l'endroit correspondait à une fabrique ou un entrepôt de chaussures. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Rien. Je me suis mis à réfléchir à une meilleure idée et j'ai opté pour les mannequins. Car ils sont comme des corps sans âme, juste des visages immobiles, ce qui colle au thème du film, d'une certaine manière. J'ai pu également tuer un tas de « gens » sans tuer qui que ce soit. Ce sont les mannequins qui écopent.

M.M. : Il y a tout de même énormément de cadavres...

J.S. : Un journaliste, lors d'une interview, m'a déclaré qu'il y avait trop de coups de feu. Mais j'aime ça. Nous faisions plusieurs prises avec généralement deux caméras parce que c'est compliqué de tout planifer, les explosions, les coups de feu... On se débrouillait au montage en reprenant les différents angles des différentes prises de vue. Au lieu d'avoir 6 coups de feu, nous en avions 30. Comme un ballet à la Sam Peckinpah.

M.M. : Si vous aimez ça, vous avez dû être servi avec ***Robocop****...*

J.S. : Ils ont tiré un nombre considérable de balles à blanc, plus que nous bien sûr. D'ailleurs, **Robocop** est bien plus violent que **Hidden**. Moi, je voulais des effets graphiques ; j'ai pris pour règle de ne jamais tuer quelqu'un par une balle en plein front ou dans la gorge (à l'exception d'une seule fois). Mon film, de même que **Robocop** d'ailleurs, fonctionne beaucoup au second degré. Comme un dessin-animé. Les cadavres, on ne s'en préoccupe pas ; que les gens meurent ou non... A part le flic du film ; pour lui, je voulais qu'on ressente la douleur. C'est pour cette raison qu'il se prend la balle dans le ventre, là où c'est long et douloureux.

M.M. : Qualifieriez-vous votre film de thriller fantastique ? Parce que ***Hidden*** *tire un peu plus du côté du thriller...*

J.S. : Je crois que thriller fantastique définit bien **Hidden** mais je pense que le fantastique y est aussi fortement présent.

M.M. : C'est la seconde fois consécutive que vous travaillez avec Kevin Yagher (La Revanche de Freddy) pour les effets spéciaux...

J.S. : Oui, c'est l'un des meilleurs spécalistes en la matière. Je crois qu'il y a deux sortes de maquilleurs : ceux qui grandissent avec l'idée d'en devenir un et qui lisent *Mad Movies* depuis l'âge de 6 ans, et, ceux qui ont étudié les Arts, la sculpture par exemple, avant de se lancer dans les effets spéciaux. Yagher, qui lui aussi lit *Mad Movies* (rires), appartient à cette seconde catégorie. Ce qu'il réalise est toujours très beau. Le transfert d'une bouche à l'autre de l'extra-terrestre a été conçu à l'aide de deux têtes de mannequins, entièrement moulées et construites. Le visage qui reçoit le monstre est remarquable de réalisme ; personne ne pourrait songer à une tête de plâtre et de latex. Les marques, les cheveux, les petits détails, tout y était. Terrifiant. Une partie des spectateurs de ce type de films cherche constamment la petite bête, le détail qui fait faux. Il faut être très rigoureux, très précis.

M.M. : L'idée d'un tueur « contrôlé » qui agit comme un gamin est magnifique, très drôle...

J.S. : Oui, « je veux cette voiture », « je veux-ci, je veux ça... ». Rien ne l'arrête. Il n'y a plus de sur-moi. Le défi était pour nous de trouver une ou des attitudes communes aux six personnes (plus le chien) qui accueillent l'alien. Il fallait faire comprendre qu'il s'agissait d'une seule et même personne. Je les ai tous réunis, y compris le chien, pour essayer de mettre ça au point. Nous avons alors adopté la démarche suivante : plutôt que de faire face à un chien dressé des choses extraordinaires, nous avons observé ce qu'il faisait afin de le copier. Quand il devenait fou-fou, il tirait légèrement la langue ; les acteurs l'ont imité. Ce que j'apprécie aussi dans **Hidden**, c'est que l'alien aime être méchant, tout comme Freddy l'était. Il ne connait pas les règles et se conduit dans la ville comme dans un Luna Park. Ce qu'il veut, c'est du clinquant, du brillant (les Ferrari), du dynamique : la rock-musique par exemple. Quand il entend de la country, il casse le poste (rires).

M.M. : Mais c'est un gosse ambitieux : il veut devenir président des Etats-Unis...

J.S. : Il aime détruire. S'il devient président, il pourra faire péter la planète. Ce sera pour lui une joie immense. D'un autre côté, vous avez l'extra-terrestre positif qui est en train d'apprendre ce qu'est un bon policier, un bon père de famille. Vous avez là une sorte d'opposition, sans grandes conséquences, entre le bien et le mal. **Hidden** fonctionne à plusieurs niveaux. L'amitié entre les deux flics, un couple à la Laurel et Hardy : l'un sait faire des trucs que l'autre ne comprend pas ; un peu comme lorsque Laurel marche sur l'eau ou allume une flamme avec son pouce !

M.M. : L'apparence des deux extra-terrestres n'a rien de commun.

J.S. : Dans le script, l'alien maléfique était décrit comme une masse noire membraneuse. Nous avons pensé à un parasite; Kevin Yagher réalisa des dessins et nous avons choisi cet animal à la fois limace, visqueux et araignée. Le bon extra-terrestre est, quant à lui, montré sous forme de lumière. Il y a là un symbolisme évident entre le mal qui renvoie à la terre (une sorte de larve) et le bien, la lumière, l'esprit, ce qui est éthéré.

Propos recueillis par Marc TOULLEC et Alain CHARLOT

Les cinq scènes, HIDDEN.











the Serpent and the Rainbow

Revenu de l'échec commercial et artistique de son Amie Mortelle, Wes Craven visite Haïti, montre comment une drogue peut transformer les êtres humains en zombies, comment des cérémonies vaudou se déroulent vraiment... A en croire les propos du cinéaste, le vaudou ne serait pas une pure invention. On le croit sans peine : de ses propres cauchemars est né Freddy Krueger...





Le vaudou semble bien parti pour devenir une véritable mode au sein du cinéma fantastique contemporain. Après **Angel Heart**, après **Envoûtés** et avant le potentiel **Gri Gri** de Stuart Gordon, Wes Craven s'y attaque. On annonce aussi le tournage d'un certain **Voodoo Dawn** de Joseph Mangine, film plein de zombies et de Haïtiens. Le vaudou a ceci de particulier qu'il existe en tant que religion, que certains témoins affirment avoir assisté à d'authentiques miracles perpétrés par des prêtres. Wes Craven, quant à lui, semble bien y croire. Pour cause, il l'a vécu, en moins traumatisant tout de même.

La porte d'à côté

« Afin de déplacer le public, vous devez déjà être prêt à vous déplacer vous-même, à faire le voyage » explique Wes Craven. Le vaudou, né en Afrique, est surtout implanté en Lousiane, en Floride. Et à Haïti. « Je sais où sont les terreurs mais il n'est toujours pas facile de leur faire face. Vous devez les fréquenter longtemps pour les transposer à l'écran ». Wes Craven sait de quoi il parle ; **Les Griffes de la Nuit** est né de ses propres cauchemars. « Tous, nous souhaitons rester dans les chambres bien éclairées de notre propre réalité. Toutefois, notre maison comporte beaucoup d'autres pièces obscures et inconnues, elles n'entrent pas dans le domaine du tolérable, de l'acceptable. Pour cette raison, nous évitons la magie, le vaudou, la folie, l'eprit libéré du corps, toutes ces zones sombres dans lesquelles nous redevenons, au propre comme au figuré, des enfants ». Le fantastique selon Wes Craven, sans chercher des alibis moraux ou culturels, est proche, presque la porte d'à côté. Il suffit de la franchir. Et Wes Craven l'a franchie en partant pour Haïti, île devenue lieu saint du Vaudou. « Le vaudou est une religion basée sur la dualité entre le bien et le mal. C'est aussi une autre manière de percevoir la réalité. **The Serpent and the Rainbow** se concentre sur un personnage principal ; il voyage de l'autre côté de sa propre réalité. Cette nouvelle réalité dépasse une certaine frontière et entre dans une zone d'expérience qui bouscule toute les idées préconçues. Le héros du film est entouré de forces qui le dépassent ».

Les griffes de la peur

The Serpent and the Rainbow part d'un livre quasi documentaire écrit par Wade Davis, explorateur et scientifique. En 1982, il parcourt Haïti, enquêtant sur une drogue qui a la propriété d'engendrer des zombies. Voilà la base d'une production en contact étroit avec des faits réels dont les échappées oniriques sont l'œuvre de Wes Craven, qui partage ainsi le poste de scénariste avec Richard Maxwell. « En général, un scénario débute par une scène d'ouverture où le méchant se comporte de façon extrême et imprévisible ; il pulvérise les limites de la normalité. La violence, l'agressivité effraient considérablement le public. La deuxième étape consiste à présenter le héros, à le débarrasser de sa panoplie de défenses et de pro-

tections. Cela peut être beaucoup de choses : une femme, une langue, un ami, un véhicule ou un vêtement. Progressivement, vous le plongez dans la solitude et l'impuissance les plus totales. Une fois libéré de ces points d'appuis traditionnels, il se découvre des ressources jusque-là inconnues. Il atteint un certain niveau de spiritualité individuelle dont l'énergie vient en fait de lui. Plus le héros s'affaiblit, plus le méchant prend des forces, devient invulnérable. L'impact de ce dernier est d'autant plus conséquent qu'il est moins présent à l'écran, physiquement. Une peur diffuse est plus efficace ; le public puise les raisons de ses terreurs davantage dans sa propre imagination que dans ce que lui montre le metteur en scène ». Voilà pourquoi **The Serpent and the Rainbow** ne tient pas absolument à accumuler les chocs visuels. La peur selon Wes Craven est insidieuse et se manifeste comme dans **Les Griffes de la Nuit**, dans les rêves, des cauchemars délirants dignes des aventures de Freddy. « La peur peut être dominée par une force plus mobile, plus reconnaissable et malveillante que soi-même. Dans un sens, la méchanceté donne un énorme pouvoir. Etre brutal, qu'on soit dictateur ou militaire, c'est excercer un pouvoir exempt de scrupules. Voilà qui est terrifiant pour ceux dont le comportement est régi par les scrupules ».

Histoire vraie ?

« Considérant le défi qu'est la réalisation d'un film d'horreur, vous devez accepter de travailler dans des endroits différents, des marais, des cimetières, avec une équipe qui, dans le meilleur des cas, est prête à subir ces épreuves ». Et les épreuves dans **The Serpent and The Rainbow** sont pour le moins gratinées. Sujet du film, le vaudou frappe les techniciens américains à plusieurs reprises. Une nuit, ils sont réveillés, se rendent dans un endroit où des gens boivent et dansent. Il s'agit en fait d'une cérémonie vaudou. Un porc est sacrifié, son sang recueilli puis servi chaud aux Yankees contraints de le boire sous peine d'ennuis prochains. Les cas d'hallucinations ne sont pas rares dans le courant du tournage ; un acteur a même aperçu le fantôme d'un général haïtien chevauchant sa monture dans les ruines d'une forteresse ! Après seulement quatre jours à Haïti, un membre de l'équipe cède à une paranoïa frénétique. De retour aux Etats-Unis, il retrouve rapidement la raison... « Dans la culture haïtienne spécialement, il existe beaucoup de drames naturels. La vie de tous les jours est scandée par la présence sonore du drame et du rythme. Etre debout sur un balcon et entendre les tambours au loin dans les collines, mêlés aux aboiements d'un chien, est aussi fascinant qu'effrayant ». Comment ne pas se laisser imprégner par les relents de sorcellerie dans un tel contexte ?

Toutefois, Wes Craven n'a pas donné du vaudou une image négative. Il a même recruté pour les besoins de son film un véritable prêtre, Max Beauvoir, maître des 15 000 prêtres et prêtresses qui constituent le clergé de cette religion. « Les rituels vaudou sont très sophistiqués. Les cérémonies sont un art et les chants, danses, tambours et vêtements, constituent l'intégralité de cette forme d'art » informe-t-il. Justement, les cérémonies jouent un rôle capital dans **The Serpent and the Rainbow**, célébrations entêtantes, envoûtantes, à mille lieues des clichés touristiques que le cinéma restitue trop souvent. Des cérémonies de communion rapide avec Dieu. « Le vaudou est vraiment démocratique. Vous n'avez pas besoin de prière pour établir le contact. L'accès direct à l'Esprit se trouve à l'intérieur de votre quête spirituelle. Les Blancs vont à l'Eglise et parlent de Dieu. Les Haïtiens noirs vont au temple et deviennent Dieu » commente Wade Davis qui connaît parfaitement le sujet pour l'avoir expérimenté sur place.

Marc TOULLEC









LA SEPTIEME DIMENSION

Entretien avec LAURENT DUSSAUX

Cocorico! Monter un film fantastique français avec 6 metteurs en scène différents, des moyens réduits et beaucoup d'enthousiasme, trouver la possibilité de le présenter à Avoriaz après un premier refus, défier les préjugés idiots envers un genre... Promoteur principal de La 7ème dimension mais aussi jeune réalisateur et scénariste, Laurent Dussaux expose une espèce de ménage à trois tiraillé entre l'Egypte antique et une pharmacie bien parisienne.

M.M. : Comment avez-vous monté le projet **La 7ème Dimension** *?*

L.D. : Cela n'a pas été évident. Mon idée était de réunir quelques jeunes réalisateurs dans un même long métrage. Ce concept a séduit immédiatement quelques personnes, les gens de Canal Plus par exemple; des personnes ouvertes à des façons originales de faire des films. J'ai essayé de trouver des partenaires classiques, que je n'ai pas eus, d'ailleurs... L'idée a également enthousiasmé des acheteurs étrangers ; ils se sont dit que cela pouvait correspondre à une demande. Ils ont eu parfaitement raison puisque les ventes de **La 7ème Dimension** démarrent très bien...

M.M. : Il ne s'agit pas d'un procédé très courant en France...

L.D. : Non. Un français nous avançait l'argent en prenant les ventes à l'étranger pour garantie. Evidemment, on est passé par l'avance sur recettes, tous les organismes de ce type.

M.M. Et cela n'a pas très bien fonctionné ?

L.D. On n'a rien obtenu. De l'action, du fantastique, ce n'est pas vraiment dans leurs cordes !

M.M. : Les préjugés vis-à-vis du fantastique sont donc toujours bien ancrés ?

L.D. : Tout-à-fait . Il y a deux types de préjugés envers le cinéma fantastique en France. Le premier : on ne sait pas faire ça ici, laissez-le aux Américains. Le second : ce genre d'histoires ne nous intéresse pas, racontez-en d'autres, déposez autre chose ! Ces gens ne considèrent pas le fantastique comme du cinéma à part entière. Ils préfèrent les scénarios autobiographiques, racontant des histoires personnelles... A partir du moment où on veut sortir de ce cadre, on n'est plus dans la mouvance intellectuelle du cinéma français. Si j'avais tenu à quelque chose de vraiment personnel, j'aurais connu beaucoup moins de difficultés. Je n'ai rien contre le cinéma dit d'auteur mais je ne pense pas qu'il doive étouffer les autres tentatives. Pour le fantastique, on a tout : les histoires, les maquilleurs, la technique... En pub, en clip, on est bien les meilleurs.

M.M. : Pourquoi ce titre à référence, **La 7ème Dimension** *?*

L.D. : Par rapport au cinéma, le Septième Art. Un gag en quelque sorte. Et on jouait avec la notion du temps. Un peu comme **La Quatrième Dimension**. On a pris simplement un peu d'avance...

M.M. : Comment s'est passée la réunion de tous ces metteurs en scène ?

L.D. : Auparavant, j'ai tourné un court métrage de science-fiction programmé dans quelques festivals. J'ai vu là beaucoup de films courts. Je me suis dit que cela serait drôle si on se réunissait à plusieurs pour voir ce qu'on pouvait faire ensemble. J'ai rencontré des réalisateurs au fur et à mesure des manifestations. Tout cela s'est passé très vite mais je n'ai pas publié une annonce style «recherche metteurs en scène», ou établi un concours de scénarios. Cela tient du mélange des courts métrages que j'ai visionnés, et du hasard.

M.M. : Mettre bout à bout les travaux de sept auteurs différents ne doit pas être vraiment aisé .

L.D. : Au départ on a choisi : soit on écrivait un scénario de long métrage dont chacun tournait une partie, soit on laissait aux réalisateurs la possibilité d'écrire leur histoire. C'est cette deuxième solution qu'on a retenue. Mais il y avait des impératifs : des personnages qui évoluent dans le temps. A partir de là, ils ont fait ce qu'ils voulaient. Chaque cinéaste était le maître de son segment. Pour le travail de chacun, cela était bien sûr avantageux, mais réunir tous les sketches pour le même film fut difficile. Bien sûr, entre les scénarios proposés au départ et le résultat, il y avait un décalage. Il fallait obtenir une mayonnaise autour de ces courts métrages afin qu'ils se tiennent; j'ai donc réalisé les séquences de transition.

M.M. : Les styles de réalisation sont parfois très différents...

L.D. : Les scénarios passent par tous les styles de fantastique. Plagiat de grands films, humour, une «certaine poésie»... Chaque metteur en scène avait connaissance de ce que l'autre tournait. Toutefois, ils ne connaissaient pas l'ordre de succession dans le film définitif. Tout simplement parce que cela s'est décidé après les tournages consécutifs.

M.M. : De quel temps disposaient les réalisateurs pour mettre en boîte leur film ?

L.D. : Quatre jours. Il faut savoir que **La 7ème Dimension** a bénéficié d'un budget nettement inférieur au coût de la moindre série de télévision française. Et pourtant il est en panavision, souvent en costumes d'époque. On a jonglé ! Je pense que le résultat au niveau technique se tient parfaitement. Et on s'est déplacé dans des endroits éloignés l'un de l'autre : en Bretagne, en Egypte, à La Courneuve... L'énergie remplace les moyens financiers.

M.M. : Avez-vous retrouvé la personnalité des metteurs en scène dans leurs films ?

L.D. : Il y a toujours des éléments qu'on retrouve, et des surprises. Dans les deux sens d'ailleurs. De la part de certains, je m'attendais à une autre orientation. C'est l'humour qui est surtout ressorti de l'ensemble. Pourtant, ce n'était guère envisagé au départ. Je ne pouvais être que surpris vu que je ne savais en rien à quoi on arriverait...

M.M. : Curieusement **La 7ème Dimension** *a été refué une fois par le Festival d'Avoriaz qui l'a ensuite accepté...*

L.D. : Ils ont dit «non, cela ne nous intéresse pas». On a été un peu surpris par cette décision, puis on les a recontactés. Avez-vous vu les autres films français d'Avoriaz ? L'un d'eux ne mérite même pas le nom de film... Que l'on aime ou pas **La 7ème Dimension**, il faut reconnaître qu'il est bien fait, qu'il représente une tentative de la part de très jeunes metteurs en scène... Je leur ai dit tout ça, qu'il n'y avait rien de déshonorant à le programmer. Déconfits, on est revenu à la charge. Quelqu'un a fini par contacter directement Lionel Chouchan qui a donné son accord. Mais personne ne nous a annoncé que trois autres films français étaient sélectionnés. On l'a constaté sur place. Bien sûr, **La 7ème Dimension** venait après les projections des précédents. Les spectateurs servis n'ont pas insisté dans la voie du fantastique français ! Le film passe néanmoins aux festivals de Bruxelles, Tokyo, Moscou... Souvent les festivals tiennent aux deux, trois personnes du comité de sélection qui s'entendent bien avec untel!

M.M. : Pour ce qui est du tournage de **la 7e Dimension,** *avez-vous rencontré des difficultés particulières?*





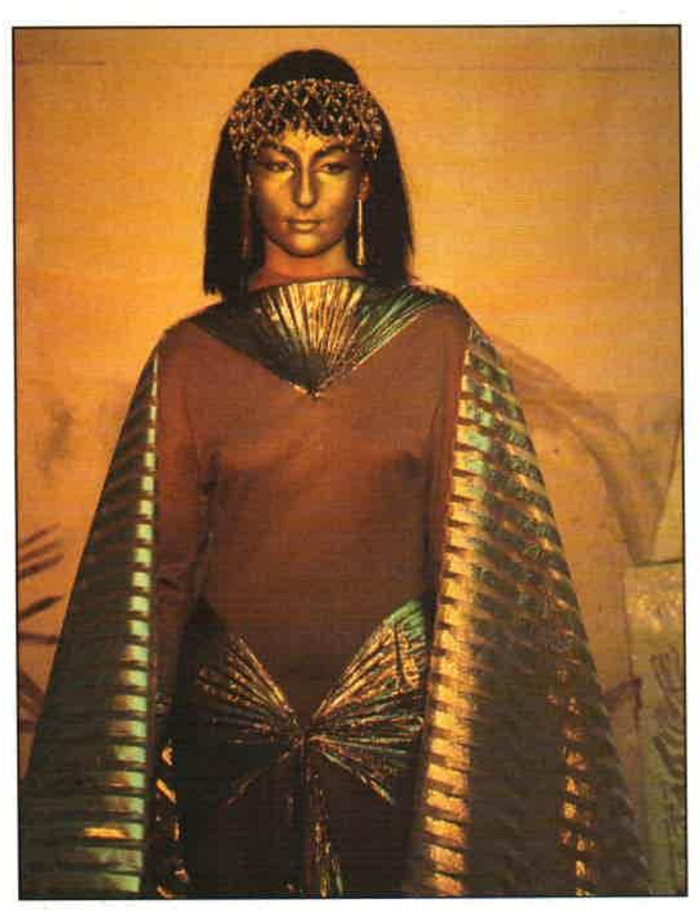
L.D. : Les équipes changeaient, les lieux de tournage étaient différents et en plus les trois comédiens principaux jouaient au théâtre. On ne pensait pas tomber sur des acteurs aussi pris que Depardieu mais en fait cela s'est avéré complexe de tout cumuler. Les plans de travail étaient rigoureux et, vu qu'il s'agissait souvent d'extérieurs, les conditions climatiques important. On s'en est bien tiré grâce à une préparation soignée, des repérages sérieux, des story-boards... On a eu droit aux problèmes classiques : manque de lumière, la caméra bloquée! On travaillait sans véritable sécurité mais la passion, la motivation ont rendu le film possible. Pour revenir aux acteurs, il n'était pas évident pour eux de tourner avec six réalisateurs différents à la suite. Il fallait conserver une certaine cohérence. Ils ont donné au film son unité.

M.M. : Des projets en cours?

L.D. : Oui. La réalisation d'une série de films d'angoisse pour 1989. J'ai aussi en vue une co-production avec les Etats-Unis sur trois longs métrages inspirés des contes d'Edgar Poe qui sont tombés dans le domaine public. Un des cinéastes de **La 7e Dimension** tournera à la fin de l'année au Canada un film fantastique. C'est là qu'on trouve l'argent...

Propos recueillis par Marc TOULLEC









MADE IN FRANCE

Un pharmacien amoureux d'une star du passé écoute les histoires racontées par son ancien partenaire prétendu mort. **La 7e Dimension** part d'un argument très simple pour filer dans toutes les directions. Des archéologues surprennent l'apparition d'une divinité égyptienne, un prêtre pirate un mariage simplement parce que le postulant mari n'aura pas honoré sa fiancée, deux hommes se battent tandis que l'objet de leur duel meurt des coups d'épées, une jeune femme boit des hectolitres d'eau pour assouvir sa soif, d'un landeau se lève le doigt d'un extra-terrestre type E.T.... Conçu selon une idée pour le moins originale et risquée (6 réalisateurs brodent autour de la dualité entre deux hommes et une femme), La 7e **Dimension** n'évite pas un caractère quelque peu brouillon. Mais cela participe aussi à son intérêt. La franche bouffonnerie (le curé regrettant la virginité de la mariée) cohabite avec une certaine poésie (l'épisode du papillon bleu). En passant par un hommage au gothique, à la science fiction liturgique façon Spielberg... Inévitablement, les sketches présentés sont de valeur inégale. Leur point commun: l'humour, la dérision. Le coup de la nymphomane énumérant ses partenaires en s'adaptant à leur style (minaudant avec le scientifique, battant des cartes et fumant avec l'aventurier) est assez réjouissant. Si le fil conducteur reliant les segments s'avère parfois ténu et difficile à cerner, **la 7e Dimension** ne s'essouffle nullement à amalgamer ses six parties. Le ciment se fait de lui-même. Réalisé avec soin, un film fantastique français plaisant.

France 1987. Réal. : Laurent Dussaux, Stephan Holmes, Olivier Bourbeillon, Peter Winfield, Manuel Boursinhac, Benoit Ferreux. Scén. : Elvire Murail et Nicolas Cuche. Dir; Phot. : Bertrand Chatry, Laurent Dailland, Yvan Koseika. Mus.: Tristan Murail. Prod.: Laurent Dussaux/Les films du Colisée/ Stephan Films/Prod. : Berthemont; Int. : Francis Frappat, Jean-Michel Dupuis, Marie Armelle Deguy, Michel Aumont, Hubert Deschamps... Dist. : G.D.F. Films. Durée.: 1h30. Sortie prévue le 13 avril 1988.

THE PRINCESS BRIDE

Les contes de fées finissent toujours bien. Sur des silhouettes et un coucher de soleil. Evidemment, la princesse est radieuse, le traître détestable, les comparses irrésistibles et la morale sauve. Un spectacle d'un autre temps ? Non. Princess Bride survivra à Rambo et Goldorak. Une autre leçon de morale...



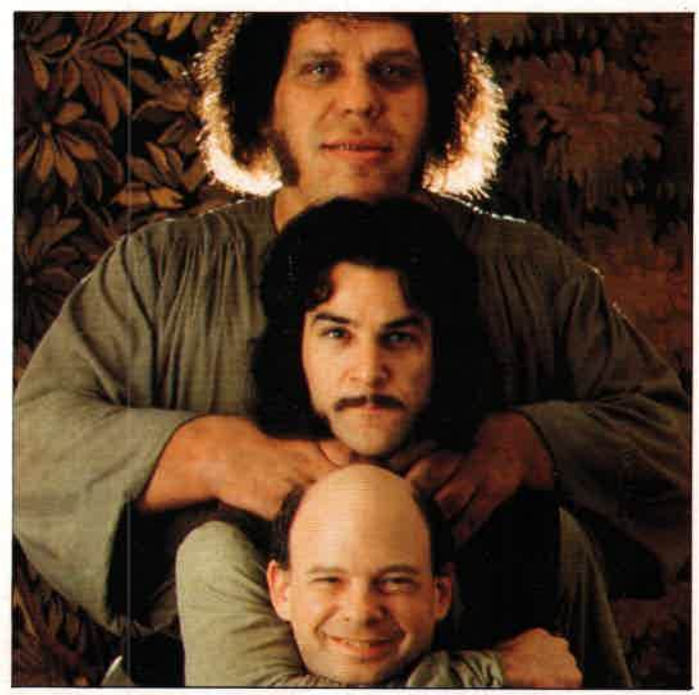




Rob Reiner est un malin. Pas question pour lui de rivaliser avec Spielberg dans le domaine de l'humanisme à grand spectacle. Et ça, il le sait. Alors, reste un terrain nettement mois pratiqué. Celui d'un monde vu par le petit bout de la lorgnette. Dans **This is a Spinal Tap**, il décrivait l'organisation d'un concert rock foireux. Avec **The Sure Thing**, dont il vaut mieux taire le titre français, il traitait d'un road-movie discret durant lequel deux adolescents apprenaient à sa connaître. Puis ce fut le triomphe de **Stand by Me**, film tout aussi discret mais frappé par la grâce, la mélancolie et l'amertume des souvenirs d'enfance. **Princess Bride** poursuit une œuvre déjà cohérente. Au conte de fées traditionnel, Rob Reiner apporte son goût de l'ironie, des êtres simples vivant des histoires simples mais pleines d'enseignements. Les teen-agers de **The Sure Thing**, les gosses de **Stand by Me** seraient émus par l'aventure de Bouton d'Or et Westley.

Love story

Le moyen-âge de **Princess Bride** se conforme à l'imagerie d'Epinal. Forêt fabuleuse, chaumières, château, pirates terrorisant les océans... Des clichés. Rob Reiner aime les clichés parce qu'il croit en eux. Sinon comment accepter l'amour du valet de ferme Westley et de sa maîtresse Bouton d'Or devenue princesse par la faute d'un noble trop entreprenant ? C'est simple, limpide, nullement troublé par des considérations psychologiques trop poussées. **Princess Bride** tient à ce vernis parfait, ultra polissé. Un film candide et fier de l'être. Néanmoins perceptible l'œil narquois de son auteur : il aime ses personnages, congratule la grandeur des sentiments mais ne se montre jamais dupe de l'aspect rétro du conte. Ce qu'il a tenu à énoncer clairement : les gadgets dérivés de **Star Wars**, les posters de Rambo ne valent tripette auprès de



l'histoire de **Princess Bride**. D'ailleurs le gamin alité l'accueille d'abord en ricanant. Il glousse au premier baiser chaste. Mais, peu à peu, le gamin se laisse gagner, piaffe, s'angoisse...

Un film d'humour

Princess Bride n'est pas vraiment la parodie qu'il aurait pu être si Rob Reiner avait évité de jouer les funambules. Il se tient constamment en équilibre entre un sérieux de conteur au coin du feu et un comique irrévérencieux, fonctionnant surtout sur des dialogues foncièrement modernes. Le comique dans **Princess Bride** est pour beaucoup dans la description du groupe des faux méchants, tenant prisonnière la princesse Bouton d'Or. Le plus volumineux des trois possède la force de jeter des blocs de roches d'une main, de grimper à une corde avec plusieurs voyageurs amarrés à lui, et sur une distance impressionnante, le long d'une falaise. Mais le dénommé Fezzik (interprété par André le Géant, célèbre catcheur français établi aux Etats-Unis) a le cœur aussi gros que les muscles, un cœur d'artichaut même. Du style débonnaire. Il lui suffit également de crier « libérez le passage » pour que la foule s'écarte ! Le second manipule l'épée comme un Douglas Fairbanks, un Errol Flynn. Et l'acteur (Mandy Patinkin, qui fut Che Guevarra dans la pièce « Evita ») fait référence à ses glorieux prédécesseurs lors d'un duel éblouissant, réglé à la perfection par des maîtres d'armes qui connaissent leurs classiques. Devenu malfrat par nécessité (comme Fezzik d'ailleurs), Inigo Montoya poursuit de sa vengeance un homme à six doigts à la main gauche, l'infâme Comte Rugen qui a tué son père par le passé. Adversaire redoutable mais honnête, Inigo cède de temps à autre à la bouteille. Vizzini est le chef de la bande. Tout petit, hargneux, proférant sans cesse des menaces à l'encontre de ses deux hommes, trop indolents à son goût, il s'affirme le seul instigateur de l'enlèvement de Bouton d'Or. Il défie Westley au jeu de l'intelligence (à base de cruchons empoisonnés) mais perd à cause d'une fourberie unique. Les vrais méchants de **Princess Bride** portent bien leur titre. Le Comte Rugen, fin lettré, rédige une thèse sur la souffrance et les limites de l'endurance humaine, tout ceci avec un détachement de scientifique. Le Prince Humperdinck est plus affreux encore. Il use de son droit de cuissage sur Bouton d'Or, la force au mariage, lui ment, tue une fois son tendre et cher. Elégant, il rêve aussi à une mainmise rapide sur un trône encore tenu par un père gâteux.



Action et fiction

Le budget de **Princess Bride** est sans doute bien inférieur à ceux de **Labyrinth, Dark Crystal** et autre **Legend**. Par ailleurs, Rob Reiner préfère de loin les décors naturels de la campagne britannique aux coûteuses reconstitutions de studio. A une exception près, cette forêt sinistre à la réputation fâcheuse, un lieu maudit où tout est sombre et humide, y compris des arbres cyclopéens. C'est là que le héros plonge dans les sables mouvants pour ramener sa promise à la surface, c'est là qu'il lutte contre un rat géant, qu'il évite avec une certaine maestria les gerbes de flammes qui sortent du sol. L'épisode de la forêt lugubre est l'un des rares passages authentiquement fantastiques du film, un fantastique dont Rob Reiner rit souvent. Comment prendre au sérieux ce mort pas vraiment mort mais incapable de faire le moindre mouvement ? Ou encore cette invention à la Léonard de Vinci, une machine électrique constituée d'un réservoir d'eau, d'une grande roue ? **Princess Bride** n'est pas vraiment **Legend** ou **L'Histoire sans Fin** ; les effets spéciaux sont réduits à des nécessités, deux créatures, quelques maquettes, quelques matte-paintings, de rares maquillages... Rien des délires de Ridley Scott. Plus modeste, **Princess Bride** arbore moins la carte de l'esthétisme mais s'avère aussi beaucoup plus émouvant. Le conte se termine sur fond de soleil couchant, la silhouette des tourtereaux découpée sur l'astre rougeoyant tandis que monte la remarquable partition de Mark Knopfler, leader de Dire Straits reconverti ici dans la romance toute bête, toute simple. Une histoire intemporelle que l'on se racontera sans doute bien après la disparition des supers robots à la Goldorak. Elle parle au cœur sans niaiserie. Alors, entre **Robocop** et **Hellraiser**, il ne vous reste pas une petite place ?

Marc TOULLEC

Cf. Fiche technique in Mad Movies 51

JOURNEY TO THE CENTER OF THE EARTH

Cannon puise dans le patrimoine en adaptant par deux fois une œuvre de Jules Verne. D'abord avec Journey to the Center of the Earth, ensuite avec Alien from L.A. que vous trouverez en page 47. Un vrai sérial...



Une nouvelle version de **Voyage au Centre de la Terre**, le plus célèbre des romans de Jules Verne, pourquoi pas ? A condition évidemment de ne pas jouer la carte d'un rétro fin dix-neuvième siècle que la brillante adaptation de Henry Levin avec James Mason a si bien reconstitué. Cette **Journey to the Center of the Earth** est à la pointure des teen-agers que son metteur en scène Rusty Lemorande connaît bien pour les avoir déjà fréquentés...

Teen-agers

Journey to the Center of the Earth constitue la première mise en scène de Rusty Lemorande. Mais son curriculum-vitae est déjà éloquent : la production et écriture d'**Electric Dream**, cette belle love story pour computer qui connut une carrière éphémère il y a trois ans, et le même poste sur le **Captain Eo** de Francis Coppola, moyen-métrage en relief pour Disneyland. Rusty Lemorande ne pouvait pas exhumer le Professeur Lindenbrook et sa nièce, Axel. Les nouveaux héros ne visent nullement à explorer de manière scientifique le centre de la terre. C'est durant des vacances à Hawaï qu'une fillette tombe dans un volcan éteint. Aussitôt, ses deux frères descendent dans le cratère et prennent, bien malgré eux, le chemin du centre de la planète. Chemin faisant, ils rencontrent un inventeur et savant excentrique répondant au patronyme de Nimrod Saknussen (dans le rôle Emo Philips, dessinateur de bandes dessinées new-yorkais), lui-même en quête de sa grand-mère disparue...

Effets et problèmes

Menahem Golan, grand boss de Cannon, déclarait en 1986 à Cannes avoir choisi Rusty Lemorande pour les qualités de gestionnaire dont il avait fait preuve en tant que producteur sur le tournage du **Yentl** de Barbra Streisand. Golan disait avoir confié une douzaine de millions de dollars à son cinéaste novice. Il semble que, depuis, l'affaire se soit pour le moins compliquée. Dépassement de budget, problèmes insurmontables quant aux effets spéciaux, mésententes entre la production et le réalisateur... Quoi qu'il en soit, **Journey to the Center of the Earth** a vu son tournage interrompu. Triste sort pour un film dont la sortie était initialement prévue pour fin 1986, puis courant 1987. Il semble qu'à ce jour un montage cohérent du film soit en boîte. Wait and see.

Au niveau des effets spéciaux, l'économie ne paraît pas être de rigueur. Pour tout ce qui tient au visuel, aux perceptions truquées, nous avons Harrison Ellenshaw, technicien souvent brillant (**Tron**) mais parfois négligent (les transparences douteuses de **Superman IV**)... Par ailleurs, Rusty Lemorande inventorie les éléments à spectacle garanti : des essaims de chauves-souris, une tribu de primitifs, un tremblement de terre... Mais l'attraction du film a pour nom Muckluck. Il s'agit d'une petite créature évoquant à la fois un singe et le Gizmo de **Gremlins**. Et les effets lui donnant vie sont aussi variés que possible. Certains plans demandent une marionnette radio-contrôlée, ce qui permet aux bras, oreilles et jambes de se mouvoir, d'autres nécessitent une seconde marionnette mais à main celle-ci, surtout utilisée pour les expressions du visage. Troisième stade : un maquillage sur une actrice. Un Muckluck chez Jules Vernes ? Non, mais Rusty Lemorande tient à mettre les pendules à l'heure. « **Voyage au cente de la Terre** de Jules Verne n'est pas la Bible » dit-il. Remarquez, son film se permet quand même un chien et une jeune gouvernante anglaise. On n'en est pas si éloigné après tout...

Marc TOULLEC







HELLRAISER
LE PACTE

Un film: *Le pacte*, Prix de la section Peur à Avoriaz. Un scénario: un homme adepte des plaisirs sado-maso meurt et se regénère grâce au sang des victimes que sa maîtresse assassine pour lui, tandis que se déchaînent les démons de l'Enfer. Un débat houleux entre trois journalistes de *Mad Movies*: film sérieux et moralisant, ou au contraire ludique et contestataire? Voilà pourquoi nous avons créé *Forum*. Pour vous donner l'image la plus complète d'une oeuvre à la fois importante et controversée.En attendant vos propres réactions...

J.-P.P. : Clive Barker a l'air de reprocher à beaucoup de films d'horreur leur aspect parodique. Est-ce à dire qu'avec **Le Pacte** on se trouverait en présence du premier film gore sérieux ?

B. A. : Je suis d'accord avec Clive Barker; c'est un film sérieux . Mais ça fait en même temps son originalité et son principal défaut, celui qui le coule.

J.-P. P. : Ah bon ?

B. A. : Le ıait qu'il veuille s'interdire tout humour l'amène à délivrer un message un peu théorique sur ce qui arrive quand on prend son plaisir hors des normes.

J.-P. P. : Ça me semble surtout la description d'un univers où nul retour en arrière n'est permis. L'absence d'humour se comprend très bien : les victimes sont complètement prisonnières, il n'y a pas d'alternative.

B. A. : Voilà justement ce qui me gêne: Barker utilise le sérieux pour enfermer ses personnages dans un discours d'autant plus péremptoire qu'il est développé sans recul.

J. M. L. : Mais est-ce qu'on y croit vraiment, à son histoire ? Il y a quand même un côté grand-guignolesque dans le film, et un peu de second degré l'aurait sans doute rendu plus intéressant.

B. A. : Je ne lui reproche pas son absence d'humour, mais le fait qu'en étant sérieux, il impose sans la moindre nuance une vision du monde complètement écoeurante.

J.-P. P. : Déjà je ne vois pas en quoi le manque d'humour pourrait lui nuire, et de toute façon il y a des traces d'ironie. Quand un des amants/victimes de la femme dit : «Je suis toujours très prudent», alors qu'on sait très bien qu'il va se prendre un coup de marteau sur la tête, moi je trouve ça très drôle. Sadique, mais plein d'humour noir.

B. A. : Oui, mais ça ne tempère pas du tout le côté dictatorial du message. Barker, comme pendant l'Inquisition, met son personnage à la torture parce qu'il est coupable de s'adonner à des plaisirs malsains.

J.-P. P. : Peut-être. A mes yeux, c'est secondaire. Barker décrit le Pouvoir, et selon lui le meurtre est la forme absolue du Pouvoir.

B. A. : Quel pouvoir ?

J.-P. P. : La puissance sur les autres, la liberté de tuer.

B. A. : Et qui détient cette puissance dans **Le Pacte** ? Seule la femme commet des meurtres.

J. M. L. : En plus, elle tue par amour. Elle a donc un mobile. Ce n'est pas un caprice.

B.A. : Et même si le film parlait du pouvoir du meurtre, ce ne serait pas nouveau.

J.P.P. : A ce moment-là, on peut tout critiquer pour manque d'originalité.

B.A. : Il faut savoir si Clive Barker veut révolutionner le genre ou pas. Je ne veux pas faire étalage de Culture avec un grand C, mais dans **Les caves du Vatican** de Gide, un personnage a envie de tuer et il le fait. C'est un acte gratuit, ça lui prouve qu'il est libre et il n'y a pas de discours superflu. Il jette un homme d'un train, point final. Voilà le pouvoir du meurtre. Je ne vois pas où il serait question de ça dans **Le Pacte**.

J.P.P. : C'était pour contrebalancer ce que tu disais sur la punition qui nous attend sitôt qu'on dépasse les limites

B.A. : Je persiste et signe. Pour moi, le film ne parle que de ça. En ce moment, on fait tout un fromage autour de ***Liaison fatale***. C'est la nouvelle tarte à la crème de la critique :-on ne peut pas ouvrir un journal sans lire qu'il s'agit du «premier film de l'ère post-sida», d'une «condamnation de l'adultère» etc... Mais à ce côté du **Pacte**, **Liaison Fatale** est aussi inoffensif qu'une histoire de Toto ! Dans **Le Pacte**, un homme éprouve des plaisirs sado-maso









Bas, Clive Barker sur le tournage.



Bon. Qu'est-ce qu'on fait pour le punir de cette perversion ? On lui envoie des monstres de l'Enfer, les fameux Cénobites. J'ai noté une de leurs répliques : «Nous sommes les explorateurs des régions inconnues de la jouissance». Si s'aventurer dans ces régions-là déchaîne des forces maléfiques qui vont t'écorcher vif et t'enfoncer des hameçons dans tout le corps, tu n'as plus qu'à adopter sagement la position du missionnaire jusqu'à la fin de tes jours. **Le Pacte** est une condamnation ignoble du plaisir sexuel.

J.M.L. : Tu parles de condamnation, mais je me demande si le film tient un discours aussi développé. Ce que j'y vois, en tenant compte de l'origine anglaise de Clive Barker, c'est tout un côté puritain, avec la femme coincée amoureuse du frère de son mari, une espèce de macho complètement caricatural qui apparaît sous des trombes d'eau et qui lui fera découvrir le plaisir. Regarde-la cette pauvre fille, elle est livide du début à la fin du film, cadavérique, comme si la mort l'avait déjà choisie.

J.P.P. : Alors passer les barrières du rigorisme, c'est risquer l'Enfer.

B.A. : D'après **Le Pacte** oui, sans le moindre doute. Barker nous le dit de la plus esthétique, la plus organique possible.

J.M.L. : On retrouve d'ailleurs dans l'esthétique du film une lumière très anglaise, une utilisation très diffuse des éclairages. On y reconnaît aussi ce que Clive Barker définit lui-même comme propre à son univers...

B.A. : Propre... c'est répugnant d'un bout à l'autre.

J.M.L. :...à savoir le côté décomposition, salissure.

J.P.P. : Vous ne voyez que l'aspect sadique de la chose. Mais vous oubliez l'aspect maso. Le gars, il joue, il provoque, il conclut un pacte et il se trouve qu'il perd.

J.M.L. : Mais il est complètement amoral, ce type.

J.P.P. : Justement, étant amoral, il a le courage de faire ce pacte, de jouer et de perdre. C'est ludique, au fond. Il cherche le plaisir, mais il n'est pas forcément puni **pour ça** Il a parié, comme on parie au poker et qu'on se fait plumer.

B.A. : Alors tu occultes toute la dimension morale. Pour toi, **Le Pacte** serait l'observation d'un jeu. Clive Barker serait au-dessus de ça : «Je montre quelqu'un qui se brûle les ailes sans porter de jugement». Mais regarde de quoi il a l'air le gars : il dégouline de tas de liquides, du sang, des humeurs, une sorte de bave spasmodique. Il est transformé en pénis écorché.

J.M.L. : C'est le principe du film d'horreur destiné avant tout au public adolescent, qui sublime toutes les préoccupations de la puberté : le sexe, le sang, les règles...

B.A. : Contrairement à ce que dit Barker, on ne serait donc pas si loin de **Vendredi 13**

J.M.L. : Ça nous ramène à l'atmosphère anglaise qui met le sexe au centre d'une ambiance ultra-puritaine. D'ailleurs, les seuls qui s'en sortent, ce sont les deux tourtereaux qui ne font jamais l'amour et qui s'embrassent sagement sur le bout des lèvres. Le spectateur moyen s'identifie tout de suite à eux.

J.P.P. : Alors toutes les victimes de cette femme, les amants de passage qu'elle lève dans les bars pour les assassiner et nourrir de leur sang son amant décomposé, elles sont aussi punies parce qu'elles recherchent un plaisir facile, honteux?

B.A. : Oui. Dans le film, on est puni soit parce qu'on cherche le plaisir, soit parce qu'on l'a trouvé.

J.P.P. : C'est quand même un peu sévère, la mort pour une aventure érotique.

J.M.L. : Les victimes, il faut voir comment elles se comportent quand elles entrent dans la maison. Elles disent : «Oui, c'est la première fois», elles tremblent, elles n'osent pas, elles sont paralysées par le désir et la culpabilité.

J.P.P. : Clive Barker serait rudement surpris si on lui disait qu'il a réalisé un film chrétien.

J.M.L. : Il est hyper coincé, Clive Barker. Il est ligoté par son puritanisme.

J.P.P. : **Le Pacte** serait donc bien un film chrétien.

B.A. : Chrétien au sens où la religion a pu conduire, comme sous l'Inquisition, à des débordements de violence pour châtier la transgression de l'interdit sacré. Clive Barker est pour moi le descendant direct du Grand Inquisiteur.

J.P.P. : Qu'en advient-il alors de Larry, le mari ? Il est innocent, sa femme le trompe, et pourtant il est puni.

J.M.L. : Il est aussi coupable à sa façon ; sa femme le mène par le bout du nez...

J.P.P. : Ce n'est pas un motif de punition, ça ! Il l'aime, il s'inquiète de la voir distante, il lui achète une maison...

J.M.L. : Mais c'est le principe même du sado-masochisme : le dominateur est aussi «coupable» que le dominé ! Le mari est mou, il ne réagit pas face aux événements ; quand sa femme se lève en plein repas, il la regarde partir sans chercher à comprendre. Il est faible.

J.P.P. : Si tu condamnes la faiblesse avec une telle violence, c'est plutôt toi qui tiens un discours fasciste.

J.M.L. ....

J.P.P. : Je ne suis pas persuadé que la démarche de Clive Barker soit moralisante, ou alors inconsciemment à cause de la culture anglaise dont tu parlais tout à l'heure.

J.M.L. : Tel que le film est organisé, ça saute aux yeux ; les seuls qui n'ont pas d'ennuis, je le répète, ce sont les deux gentils amoureux.

J.P.P. : Beaucoup de films fantastiques fonctionnent sur ce principe.

B.A. :Ce que tu dis se retourne contre Clive Barker, puisque lui veut s'éloigner des schémas traditionnels.

J.M.L. : Un truc m'a toujours gêné dans ce film. J'ai lu les propos de Clive Barker où il disait : «Oui, j'ai voulu faire un film différent des autres, avec de vrais acteurs qui viennent du théâtre, etc...» Et quand j'ai vu **Le Pacte**, non seulement j'ai trouvé que les acteurs ne jouaient pas extraodinairement bien et que l'ensemble n'avait rien de particulier, mais surtout je n'y ai décelé aucune distance. Quand Barker refuse de considérer **Massacre à la Tronçonneuse 2** comme un film d'horreur à cause de son ton parodique, je ne suis pas d'accord. Par son côté grinçant, le film de Tobe Hooper est beaucoup moins moralisant que **Le Pacte**. Quand on sort d'un Tobe Hooper, on est les bras ballants, on ne sait plus trop quoi penser. Avec Clive Barker, au contraire, tout finit bien, tout rentre dans l'ordre.

J.P.P. : Oui, mais la boîte qui déclenche tout est reprise par l'ange du diable.

B.A. : C'est de la folie que cette boîte-là ne soit pas détruite ! ca veut dire qu'un autre gars un peu original côté sexe va à son tour en être la victime. La pérennité de la condamnation est assurée, il n'y aura jamais de fin. **Le pacte** nous dit que les forces du mal se déchaîneront toujours sur les «déviants», et ce moralisme me révolte.

J.M.L. : Il n'y a qu'à voir le clochard qui brûle et qui se transforme en une espèce de monstre. Pour le sérieux, Barker peut aller définitivement se rhabiller; il n'y a que dans **Evil Dead 2** que l'on voit des trucs pareils. C'est grotesque. On a l'impression de retrouver une imagerie du 15ème siècle où les petits démons ailés représentaient le diable.

J.P.P. : Ca renforce l'aspect gothique : cette demeure, ce vieux grenier, ces couloirs...

J.M.L.:Mais tu l'adores ce film !

J.P.P. : Tu pousses un peu, là. Disons que je l'aime bien. Je ne crie pas au chef-d'oeuvre, mais il y a de l'oppression ,de l'angoisse, une sensation de piège. Ca flanque vraiment la trouille tout ce mystère, tout ce suspense.

B.A. : Ca m'a laissé complètement indifférent. Ceci dit, s'il faut se montrer objectif pendant une minute , je reconnais un climat et quelques qualités formelles. Mais cela n'éclipse pas cet arrière-goût d'intransigeance morale.

J.M.L. : D'accord pour l'ambiance...

J.P.P. : Les Cénobites ont un look



fantastique. De sacrées inventions, ces «explorateurs des régions inconnues de la jouissance».

B.A. : Ces anges exterminateurs, tu veux dire.

J.P.P. : Je les aurais plutôt mis du côté de l'Enfer.

J.M.L. : Ils ont pour mission ambiguë de faire triompher la morale et de répandre le mal par l'intermédiaire de la petite boîte magique.

J.P.P. : Quel serait leur rapport avec le monstre qui poursuit la jeune fille dans l'hôpital ?

B.A. : Ce monstre, c'est un spermatozoïde à l'echelle King Kong, une incarnaton monstrueuse de la sexualité. Vous savez, je comprends qu'un jounaliste ait pu dire du film que c'était un «enfer sado-maso pour pédé refoulé».

J.P.P. : J'ai beau chercher, je ne vois aucune trace d'homosexualité là-dedans.

B.A. : Ce qui m'intéresse dans cette phrase, c'est le mot «enfer» et sa connotation punitive. Pour le reste, l'attirail sado-maso du héros correspond bien à une certaine imagerie «gay», celle que William Friedkin montre dans **Cruising** par exemple.

J.M.L. : Même si on ne tient pas compte de ça, le personnage de Franck est trop ouvertement viril: ses poses érotiques sur les photos, sa manière forcenée de faire l'amour, il y a quelque chose de trouble derrière ce comportement machiste. Ça ramène à l'image d'un Don Juan homosexuel malgré toutes ses conquêtes féminines.

J.P.P. : Vous délirez, les gars ! Dans mon esprit, même l'idée d'Enfer correspond à l'aspect ludique que je vois dans ce film. J'espère bien y aller, en Enfer ; je suis sûr qu'on s'y ennuie moins qu'au Paradis. Vue l'attitude des saints, des chrétiens et des prophètes, leur idéologie me paraît complètement affligeante: rester toute une éternité assis à la droite de Dieu comme Il nous l'a promis dans les Evangiles, très peu pour moi ! De ce point de vue, je suis sur la même longueur d'onde que Franck. Il s'amuse comme un fou, il provoque les instances suprêmes, et ce que vous appelez «punition» est peut-être pour lui une récompense.

B.A. : Que *lui* soit heureux, d'accord. N'empêche que le regard de Clive Barker sur son «bonheur» est infect.

J.P.P. : Mais ce n'est pas condamner que de montrer quelqu'un se faire plaisir !
B.A. : Clive Barker ne *montre pas*, voilà le problème. **Le Pacte** aurait été un film vraiment dérangeant si son réalisateur s'était contenté d'enregistrer sans juger. Or il ne laisse à aucun moment le choix d'être fasciné ou révulsé, contrairement à Friedkin avec **Cruising** on y revient.

J.P.P. : Fort de cette vision ludique à laquelle je me cramponne, je suis persuadé que Franck éprouve plus de plaisir que les deux tourtereaux bien propres sur eux n'en connaîtront jamais. Et qui nous dit que Clive Barker n'est pas du côté de Franck, du côté de celui qui risque tout, qui tombe dans le piège qu'il s'est lui-même tendu?

Alors, Clive Barker moraliste, contestataire, chrétien ou autre chose encore ? Dans le doute, on va quand même demander l'extradition !



J.M.L. ....

B.A. : ...

J.P.P. : Décrire l'amoralisme de quelqu'un, c'est une façon de se rouler soi-même dans la fange. Les puritains ne se vautrent pas comme ça dans les turpitudes.

B.A. : Le principe de la confession repose quand même sur l'exposition détaillée des péchés qu'on a commis.

J.P.P. : Encore une fois, rien ne nous dit que Clive Baker ne prend pas du plaisir à étaler toutes les horreurs de son héros. Vous, vous raisonnez en bourgeois. Et moi qui raisonne en contestataire, je vois dans **Le Pacte** l'itinéraire d'un gars refusant de plier aux conventions sexuelles établies. Vous croyez que le plus grand bonheur sur terre soit de passer cinquante ans avec la même nénette?

J.M.L. : Non, c'est de vivre. Or Franck, lui, meurt. Si la récompense suprême c'est la mort, tu n'as plus qu'à te tirer une balle dans la tête et tu seras le plus heureux des hommes.

J.P.P. : On n'est pas là pour faire le procès de Clive Barker, quand même !

J.M.L. : Tu as raison. Je n'aime pas le film, mais je reconnais qu'il y a un ton original et que, par rapport à la moyenne des **Vendredi 13**, il se situe au-dessus du tout venant.

B.A. : «Je fais l'amour, je fume un joint, donc je suis massacré par Jason» : voilà pour **Vendredi 13**. **Le Pacte** nous dit : "J'aime les plaisirs sado-maso,donc je suis puni par "les forces de l'au-delà". Je trouve ça d'autant plus hypocrite que ça veut se montrer intelligent.

J.P.P. : Tu n'y vois vraiment rien de positif ?

B.A. : Peut-être une certaine fidélité à soi-même. En lisant son recueil **Livre de Sang** et en le comparant au **Pacte**, on s'aperçoit que Clive Barker a de la suite dans les idées: une fascination pour la liquéfaction, les lumières bleues, la poésie morbide de la chair décomposée, et la condamnation sans appel des «marginalités sexuelles». Le récit intitulé **Dans les Collines, Les Cités** met en situation un amour homosexuel qui déclenche carrément l'apocalypse ! Toujours cet enrobage moisi de faute, d'Enfer et de châtiment.

J.P.P. : Une chose est sûre : on ne se mettra jamais d'accord. Alors on va demander à ceux qui ont eu le courage d'aller jusqu'au bout de nous écrire ce qu'ils pensent du film et de ce que nous en avons dit. Dans le prochain numéro, nous consacrerons une demi-page du courrier des lecteurs à leurs réactions. Chers amis, bonsoir !

Autour de la table étaient réunis **Bernard Achour, Jean-Michel Longo et Jean-Pierre Putters.**

RawHeadRex

CLIVE B

AVANT HEL

Pourquoi l'écrivain Barker est-il passé avec Hellraiser ? Re Transmutations et déçus cruellement. déplaise à leur insp films constituent de agréables pour soir auteur, George Pav habile faiseur...





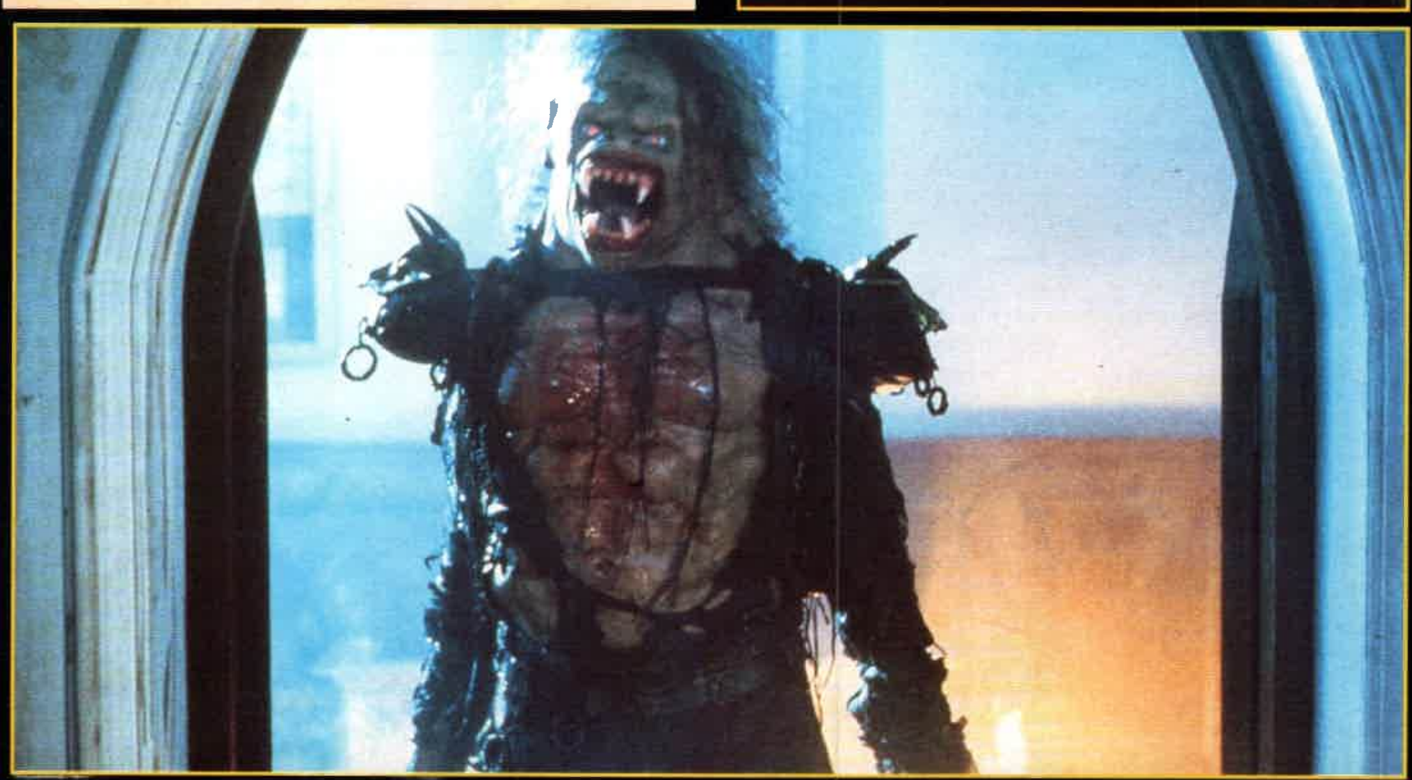
Série B

George Pavlou varie les couleurs : **Rawhead Rex** ne démarque nullement **Transmutations** dans son désir de faire moderne. Le sujet ne se prête ici à aucune extravagance visuelle. Pas de plans recherchés, de couleurs folles ; seuls les nuits bleutées se retrouvent dans les deux films. Soft question look, **Rawhead Rex** s'avère plutôt hard quant à la violence, aux agissements du monstre. Grands coups de griffes en pleine gueule, visages déchirés, têtes brandies, corps suspendus et vidés de leurs entrailles... **Transmutations** ne se permettait rien de tout cela ; la sauvagerie des effets spéciaux aurait étonné dans son univers feutré. En eux-mêmes, les forfaits du rôle-titre ne varient guère du commun des films de ce type, mais George Pavlou assume correctement ce caractère. Il a voulu réaliser une série B dans la tradition, agrémentée de quelques touches propres aux années 80 lors du final, des effets visuels constitués d'ondes électriques, d'éclairs. Si les scènes de ravages de Rawhead sont connues depuis des lustres, l'une d'elles demeure assez novatrice : l'attaque d'un camping qu'il détruit intégralement, dont il fait frire les locataires. Présent à l'image très souvent, détaillé sans vergogne, le monstre tient la distance, cache plutôt bien les trucs qui lui donnent tout son panache. De plus **Rawhead Rex** ne sortira probablement jamais en salles dans l'hexagone et il est particulièrement adapté au format de la vidéo dont il constitue déjà un hit rentable pour son éditeur. Les monstres se recyclent toujours.

Un beau monstre

Ancien assistant de Christopher Tucker, responsable des effets spéciaux de **The Last Horror Film** et du **Jour des Fous**, Peter Litten ne s'était guère distingué sur **Transmutations** dont les maquillages se limitaient à quelques croûtes épaisses posées sur les visages. Heureusement, **Rawhead Rex** rachète de très loin le ratage du premier. Il a créé une créature parfaite. Pas tout-à-fait un monstre visqueux, rampant. Plutôt un noble, une espèce d'immense guerrier sorti d'une légende nordique. Habillé d'une espèce de combinaison de cuir lascéré, il porte une crinière tirée en arrière. Il a vraiment fière allure, Enterré par des paysans depuis la nuit des temps, il est libéré par un cultivateur, sa première victime après plusieurs siècles de sommeil dans la terre d'Irlande. Rawhead n'a aucun but dans la vie sinon faire un maximum de victimes autour de lui, des victimes dont il mange la chair. Ce monstre séduisant ne se limite pas à la dégustation de provinciaux ; il est largement suggéré qu'il se livre aussi au viol, et ce sur une femme enceinte. Divinité païenne dont l'effigie demeure encore sur les vitraux de l'église locale, il se plait à faire des serviteurs. Ainsi, il honore un prêtre copieusement baptisé selon un rite assez surprenant : le monstre l'asperge de son urine !

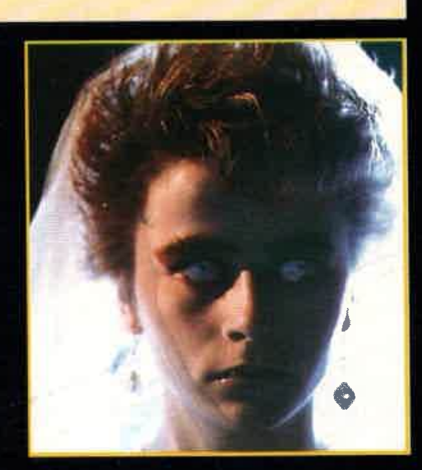
Rawhead Rex. *Grande-Bretagne 1987. Réal. : George Pavlou. Scén. : Clive Barker d'après sa nouvelle. Dir. Phot. : John Metcalfe. Mus. : Colin Towns. SPFX : Peter Litten Prod. : Kevin Attew et Don Atkins pour Alpine Picture/Green Man Production. Int. : David Dukes, Kelly Piper, Ronan Vilmot, Niall Toibin, Heinrich Von Schellendorf... Dur. : 1 h 29. Dist. vidéo : Vestron.*



ARKER

LRAISER

t scénariste Clive la réalisation ponse : parce que Rawhead Rex l'ont Pourtant, n'en rateur, ces deux s divertissements es vidéo. Leur ou, s'affirme en



TRANSMUTATIONS

(UNDERWORLD)



Esthétique clip

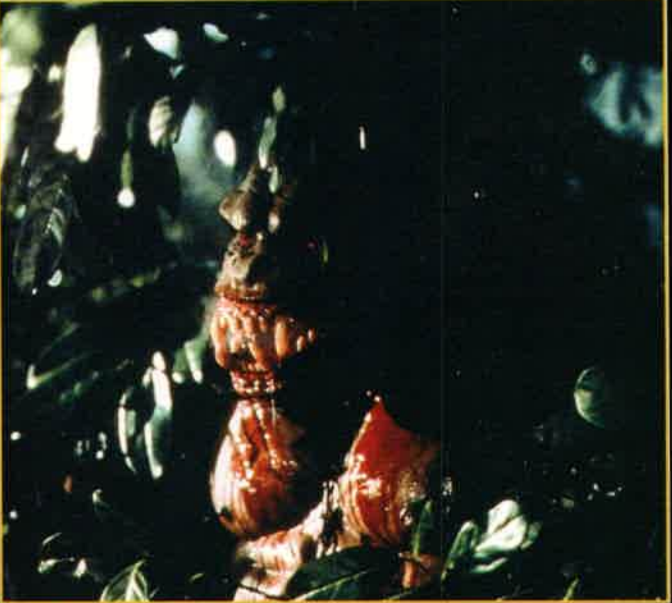
George Pavlou démontre dès les premières images de **Transmutations** qu'on peut installer une action en quelques plans brefs, clipés et clinquants. Des colosses hirsutes cavalent dans la nuit. Une obscurité pour le moins relative, toute bleue, avec des façades éclairées façon Dario Argento. Puis la caméra franchit les murs, s'engouffre dans des intérieurs moelleux, étouffants. L'objectif glisse sur les invités d'une soirée «spéciale», au ralenti. Les sons sont difformes et une atmosphère putride de décadence plane. L'instant d'après, George Pavlou décrit la jeune et étrangement belle Nicole étendue sur son lit. Il la cadre de partout. Par dessus, plan rapproché sur le visage, de profil. La mélancolie éjecte le putride. Des bleus plus doux que ceux de la nuit, des orangers ; le réalisateur soigne les éclairages entourant son héroïque. Les meilleurs moments de **Transmutations** tiennent par ailleurs à sa présence. Une présence irréaliste, décalée. Vêtue d'une robe composée d'une multiple de voiles blancs, elle termine le parcours dans des souterrains illuminés comme sa chambre. Et le plus beau se produit là : une évolution lente sous une voûte basse, sur un sol humide, entre les tuyauteries, un courant d'air impeccablement contrôlé par l'accessoiriste lui soulève les voiles. Lyrique, chic. Ces images retrouvent la beauté baroque des vieux films fantastiques italiens dans lesquels ces dames terrorisées prenaient leur pied à se promener en chemise de nuit dans les couloirs sombres d'un château sinistre un chandelier précaire à la main. George Pavlou s'en est rappelé ; sa volonté de faire moderne s'accomode très bien des souvenirs de cinéphile. Par ailleurs, **Transmutations** ne se complait pas dans un montage trépidant pour la forme. La plupart du temps, il demeure d'un classicisme évident.

Le coup classique

Comme George Pavlou et sa dame à voiles, Clive Barker connaît ses classiques. Son docteur Savary rappelle les savants fous des sérials, les ricanements et la gestuelle en moins. Il n'en reste pas moins un superbe cliché de roman de gare, quelqu'un d'irrécupérable, coupable d'avoir essayé une drogue sur quelques malheureux cobayes. Les bêtes de laboratoire sont maintenant des mutants, c'est-à-dire des êtres à ce point monstrueux qu'ils sont contraints de se cacher dans les égouts de la ville. Et les bas-fonds sont bientôt très fréquentés. Notamment par le mégalomane Hugo Mothers-kille (Steven Berkoff, le soviet sadique de **Rambo 2**), caïd de la pègre locale toujours tiré à quatre épingles secondé par des sbires très soucieux de leur look (lunettes noires, coiffures mode, longs manteaux...) **Transmutations** n'est donc pas très original, l'action bien menée ne laisse guère le temps de déceler les emprunts. Et puis reste la bande sonore encore gravée dans les tympans fragiles de ceux qui ont vu le film au Grand Rex voici deux ans. Elle est composée, interprétée par le groupe Freur, synthétique bien sûr mais entêtante, parfois survoltée, et rend **Transmutations** visible les yeux fermés. La cassette est en Hi-fi stéréo.

Marc TOULLEC

Underworld. *Grande-Bretagne 1984. Réal. : George Pavlou. Scén. : Clive Barker et James Caplin d'après une nouvelle de Clive Barker.Dir. Phot. : Sidney Macartney. Mus. : Freur SPFX : Peter Litten Prod. : Kevin Attew et Don Atkins pour Alpine PicturesGreen Man Productions. Int. : Larry Lamb, Denholm Elliott, Steven Berkoff, Miranda Richardson, Ingritt Pitt... Dur. : 1 h 43. Dist. vidéo : Vestron.*



RawheadRex.



CHERRY 2000

Les Américains viennent d'inventer un nouveau genre : la série Z financée à coup de millions de dollars. Cherry 2000 en est le prototype. Un film-poubelle, une mauvaise farce de mois d'avril. Même les taches de rousseur de Mélanie Griffith pâlissent dans cette joyeuse pochade...

Il y a des films comme ça, victime du sort, d'un tournage épouvantable et d'un scénario dont on a peine à croire qu'il ait pu être approuvé des pontes d'Orion (**Robocop**, « Les Woody Allen », **Terminator**...). Enfin, **Cherry 2000** n'est sorti aux States qu'un an après son final-cut. Une sortie express, bâclée. Même les Américains ne doivent pas très bien savoir si oui ou non **Cherry 2000** a vécu. Les déboires se sont poursuivis en France. Gaillardement. D'abord, le film devait être sélectionné au 15ᵉ Festival d'Avoriaz (1987). Au dernier moment, les sélectionneurs disent niet. Puis une sortie est programmée pour novembre 1987. Seulement en principe car l'apparition sur les écrans est repoussée à une date ultérieure. En l'occurrence avril 1988. Serait-ce un poisson tardif ?

Making Mrs. Right

Nous sommes en 2017 (ce qui correspond, chez les Italiens, à la chute de New York) dans une mégalopole ultra-moderne, ultra-opressante. L'amour physique est aboli ; seul les pauvres s'y livrent encore, faute de ne pouvoir s'offrir des espèces de grandes poupées Barbie, remarquables répliques des playmates des revues pour hommes. Cadre dynamique, Sam Tredwell possède la sienne, Cherry, de la lignée Cherry 2000. Elle est belle, blonde platinée, possède un humour sans doute trop fin pour être détectable et chouchoute son tendre et cher avec la dévotion d'une sainte. Cherry est parfaite. Mais le problème, c'est qu'il lui arrive de disjoncter. Les plombs sautent quand celle-ci, lors d'une étreinte passionnée, s'étend dans l'eau de vaisselle débordant sur le parquet. Sam tente bien de la faire réparer mais force est de constater que le modèle Cherry 2000 n'a plus cours. Pas de pièces de rechange. Il pourrait se rabattre sur des androïdes féminins à la recherche d'une nouvelle Cherry 2000 dans laquelle il pourrait introduire le logiciel mémoire de la première. Rien de moins facile : il faut pour cela traverser un pays dévasté, infesté de pillards hirsutes, de tarés homicides, de mégalomanes chef de gangs...







L'amour toujours

Le message édifiant de **Cherry 2000** : rien ne vaut une vraie femme de chair et d'os. Surtout pas un robot aseptisé débitant des informations pré-enregistrées et ne titillant que la corde des sens. Sam Treadwell trouve en E. Johnson la femme idéale. E. Johnson tient un peu du mercenaire, un peu de la sauvageonne, un peu de la desperados... Elle a du chien, sait manier un flingue et guide l'amoureux d'informatique sexué vers sa promise sous emballage. Les péripéties du voyage aidant, s'additionnent une bonne dose de complicité et des coups de gueule ; finalement l'amour. **Cherry 2000** peut errer dans les sables tandis que les nouveaux tourtereaux filent. Rien à voir avec la love story Harrison Ford/Sean Young dans **Blade Runner**, entre l'androïde et le détective. **Cherry 2000** gaspille ses efforts, son budget à énoncer des sottises : un boulier vaudra toujours mieux qu'une calculatrice électronique surtout si cette dernière épuise ses piles. Demeure toujours pour les amateurs de jolies filles (et nous en sommes) la curieuse confrontation plastique Pamela Gidley (« plus belle femme du monde » en 1985 et interprète de **Cherry 2000**) Melanie Griffith (la hardeuse de **Body Double**, la vamp à la Louise Brooks de **Dangereuse sous tous Rapports**, par ailleurs assez mauvaise ici). Un visage lisse et livide opposé à des taches de rousseur...

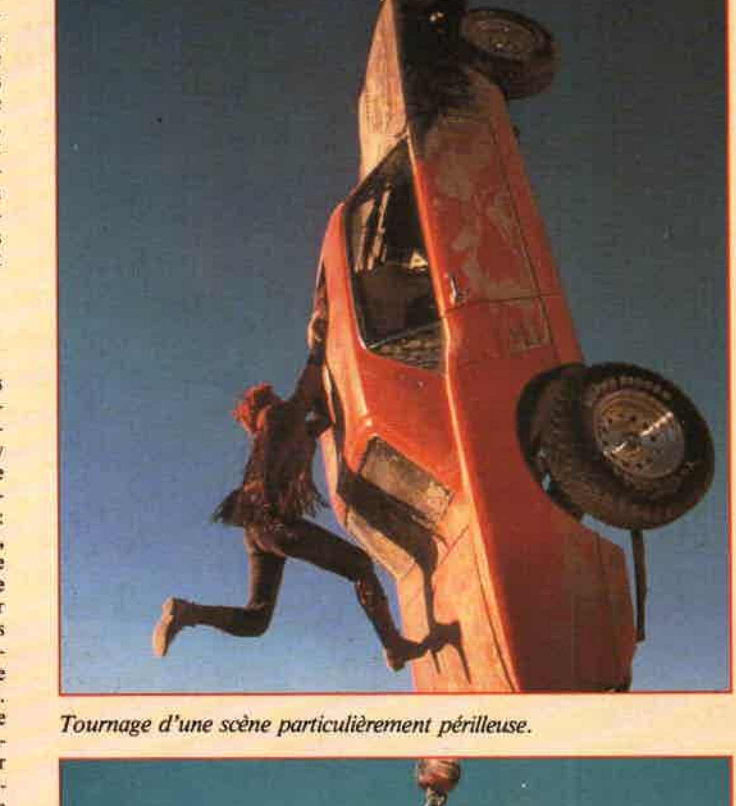
Vingt pour le prix d'un

L'aspect science-fiction de **Cherry 2000** est foncièrement ringard, pas très éloigné des séries B italiennes post **Mad Max 2**. Or les bobines de films enregistrés par Steve De Jarnatt (curriculum vitae : un court-métrage et un épisode de **Alfred Hitchcock Présente**) ont coûté dix millions de dollars. De quoi financer 20 « Joe D'Amato », 40 « Bruno Mattei/Vincent Dawn ». Où est passé l'argent ? Dans le Glu-Glu Club, repaire minable de malfrats que des éclairages agressifs dissimulent de moitié, dans le camp de l'infect Lester, échantillon de bidonville, dans le labo du cybernéticien où sont hâtivement punaisées de toiles de plastique... Encore que les ruines de Las Vegas sous les sables font illusion. Mais l'ensemble fait vraiment dépotoir, brocante, quincaillerie. Le film se complait dans les égouts, les bouges reconstitués à grands frais. Les Italiens, au moins, vont tourner dans leurs propres terrains vagues et décharges publiques, ce qui est nettement moins onéreux.

Western futuriste

Visiblement, tout a été fait dans **Cherry 2000** pour évoquer le western classique, les bons vieux classiques de John Ford. Et puis **Cherry 2000** n'est-elle pas une **Prisonnière du Désert** ? Tout et surtout la présence de deux acteurs Fordiens : Ben Johnson (**Le Fils du Désert, Rio Grande**) et Harry Carey Jr. (**Le Convoi des Braves, La Charge Héroïque**) dans des rôles taillés sur mesure. Le saloon fréquenté par des outlaws, les gunfiths, la horde sauvage mettant à feu et à sang une portion de désert, le look de E. Johnson (colts, vestes à franges), le site géographique (le Nevada) complètent la panoplie. On peut voir ceci comme un hommage aux pionniers du genre, une proclamation (« le western pas mort ») mais cela se perd dans le bric à brac général. L'alibi habituel veut que le second degré fasse l'intérêt d'un film à côté de ses espadrilles. A dix mètres de ses boots, **Cherry 2000** ne trouve jamais le ton juste. Les seuls à s'être doutés du laisser-aller environnant : Brion James (le dératiseur convulsif et moustachu de **Mort sur le Gril**, un des androïdes de **Blade Runner**) flanqué d'une perruque blonde et totalement exorbité en mauvais garçon. Et surtout Tim Thomerson qui en fait des tonnes dans la peau de l'affreux Lester. Son plus beau geste : refuser le sandwich que tient à lui faire avaler, au cœur d'une poursuite impitoyable, sa petite copine robotisée.

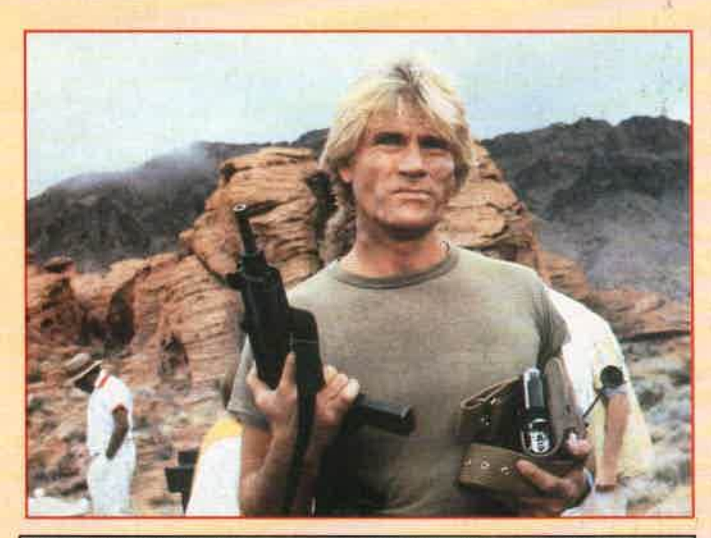
Marc TOULLEC



Tournage d'une scène particulièrement périlleuse.







Cherry 2000. *USA 1986. Réal. : Steve De Jarnatt. Scén. : Michael Almereyda d'après un sujet original de Lloyd Fonvielle. Dir. Phot. : Jacques Haitkin. Mus. : Basil Poledouris. Prod. : Edward R. Pressman/Caldecot Chubb pour Orion. Int. : David Andrews, Melanie Griffith, Ben Johnson, Brion James, Tim Thomerson, Jennifer Balgobin, Harry Carey Jr., Pamela Gidley... Dur. : 1 h 38. Dist. : 20th Century Fox. Sortie prévue le 13 avril 1988.*

PRINCE DES TENEBRES

(Prince of Darkness)

Une scène, un plan, un vieux prêtre expire, rend son dernier souffle et une mécanique miraculeusement rodée se met en place. Prince des Ténèbres déroule ses maléfices, son cortège de morts violentes, de possession... L'aboutissement de la toute jeune carrière de John Carpenter.

Le dernier Carpenter a le brillant des émeraudes noires, des reflets parfaits à la surface et une floppée de mystère sous le poli. D'abord, tout est affaire d'impression, de flair. Quand le vieux prêtre succombe, on sait celui-ci détenteur d'un secret millénaire. On sait aussi que son successeur a les traits de Donald Pleasance et cela, sans que John Carpenter souligne les effets. D'une clarté extrême. Et aussitôt le cinéaste enclenche le compte à rebours, distille le temps qui passe. D'une rigueur scientifique. Pourquoi, comment ? Avant que le metteur en scène ait réparti les cartes, le danger est omniprésent, suspendu dans un espace cadré cinémascope. Le rectangle de la trouille, un cauchemar disséqué comme un rapport technique de la Nasa.



D'une rigueur scientifique

Les monstres, ghoules, tarés d'un autre monde ne déboulent pas dans **Princes des Ténèbres** comme un mauvais film de série Z. Tout s'explique, tout est écrit depuis la nuit des temps sur un manuscrit, espèce de négation de la Bible. Il est écrit que le fils de Satan doit revenir sur Terre pour, lui-même, ouvrir le chemin à son père. Postulat simple. John Carpenter le garnit d'éléments rares mais marquants : un canister rempli d'un liquide en constant mouvement, une horde d'hommes et femmes dépenaillés, des insectes. John Carpenter a toujours travaillé à l'économie ; ici, il resserre encore l'étau. **Prince des Ténèbres** est d'ailleurs constamment sous pression, prêt à imploser, à exploser et à tuer en trois temps deux mesures ses protagonistes. Mais ne se passe ; Carpenter laisse le suspense s'acheminer vers le dénouement. Un suspense qui va grandissant, réglé, millimétré. Un crescendo mathématique bien en place en regard des théories scientifiques exposées avec conviction. Paraîtrait que des particules atomiques peuvent voyager à travers le temps. C'est, en tout cas, ce que le scénario décrit de long en large. L'arrivée du démon s'explique par des relevés d'ordinateurs, des courbes, des cadrans, des équations délirantes. Peut-être les diagrammes sataniques complotés par John Carpenter sont-ils de la fumisterie intégrale. Peut-être, mais pendant le film, on y croit dur comme fer. Les incantations diaboliques, les messes noires, les apôtres encapuchonnés du Malin... Rien de cet arsenal n'a cours dans **Prince des Ténèbres**. John Carpenter ne ricane pas des croix brandies, des reliques passées du film d'épouvante, il les ignore tout simplement. La fiabilité des grimoires ne vaut pas celle des relevés mécanographiques. Les démons ont plus à craindre des sciences que de la religion bien que celle-ci eût, depuis longtemps déjà, prévu l'événement. Intelligent, Carpenter les oppose à peine, égratigne des scientifiques trop enclins à tout prouver par a plus b, montre le prêtre complètement désarmé face au danger et thorisant en vain.

Huis-clos

John Carpenter enferme souvent ses personnages dans des endroits isolés (**The Thing** pour le cercle polaire, **Dark Star** pour l'espace), isolés même dans une ville (le commissariat de **Assaut**). **Prince des Ténèbres** s'empare d'une église, la bourre de jeunes scientifiques et d'un encombrant appareillage électronique. Même quand il fait jour à l'extérieur, il fait nuit entre ses murs. L'unité de lieu ne souffre pas la lumière. Et en plein jour, le film perdrait de sa force, de son mystère. A la lumière du jour, seule une cohorte de pseudo-clochards sévissent encore ; ils font le siège de l'église, se tiennent immobiles des heures durant, affichent des faciès patibulaires. A leur tête : le hard-rocker Alice Cooper. De petits yeux de taupe sous un gros bonnet de laine, un museau de rongeur : le prototype même du disciple de Satan. Mais les vagabonds en loques qui traînent autour de la Maison du Seigneur ne sont qu'une menace parmi tant d'autres. Fourmis, lombrics, asticots, punaises, scarabées, cafards... Tout ce que la création a pu engendrer de grouillant et suintant figure dans **Prince des Ténèbres**. Des affreuses bestioles en accord parfait avec leur rôle, lesquelles boufferont un homme de l'intérieur non sans lui avoir permis de servir de porte-voix à l'entité diabolique. Danger à l'extérieur, danger encore plus grand à l'intérieur. Une coulée d'un liquide flottant au plafond de l'église. Via la bouche (avec les prouesses buccales du monstre de **Brain Damage** et l'intrusion de l'alien de **Hidden**, cela ramène encore au Sida, non ?), le liquide prend possession du corps, dirige ses victimes, les soumet à de croustillantes auto-mutilations. Et là encore, Carpenter fait preuve de son incontournable habileté : l'apitoiement vis-à-vis des possédés se limite à des regrets, suite à quoi les survivants les frappent très violemment. Exit les sentiments, le cinéaste les refuse même. Sauf le lien filial entre le Diable et son envoyé, la fidélité de Donald Pleasance envers le Christ, bien que sa vocation eût pu en être fortement ébranlé. Le reste ne compte pas, ou est évoqué amèrement. Le parfait suspense conçu par Carpenter sous le pseudonyme malin de Martin Quatermass (référence à une série de films british mettant en scène un professeur en butte à des extra-terrestres) déshumanise l'être humain, le contraint à se consacrer seulement au « job » prévu dans le film.







Prince of Darkness. *USA. 1987. Réal. : John Carpenter. Scén. : Martin Quatermass (Carpenter). Dir. Phot. : Gary B. Kibbe. Mus. : John Carpenter et Alan Howarth. SPFX : Frank Carrisosa. Prod. : Larry Franco/Shep Gordon/André Blay. Int. : Donald Pleasence, Jameson Parker, Victor Wong, Lisa Blount, Dennis Dun, Susan Blanchard, Ann Yenn... Dur. : 1 H 43. Dist. : Metropolitan Filmexport. Sortie prévue le 23 avril 1988.*

Perfection

Qu'on s'attache ou pas aux personnages, le génie de la mise en scène est évident dès le départ. Une mise en scène parfaitement coordonnée à une bande sonore lancinante composée par Carpenter lui-même. Parfaite synchronisation entre son et image. Comme tel ou tel mouvement de caméra, la musique intègre la réalisation. Elle est, par ailleurs, omniprésente, mesure l'écoulement du temps comme un sablier, sursaute au temps forts, retombe rapidement mais demeure toujours audible, prête à prendre in-extremis quelques décibels. Composant suprême de l'univers de Carpenter, l'image de **Prince of Darkness** est d'une richesse éblouissante, élargissant le plus restreint des réduits, plaçant le prêtre minuscule face à la montagne qu'est l'église, image spatiale de l'homme devant l'inconnu. Et puis, il y a ce vert profond, sous verre, encadré d'ocres entretenus par la flamme de centaines de bougies constamment allumées. Visuellement sublime, **Prince des Ténèbres** finit sur un moment de doute, une main s'approchant dangereusement d'un miroir. De l'autre côté, « il » sait que le mal, Satan, veille encore. Peut-être le miroir se liquifiera-t-il... Certains films mettent des décennies à devenir des classiques. Au bout de cent minutes **Prince des Ténèbres** l'est déjà.

Marc TOULLEC

PRINCE DES TENEBRES
(Prince of Darkness)

Entretien avec

DONALD PLEASENCE



Donald Pleasence à Avoriaz.

Globe-trotter infatigable Donald Pleasence a posé ses valises l'espace de quelques jours à Avoriaz pour présenter le nouveau film de John Carpenter : Prince des Ténèbres. Une carrière riche de plus de 130 films, des rôles d'une diversité incroyable, une réputation méritée de professionnalisme, un plaisir de jouer qui traverse l'écran... Sur tout cela Donald Pleasence pose son regard réaliste et amusé.

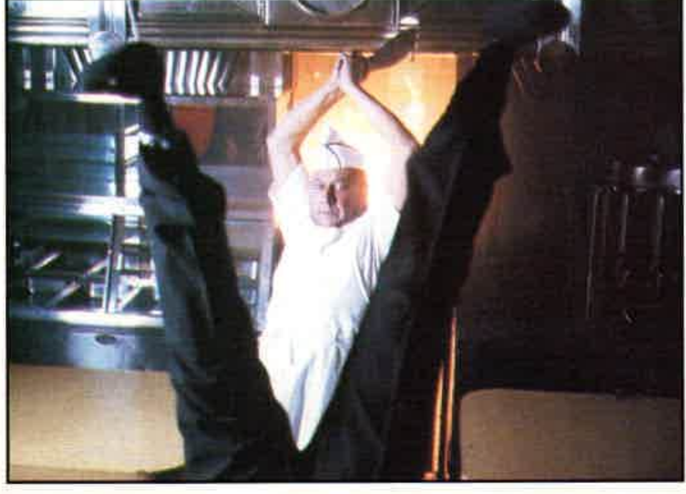


D. Pleasence et David Niven dans EYE OF THE DEVIL.

M.M. : La musique est très présente dans le film.
D.P. : Je n'ai jamais entendu autant de musique dans un film. Et je n'ai jamais vu un film où la musique était aussi nécessaire. C'est vraiment un complément que John Carpenter utilise très bien ; mais parfois c'est un peu lourd, notamment au moment du générique où il a sans doute poussé la musique un peu et on entend : « Boom-boom »,... « Boom-boom »... (rires).
M.M. : Le festival d'Avoriaz vous consacre un hommage cette année, quels sont vos sentiments à ce sujet ?
D.P. : Je suis très heureux bien sûr, c'est très gentil de leur part et je me plais énormément ici. Ils ont projeté quelques uns de mes films, particulièrement **Cul de Sac** et **The Caretaker** ; je n'ai pas revu ce dernier.
M.M. : Votre sélection aurait-elle été différente ?
D.P. : Non, en fait ils m'ont contacté et j'avais suggéré en plus un ou deux autres titres dont il n'a pas été possible d'obtenir une copie.
M.M. : Quels films ?
D.P. : Un film que j'ai tourné au Canada, **The Rainbow Boys**. Ainsi que **Le Voyage Fantastique** dont ils n'ont pas réussi à avoir une copie correcte. C'est surprenant car le film est en permanence montré à la télévision et je pensais que ça conviendrait bien au festival.
*M.M. : **Prince des Ténèbres** est déjà sorti aux Etats-Unis ?*
D.P. : Oui, il y a deux mois environ, et il a très bien marché ; mais les critiques n'ont pas été tendres comme c'est souvent le cas dans la presse américaine. Mais je pense que ceux qui l'ont vu ici à Avoriaz l'ont beaucoup aimé et je suppose que les critiques vont être bonnes en France.

M.M. : Ça ne vous pose pas de problèmes d'être confronté à un mannequin comme à la fin du film où vous êtes sensé décapiter la fille ?
D.P. : Je n'ai pas fait cela, c'est quelqu'un d'autre. Mon bras suggère une position et le reste est une question de montage intelligent. C'est une séquence très effrayante ; c'est à ce moment-là que j'ai pensé que le maquillage final était peut-être un peu excessif car on le voit de très près et j'ai craint que le public ne remarque le maquillage ; mais ça ne concerne que cette séquence. En fait, je ne pense pas qu'on remarquera cela. Par contre ce que j'aime bien c'est le gars avec les asticots qui dit : « Vous n'allez pas aimer ce que vous allez voir ». En réalité c'est le directeur artistique qui joue le rôle ; il n'était pas acteur mais c'est la seule personne qui ait accepté de le faire et il a conçu ce costume extraordinaire qui pouvait contenir tous ces vers, c'est assez terrifiant.
M.M. : Vous êtes parfait dans le rôle d'un prêtre, êtes-vous croyant ?
D.P. : Je suis athée, est-ce que ça se voit ? (rires) Mais c'est un personnage très droit et ténébreux comme le film est lui-même très obscur. Il y a très peu de lumière et ce qu'elle révèle constitue la partie la plus faible du film à mon avis. Ça arrive parfois avec Carpenter, mais maintenant il a évolué dans la tranche d'âge, avant ils étaient à l'école, maintenant ils sont diplômés, ils sortent ensemble... Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans le film. Par contre mon personnage est très sérieux et sombre dès le début jusqu'à la fin ; il pense que le monde va être possédé par le démon. Alors en tant que prêtre, ce ne sont pas des pensées très heureuses (rires) n'est-ce pas ?
M.M. : A un moment, il dit que l'Eglise aurait dû prévenir le monde avant qu'il ne soit trop tard.
D.P. : Oui, ça fait partie de la philosophie du film. Tout l'emballage scientifique fonctionne très bien mais en fait ça ne sert à rien. Mais on ne peut pas faire un film où on montre des gens se rendant dans une vieille église au fin fond de Los Angeles pour y passer le week-end et y affronter toutes sortes d'ennuis... On ne peut pas faire cela sans une forte motivation qui justifie tous ces ordinateurs, et il faut une explication ; alors Victor Wong s'occupe du jargon scientifique et moi du religieux. C'est uniquement comme justification... mais ça fonctionne.
M.M. : Comment s'est passée votre relation avec J. Carpenter ?
D.P. : Très bien, je l'aime beaucoup. Nous nous sommes rencontrés sur **Halloween.**

ALONE IN THE DARK



M.M. : Vous avez également tourné **Halloween 2.** *Pensez-vous qu'il puisse y avoir un* **Prince des Ténèbres 2** *?*

D.P. : Ne pensez-vous pas que tout a été préparé pour cela ? (rires) Tout y est n'est-ce pas ? C'est comme sur **Halloween** quand, à la fin du film, je regarde par la fenêtre et je m'aperçois que le cadavre n'est plus là après que je l'ai tué. Alors je lui ai dit : « John, dis-moi pourquoi, que s'est-il passé ? ». Il m'a répondu : « Peut-être qu'on fera une séquence ». Le jour où on a tourné la dernière séquence, je savais déjà qu'il préparait la suite.

M.M. : Choisissez-vous votre look dans chaque film ?

D.P. : Pour ce film-çi, j'ai appelé John et je lui ai dit que j'avais une barbe ; que j'ai fait couper maintenant. Elle était comme la vôtre.

M.M. : Dans le catalogue du Festival on vous appelle : « L'homme aux mille visages ».

D.P. : C'est un grand compliment que j'apprécie. Lors de mes débuts à Hollywood quand j'ai rencontré tous ces grands réalisateurs, je m'attendais à ce qu'on m'attende à mon arrivée à l'aéroport en me disant : « Voilà ce que l'on attend de vous, nous allons vous donner une moustache, etc. ». Mais ma réputation au théâtre me précédait et tout le monde supposait que je savais déjà ce que j'allais faire ; alors rapidement j'ai pris l'habitude d'arriver avec le physique que je voulais... Je me souviens notamment de **Soldier Blue/Soldat Bleu** ; je me suis présenté barbu, j'avais fait faire des fausses dents et une perruque assez longue pour la mettre sous le chapeau. J'ai débarqué en disant : « Et-ce que ça ira ? » et Ralph Nelson m'a dit : « C'est très bien ». Si j'étais venu comme je suis maintenant, que se serait-il passé, est-ce qu'on m'aurait mis une perruque, une fausse barbe, etc. ? C'est à ce moment que j'ai compris qu'il était prudent de savoir ce à quoi vous alliez ressembler et qu'il fallait pratiquement dès le départ se présenter en costume.

M.M. : Mais vous devez aimer cela ?

D.P. : J'adore ça et de plus les réalisateurs ont toujours été bienveillants à mon égard et disent chaque fois : « C'est tout à fait ça... c'est super ». (rires)

M.M. : Dans quel pays préférez-vous travailler ?

D.P. : Je travaille partout, je dois aller prochainement aux Philippines pour la troisième fois ; avant j'ai un tournage en Angleterre.

M.M. : Et vous n'avez jamais de problèmes en arrivant sur un tournage où vous ne connaissez personne ?

D.P. : Oh si j'ai des problèmes. Je suis toujours très nerveux le premier jour du tournage, jusqu'à ce que j'aie fait quelque chose. C'est un engagement dès que vous pénétrez sur le plateau. Pour en sourire, disons que c'est trop tard pour se dire qu'en fait vous auriez préféré faire le rôle avec une jambe de bois, parce qu'on vous a déjà vu marcher normalement. Au théâtre c'est différent, lorsque vous répétez, au bout de deux semaines, vous pouvez encore choisir de jouer avec une jambe de bois, ou changer ce que vous voulez, ce n'est pas trop tard.

M.M. : Transformez-vous beaucoup vos répliques ?

D.P. : Parfois quand le scénario est vraiment mauvais, je demande si je peux modifier mon texte. Quand vous tournez des films italiens, c'est obligatoire car ils écrivent le scénario en italien mais avec des pseudonymes Américains ainsi : George MacDouglas est en fait Mario Farizetti (rires). Ensuite, ils emploient des américains vivant à Rome pour traduire et le résultat est le plus souvent lamentable. Mais ils sont gentils en général et vous disent de faire ce que vous voulez.

M.M. : Parfois les réalisateurs ne parlent même pas anglais ?

D.P. : J'ai fait récemment un film à Manille avec un metteur en scène très sympathique et très compétent mais qui ne parlait pas un mot d'anglais. Souvent les réalisateurs italiens parlent le français et cela suffit.

M.M. : Combien de langues parlez-vous ?

D.P. : Mon français est très mauvais ; mon anglais n'est pas meilleur (rires)... et un peu d'espagnol, mon italien est abominable ; heureusement depuis que je fais des films en Italie, ils sont tournés en anglais.

M.M. : Quand vous décidez de ne pas tourner un film, quelles sont les principales raisons ?

D.P. : C'est que je suis en train de tourner un autre film au même moment (rires)... En fait ce n'est pas vrai. On m'avait demandé pour tourner un film en Afrique du Sud et je n'ai pas voulu le faire pour des raisons politiques.

M.M. : Ça pourrait également être pour des raisons morales ?

D.P. : Je pense que les deux choses sont identiques.

M.M. : De quel film s'agissait-il ?

D.P. : Ce n'était pas un bon film, je ne sais pas si il a été tourné en fin de compte. Il s'agissait de traite des esclaves noirs aux Indes Occidentales. Et je devais une fois de plus, jouer un personnage atroce qui passait son temps à fouetter des noirs.

M.M. : On vous a déjà vu en président des U.S.A., en espion russe, en prêtre, en démon.. C'est chaque fois un défi pour vous ?

D.P. : Oui. Ce doit être particulièrement ennuyeux d'interpréter sans cesse le même personnage. Ce que beaucoup d'acteurs de premier plan faisaient ; beaucoup moins actuellement à cause d'acteurs comme Dustin Hoffman et Al Pacino. Mais du temps de Cary Grant ce n'était pas le cas, il était excellent pour interpréter... lui-même et c'est ce qu'il a fait. Il y a une anecdote à propos de Clark Gable à qui un réalisateur demandait : « Ça vous gênerait que le personnage dise plutôt ceci que cela?... » et à qui Gable avait répondu : « Non je ne peux pas ». « Et pourquoi pas ? ». « Gable ne dirait pas une chose comme celle-là ». (rires).

M.M. : Dans cette optique, quel personnage ne pourriez-vous pas interpréter ?

D.P. : Je ne serais sans doute pas terrible dans le rôle d'un jeune homme très beau mesurant 1,90 m ; il faudrait que je change dramatiquement. Je préfèrerais un personnage de gentleman vieillissant... et chauve !

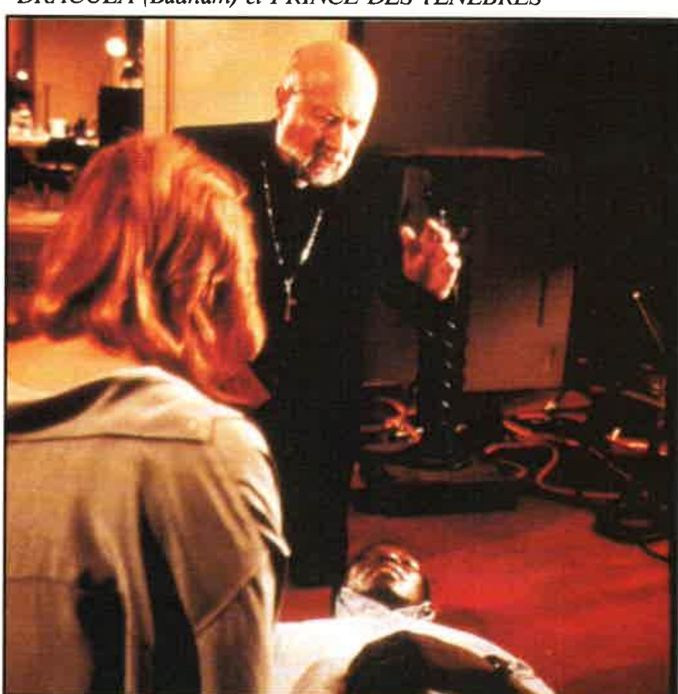
Entretien réalisé et traduit par **Marcel BUREL**



HALLOWEEN II.



DRACULA (Badham) et PRINCE DES TENEBRES



LE VOYAGE FANTASTIQUE

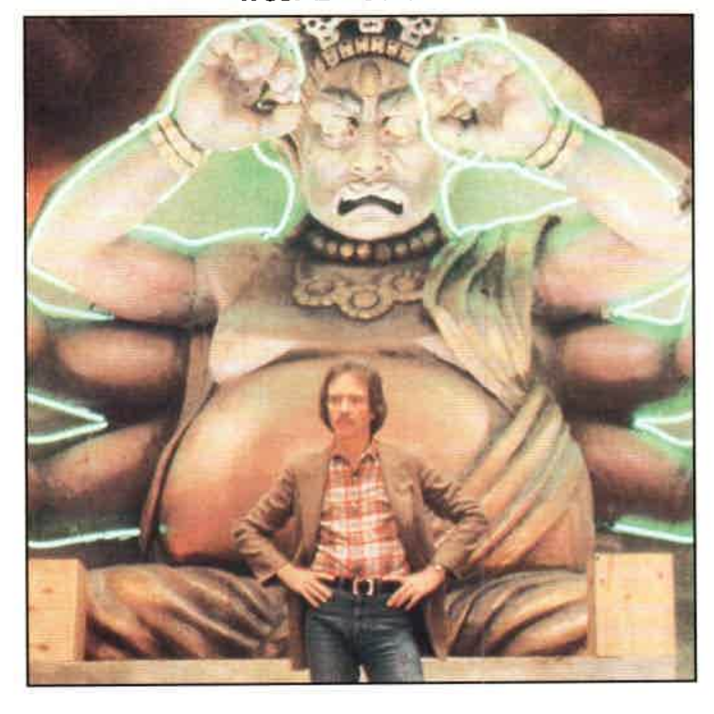


JOHN CARPENTER

John Carpenter, vous pensiez qu'on vous en avait tout dit, qu'on vous l'avait exposé de long en large. Non. Les analyses sont souvent rébarbatives, indigestes. La carrière de John Carpenter, son évolution à travers une dizaine de films, demandaient de la clarté, de la simplicité, de l'intelligence, des chiffres. En voici...

La sortie prochaine de **Prince des Ténèbres** nous permet de nous pencher sur le cas Carpenter. Au même titre que Tobe Hooper, George Romero, David Cronenberg et Joe Dante, il est l'un des rares réalisateurs œuvrant aujourd'hui dans le fantastique et livrant régulièrement un film personnel. Bon ou mauvais, ça reste du Carpenter (une œuvre peut se nourrir intelligemment de mauvais films).
Carpenter a débuté par des films à petit budget (**Dark Star, La Nuit des Masques**) et, le succès aidant, s'est progressivement rapproché des grosses productions. Les deux dernières en date, **Starman** et **Les Aventures de Jack Burton dans les Griffes du Mandarin**, se sont pris des bides partout dans le monde. Devant ces échecs cuisants, Carpenter a signé un contrat de quatre films à mini-budget avec Alive Productions. **Prince des Ténèbres** est le premier de ces quatre films et il a cartonné au box-office américain. Carpenter n'a pas fini de tourner et de nous surprendre.

Vincent GUIGNEBERT



La forme de l'article qui suit est un peu spéciale. La carrière de Carpenter y est évoquée film par film, chaque film lui-même traité sous la forme d'une critique et d'une fiche signalétique. Pourquoi ce choix ?

Simplement parce que faire un article thématique sur un réalisateur comporte un risque. En cernant de trop près, il est difficile de donner un avis critique sur les films. Ici, la fiche signalitique, qui se veut avant tout anecdotique, regroupera les constantes de Carpenter. SUJET, unité de LIEU, unité de TEMPS, FIN du film (sautez deux lignes si vous ne l'avez pas vu), la scène BIZARRE, le rapport DUREE du film/durée de l'ACTION. Pour l'action, nous n'avons pas la place d'expliquer quand et pourquoi nous déclenchions le chronomètre au cours du film. Simplifions énormément en disant qu'on ne va pas se chercher une bière au frigo pendant une scène d'action. La critique, quant à elle, fait bien entendu parfois référence à l'œuvre de Carpeter, mais tente quand même d'être le plus possible rattachée au film.

Cet article se propose, finalement, de donner un aperçu du réalisateur, de sa façon d'opérer et du résultat à l'écran. Les conclusions ? Dans un grand élan de générosité, on vous laisse les tirer.

LES TELEFILMS

ELVIS

SUJET : Aussi incroyable que cela puisse paraître, ce téléfilm raconte la vie du célèbre chanteur Elvis Presley.
LIEU : Pas de lieu précis.
TEMPS : 24 années (le film débute en 1945 alors qu'Elvis est enfant et se termine le 26 juillet 1969 par le dernier concert du King).
DUREE : 107 minutes.
ACTION : 1 minute, 24 secondes et 13 centièmes correspondant à la scène où Elvis se fait voler sa voiture.
IMAGE : Elvis, dans sa chambre d'hôtel, regarde la télévision avant son dernier concert. Il sort un pistolet et tire dans l'écran après que le présentateur a parlé de lui.
REPLIQUE : La mère d'Elvis à son fils au sujet de la mort de Jesse caron, le frère jumeau d'Elvis : « De deux frères jumeaux, quand l'un meurt, l'autre recueille ses qualités ».
FIN : Elvis sur scène.
BIZARRE : La mère d'Elvis rêve de ce qui arrive à son fils.

Rattacher **Elvis** à l'œuvre de Carpenter revient à chercher une aiguille dans une botte de foin et franchement, ce n'est pas vraiment la saison. On s'en tiendra donc au strict domaine de la critique cinématographique (Yeah !)
L'idée excellente de ce téléfilm (dont on connaît certains passages par cœur sans les avoir vus) est de réunir deux aspects distincts de la vie d'Elvis Presley. Le premier aspect, l'humanité, est très présent. Dès le pré-générique, le chanteur avant son come-back sur scène est en proie au doute. La suite nous dévoilera un Elvis généreux, ambitieux, amoureux, violent... Un être de chair et de sang. Le deuxième aspect, l'intemporalité des chansons que cet homme a composées, est suggéré par une astuce du réalisateur. A savoir que la chanson démarre, telle une voix off, un peu avant la fin d'une scène où Elvis est absent, et que la scène suivante montre ce dernier en train d'interpréter sa chanson. Par cet effet de style, Carpenter ramène le génie créateur de Presley à des dimensions plus humaines, il se livre à une démystification pleine de respect et en profite pour accuser ouvertement les média (voir **IMAGE** ci-contre).
Signalons que **Le Roman d'Elvis** a été diffusé à la télévision amputé d'une bonne heure.

MEURTRE AU 43e ETAGE

SUJET : Une femme est épiée chez elle par un maniaque du voyeurisme. Elle déménage mais le maniaque continue de la harceler.
LIEU : Principalement dans l'appartement de la jeune femme.
TEMPS : Non défini mais n'excédant pas une trentaine de jours.
DUREE : 95 minutes.
ACTION : 30 minutes.
IMAGE : L'un des premiers plans du film. La caméra avance le long du télescope du voyeur et entre à l'intérieur en traversant l'objectif.
REPLIQUE : Adrienne Barbeau à la jeune femme : « C'est un viol. Cet homme qui t'épie toute la journée, il te viole moralement ».
FIN : La jeune femme arrive à faire sortir le voyeur de sa cachette.
Elle le poignarde avec un éclat de verre et le balance du 43e étage de son immeuble.
BIZARRE : Le voyeur est capable de faire disparaître rapidement un imposant télescope et un gros magnéto à bandes.

Disponible en vidéo chez Warner Home Vidéo.

A ceux qui sursautent à chaque sonnerie de téléphone, il est fortement déconseillé de visionner ce téléfilm. Carpenter, grand habitué des leitmotivs musicaux, se sert cette fois des appels téléphoniques pour rythmer l'histoire.
Pour celui qui connaît Carpenter, **Meurtre**... est un film gonflé dont la réussite réside dans un final très frustrant. Le cinéaste traite dans ses films précédents du Mal, de son pouvoir, de ses différentes identités, mais il refuse toujours une explication à sa présence. Christine est encore sur la chaîne de montage lorsqu'elle tue un ouvrier par exemple. La première scène de **Meurtre**... entretient ce thème : le Mal y est montré sous la forme d'une ombre se servant d'un télescope et d'un téléphone, et on l'accepte sans se poser de questions. Par la suite, Carpenter nourrit l'intrigue de personnages secondaires connaissant l'héroïne et pouvant passer aux yeux du spectateur pour d'éventuels coupables. Et on se dit que pour une fois, par l'intermédiaire d'un de ces personnages, Carpenter va donner une origine, une motivation au Mal. Même pas. Le maniaque ne connaît pas la jeune femme et s'acharne sur elle comme il s'est acharné sur d'autres auparavant. Certes, c'est une frustration. Mais une frustration qui renforce l'idée du Mal en tant qu'acte gratuit.

DARK STAR



1974. Scén. : John Carpenter et Dan O'Bannon. Dir. Phot. : Douglas Knapp. Avec Brian Narelle, Dan O'Bannon, Dre Pahich...

SUJET : Les occupants du vaisseau Dark Star dont la mission est de détruire les planètes inutiles vont devoir faire face aux excentricités d'un extra-terrestre loufoque et d'une bombe intelligente.
LIEU : Vaisseau intergalactique « Dark Star ».
TEMPS : Entre un et deux jours.
DUREE : 90 minutes.
ACTION : 39 minutes.
IMAGE : Tolby poursuivant avec un balai l'extra-terrestre, une citrouille gonflable à deux pattes.
REPLIQUE : Tolby se filmant pour le carnet de bord : « Ah oui, la soute de la zone 9 s'est totalement désintégrée la semaine dernière détruisant entièrement le stock de papier hygiénique ».
FIN : Le vaisseau explose. Il y a deux survivants. Le premier est aspiré par une nébuleuse. Le deuxième erre dans l'espace en direction d'une planète inconnue.
BIZARRE : Le commandant Pauwells, cliniquement mort, est réfrigéré dans un caisson. Il parle encore.

Dark Star, le premier film de Carpenter, donne une idée assez précise de l'œuvre future du cinéaste. Il suffira de comparer les fiches accompagnant chaque critique pour vous en rendre compte. **Dark Star** est aussi le premier film qui, en voulant parodier un film qui existe (**2001, l'Odyssée de l'Espace**), parodie un film qui n'existe pas (**Alien** tourné après **Dark Star**). Plusieurs exemples. Le décor même, un vaisseau spatial. Un équipage qui dans les deux cas préfèrerait être sur Terre. Un extra-terrestre dans chaque vaisseau. La lutte avec l'extra-terrestre dans le tunnel d'un ascenseur (**Dark Star**), dans un conduit d'aération (**Alien**). Une bombe menaçant de faire sauter chaque vaisseau. Un membre de chaque équipage pouvant observer l'extérieur à travers une coupole de verre. Eh oui, Carpenter a carrément pompé Ridley Scott par anticipation et a tourné tout ça en dérision. Cet homme est un divin doublé d'un caricaturiste. Incroyable n'est-ce pas ?

(Un des membres de la rédaction me souffle que Dan O'Bannon, scénariste des deux films, ne serait pas étranger à ces ressemblances mystérieuses et qu'il aurait même pompé **Dark Star** pour le scénario d'**Alien**. Ce membre de la rédaction a vraiment mauvaise langue).

ASSAUT

Avant de montrer dans **La Nuit des Masques** l'incarnation de la folie homicide individuelle en la personne de Michael Myers, Carpenter s'est attaqué dans **Assaut** à la folie homicide collective. Et il est vrai qu'**Assaut** annonce **La Nuit des Masques** dans le sens où la fusion des centaines de jeunes attaquant le commissariat aboutirait obligatoirement au frère jumeau de Michael Myers. Comme chez le malade mental évadé, il y a chez cette bande ce désir extraverti de tuer pour tuer et de regarder la mort en face sans en prendre réellement conscience.
C'est surtout ceux qui doivent se défendre face à cette violence aveugle qui font la particularité d'**Assaut**. Carpenter ne cède pas encore à la mode des adolescents délurés (cf **La Nuit des Masques**) et tisse des liens entre les occupants du commissariat sans faire de concessions aux sentiments. A la fin, les trois survivants de l'attaque se trouvent être le lieutenant Bishop, un noir, July, une secrétaire et Wilson, un condamné à mort. Ils ne se connaissent que depuis cinq ou six heures et ils vont chacun repartir de leur côté. Mais pendant toute la durée de l'assaut, ils se sont respectés malgré les différences raciales et sociales. Ils ont vaincu l'uniformité des assaillants en préservant leur individualité. En préservant l'essentiel.

SUJET : Quatre voyous tuent froidement une petite fille. Son père se venge en liquidant un des assassins et se réfugie dans un commissariat isolé en instance de transfert. Les voyous suivent l'homme et appellent du renfort. Les quelques occupants du commissariat devant lutter toute la nuit contre ce groupe de tueurs.
LIEU : Le commissariat.
TEMPS : Un peu plus de 24 heures.
DUREE : 90 minutes.
ACTION : 25 minutes.
IMAGE : Les assaillants poussent des voitures vers le commissariat et s'en servent comme boucliers.
REPLIQUE : Le Lieutenant Bishop, après que trois des assaillants soient venus poser un drapeau sur le pas de la porte du commissariat : « Ils nous font une sorte de sommation. C'est un siège... C'est un putain de siège ! ».
FIN : L'arrivée des renforts de la police fait fuir les assaillants.
BIZARRE : Le calme avec lequel July tue les assaillants dans le sous-sol.



1976. Scén. : John Carpenter d'après un fait divers. Dir. Phot. : Douglas Knapp. Avec : Austin Stoker, Darwin Joston, Laurie Zimmer...

LA NUIT DES MASQUES



1978. Scén. : John Carpenter d'après une idée de Irwin Yablans. Dir. Phot. : Dean Cundey. Avec : Donald Pleasence, Jamie Lee Curtis, Nancy Loomis...

SUJET : Un malade mental échappé de l'asile revient le jour d'Halloween dans la ville où, enfant, il a tué sa sœur.
LIEU : Haddonfield.
TEMPS : Environ 24 heures (de la nuit du 30 à la nuit du 31 octobre).
DUREE : 88 minutes.
ACTION : 27 minutes.
IMAGE : Le tueur, Michael Myers, observe sa victime épinglée contre une porte. Il hoche la tête comme un chien.
REPLIQUE : Le docteur Sam Loomis à l'infirmière : « J'ai vu cet enfant de six ans au visage mort, pâle, où ne se peignait aucune émotion, avec d'immenses yeux noirs. Les yeux du Malin ».
FIN : L'assassin criblé de balles vient de tomber du balcon dans le jardin. Il disparaît.
BIZARRE : Après qu'il a tué sa sœur, l'enfant sort de la maison et tombe sur ses parents. Débute alors un lent travelling arrière durant lequel les trois personnages restent immobiles.

Halloween, film sensé, a donné naissance à des centaines de psycho-killers imbéciles. C'est pour le moins paradoxal, sachant que rien ne ressemble plus à un psycho-killer qu'un autre psycho-killer, que **La Nuit...** le mètre étalon de ce genre, n'ait pas engendré de films pouvant rivaliser avec lui. C'est oublier que le second film de Carpenter est un modèle de mise en scène. Le principe de **Vendredi 13** et consort est d'une simplicité désarmante. La caméra reste cinq minutes sur la future victime et ne montre l'assassin qu'au terme de ce laps de temps. Victime et assassin ne sont jamais montrés dans le même plan en-dehors des scènes de meurtres. Le spectateur s'identifie donc à la victime et attend l'apparition de l'assassin. Il est passif.
Le point de vue adopté par Carpenter dans **La Nuit...** est autrement plus fort. En jouant habilement sur la profondeur de champ, il parvient à placer assassin et victime dans le même plan sans pour autant provoquer leur rencontre. Lorsqu'à la fin du film, Lourie est à genoux face à la caméra et que Michaël Myers, supposé mort, se relève lentement et s'approche de la jeune fille par derrière, Carpenter permet au spectateur de réagir. Pendant ces quelques secondes, il veut avertir Lourie de ce qui se passe. Il participe entièrement à l'action. Il est actif.


UDITH
MYERS
DIED
OCT. 31,1963
BORN
OV. 10,1947

FOG

SUJET : Cent ans après avoir été massacrés et dépouillés de leur or, des marins viennent réclamer vengeance auprès des descendants de leurs assassins.
LIEU : Antonio Bay.
TEMPS : 24 heures.
DUREE : 87 minutes.
ACTION : 22 minutes.
IMAGE : Sans que rien ne puisse l'annoncer, le brouillard débouche tout à coup du haut d'une pe.ite colline et se dirige vers le phare.
REPLIQUE : L'inscription de la planche découverte sur la plage : « Six doivent mourir ».
FIN : Après que le brouillard s'est évaporé, le prêtre d'Antonio Bay se demande pourquoi il n'y a eu que cinq victimes. Blake, le chef des fantômes, réapparait et le tue.
BIZARRE : Tous les événements se déroulant lors du générique (les pompes à essence répandent leur contenu sur le sol, les secousses dans l'épicerie..).

Disponible en vidéo chez Nelson Entertainment.

Fog est une extraordinaire réussite visuelle bénéficiant d'un acteur parfaitement photogénique, le brouillard. Il faut le voir se faufiler sous les portes, s'infiltrer dans les turbines des générateurs, envelopper une maison sur pilotis, barrer la route à une voiture avec une rapidité incroyable ou encore disparaître après avoir commis se crimes. Génial.
Mais **Fog**, c'est aussi le problème des événements tragiques qui s'oublient au fur et à mesure que les années passent. Les marins fantômes du film viennent se venger parce qu'ils ont été tués et dépouillés de leur or. Cet or a servi aux assassins pour construire Antonio Bay. Mais cent ans après, les habitants d'Antonio Bay ne savent pas que leurs arrière-grands-parents étaient des voleurs et des meurtriers et que, aujourd'hui, ils vivent au beau milieu de leur butin. Lorsqu'ils apprennent ce qui est arrivé, le brouillard prend tout à coup une dimension supérieure. Il n'est rien de moins que la visualisation de la culpabilité des habitants. Et les fantômes sont les exécutants de cette culpabilité. Antonio Bay devient alors le lieu d'un combat entre une ville qui a oublié soudain confrontée à une réalité passée et déplaisante.
On peut être sûr qu'ils n'oublieront plus maintenant.



1980. Scén. : John Carpenter et Debra Hill. Dir. Phot. : Dean Cundey. Avec Adrienne Barbeau, Jamie Lee Curtis, Janet Leigh...

NEW YORK 1997



1980. Scén. : J. Carpenter et Nick Castle. Photo : Dean Cundey. Avec : Kurt Russel, Lee Van Cleef, Donald Pleasence.

SUJET : 1997. Assassins, truands, voleurs, sont tous placés dans le quartier de Manhattan devenu une gigantesque prison. Suite à un accident, le président des Etats-Unis y est retenu par une bande de tueurs. Snake Plisken, un mercenaire, est chargé de le retrouver.
LIEU : Manhattan.
TEMPS : Environ 24 heures.
DUREE : 106 minutes.
ACTION : 23 minutes.
IMAGE : Plisken suspendu par une corde à la muraille qui entoure Manhattan.
REPLIQUE : Un haut-parleur lors de la libération de Plisken. « Prochain départ à destination de la prison prévu dans deux heures. Vous avez maintenant la possibilité de choisir d'être inciméré sur place ».
FIN : En substituant une cassette de country à une cassette contenant un discours d'une importance capitale, Plisken ridiculise le président.
BIZARRE : Le silence accompagnant l'arrivée de Plisken en planeur dans Manhattan.
Disponible en vidéo chez Nelson Entertainment.

Avec **New York 1997**, John Carpenter aborde le cinéma d'anticipation et livre paradoxalement son film le plus réaliste. Tout est dans la manière de présenter les choses. En nous apprenant par l'intermédiaire d'un ordinateur que Manhattan est désormais une immense prison, il enlève d'emblée toute surprise au spectateur et banalise donc cet élément important du scénario.
Ce n'est pas très cinématographique mais c'est efficace.
Le gros problème avec **New York 1997**, c'est qu'une fois à l'intérieur de la prison, il n'arrive plus grand chose à Snake Plisken.
Il croise quelques larves humaines, tombe dans les mains du prince de Manhattan et s'en échappe avec le président. Carpenter, paresseux, ne compense pas en dépeignant l'intérieur de la prison et la vie des détenus. Il n'y aurait aucun changement si Plisken débarquait de nos jours dans le Bronx pour récupérer une machine à laver volée.
Alors, où est l'intérêt d'un film qui se veut d'anticipation, qui ne comporte qu'un seul élément du genre et qui ne l'exploite même pas ? J'ai envie de répondre : nulle part.
Carpenter s'essaya une nouvelle fois au film d'action avec **Les Aventures de Jack Burton** sans succès (voir plus loin).

THE THING

SUJET : Dans une base de l'Antartique, douze hommes luttent contre une forme de vie extra-terrestre inconnue et hostile.
LIEU : La base polaire.
TEMPS : Trois jours.
DUREE : 107 minutes.
ACTION : 25 minutes.
IMAGE : L'amas de chair carbonisée et difforme que l'expédition ramène de la base japonaise.
REPLIQUE : Un des hommes face à la chose qui est en train de se développer dans l'enclos des chiens : « Mais nom de Dieu, qu'est-ce que c'est ? »
FIN : Après avoir exterminé l'extra-terrestre en le brûlant, les deux survivants se retrouvent l'un à côté de l'autre. Ils se demandent si, finalement, la chose n'aurait pas pu survivre à l'incendie et investir leur corps.
BIZARRE : La réapparition du docteur lors du combat final. Rien ne nous indique physiquement qu'il est sous l'emprise de la chose. Pourtant, il tue un des hommes en usant d'une force surhumaine.

La réussite de **The Thing** est le fruit de la collaboration réfléchie et fructueuse entre John Carpenter et Rob Bottin. Le monstre se cachant à l'intérieur du corps des personnages, le travail de Carpenter consiste à créer un suspens autour de l'identité du « possédé ». Mission accomplie, deux scènes sont remarquables. D'abord lorsque le médecin tente de ramener à la vie grâce à des électrochocs un des membres de l'équipe et que le monstre sort du ventre du malade. Il brise une action, déjà très prenante, en cours. Incroyable. Ensuite, il y a l'insoutenable scène de tension où Kurt Russel entend découvrir qui dissimule le monstre en prélevant le sang de ses coéquipiers.
Mais ces deux scènes perdraient énormément de leur impact émotionnel si Rob Bottin n'avait imaginé l'inimaginable. En prenant le titre du film au pied de la lettre, le célèbre maquilleur a eu l'idée géniale de créer un monstre indescriptible (Faites l'expérience. Tentez d'expliquer à quelqu'un à quoi ressemble la chose sans employer « une espèce de truc avec plein de machins autour »). Si la chose n'était pas en elle-même effroyable, on craindrait moins pour les personnages et le suspense s'en ressentirait. C'est là que le travail de Bottin prolonge celui de Carpenter en l'enrichissant. Qui osera dire que les effets spéciaux nuisent au fantastique ?



1982. Scén. : Bill Lancaster. Mus. : Ennio Morricone. Avec : Kurt Russel, A. Wilford, Keith David.

⟵ *La Nuit des Masques*

CHRISTINE



1983. Scén. : Bill Philips d'après Stephen King. Photo : David M. Morgan.
Avec : Keith Gordon, John Stockwell, Harry Dean Stanton.

SUJET : Arnie, un adolescent complexé, tombe en arrêt devant Christine, une voiture rouge, et se l'achète. L'engin, meurtrier, va influer sur le comportement du jeune homme.
LIEU : Détroit.
TEMPS : Environ 60 jours (du 12 septembre au 24 novembre 1983).
DUREE : 110 minutes.
ACTION : 40 minutes.
IMAGE : Plan large dans le garage. Arnie de dos. Dix mètres devant lui, Christine en très mauvaise état. Ses phares s'allument soudainement.
REPLIQUE : Arnie (hystérique) : « Y'a rien de plus bandant au monde que d'être derrière le volant d'une voiture. A part une chatte peut-être ».
FIN : Christine est passée à la casse. Ce n'est plus qu'un cube. Mais un bout de métal bouge encore.
BIZARRE : Dès l'instant où il devient propriétaire de la voiture, Arnie coupe le cordon ombilical qui le retient à sa famille en refusant toute autorité parentale.
Disponible en vidéo chez G.C.R.

Quand il s'agit de planter l'action d'un film en mois de dix minutes, John Carpenter est le cinéaste le plus compétent. Il ne s'embarrasse pas de précautions préalables et livre tels quels les ingrédients nécessaires à la stricte compréhension de l'intrigue. Dans **La Nuit des Masques**, pour donner un exemple, on ignore pour quelles raisons les occupants de l'asile psychiatrique se retrouvent en liberté. Mais on sait que parmi eux il y a Michael Myers, et que ce dernier est le plus dangereux des hommes. Carpenter choisit l'ellipse. Il vise l'essentiel. Et il touche en plein dans le mille.

Problème, **Christine** — le film est l'adaptation de **Christine**, le Bottin de Stephen King. Carpenter a beau faire tout son possible pour réduire l'intrigue au minimum vital, il n'empêche que son film débute avec une demi-heure de retard.

Pour montrer la force d'Arnie aux côtés de Christine, il faut avoir prouvé sa faiblesse précédemment. Pour que Dennis soit réellement surpris de voir Arnie sortir avec Leigh, il faut qu'il se soit pris une veste par la jeune fille avant. Et Carpenter, visiblement peu emballé par ces scènes de pure mise en place, n'échappe pas à la médiocrité. Fort heureusement, il se rattrape par la suite. L'honneur est sauf.

STARMAN

SUJET : Ayant reçu le message de paix de la sonde Voyager, un extra-terrestre se rend sur la planète bleue et prend l'apparence du mari défunt d'une jeune femme.
LIEU : Du Wisconsin en Arizona.
TEMPS : 4 jours.
DUREE : 111 minutes.
ACTION : 43 minutes.
IMAGE : Plan large. Un daim mort attaché sur le capot d'une voiture dans un parking. L'extra-terrestre pose la main sur l'animal. Sa patte bouge.
REPLIQUE : L'extra-terrestre à la jeune femme : « Je ne vous veux pas de mal, Jenny Hayden ».
FIN : Avant de repartir vers sa planète, l'extra-terrestre remet à Jenny une bille magique destinée à l'enfant qui naîtra de leur union.
BIZARRE : L'extra-terrestre devant la maison de Jenny est presque en état d'apesanteur. Une bille est posée dans chacune de ses mains.

Disponible en vidéo chez G.C.R.

Thématiquement, Carpenter fait un virage à 180 degrés. Pour la première fois, il montre le Bien. Mais là où **Starman** n'est pas réellement un film à part dans l'œuvre de Carpenter, c'est que le cinéaste montre le Bien comme auparavant il montrait le Mal. On accepte aussi facilement, sans explication, les intentions pacifiques de l'extra-terrestre dans **Starman** que l'hostilité du monstre dans **The Thing**. Carpenter, ou la continuité dans le changement.
A priori, cette histoire d'amour romantique ne pouvait pas s'intégrer à « l'univers carpentesque ». Force est de constater que le cinéaste a su s'adapter à ce scénario sans changer d'identité cinématographique. Tout comme Joe Dante avec **Explorers**, John Carpenter s'est affirmé en tant qu'auteur quand il s'est fait reconnaître à travers un film dont le sujet ne correspondait pas à ses aspirations. Du début à la fin, **Starman** est là pour le prouver.
Starman, c'est aussi l'un des plus beaux rôles de composition jamais joués à l'écran. Jeff Bridges, dans la peau de l'extra-terrestre, est étonnant de mobilité. Il regarde, il touche, il sent comme un enfant. Fantastique également l'évolution gestuelle. Des premiers pas malhabiles d'un bébé, il passe progressivement à la démarche empreinte d'une totale sérénité.



1984. Scén. : Bruce A. Evans et Renauld Gigeau. Mus. : John Nitzche.
Avec : Jeff Bridges, Karen Alben, Charles Martin Smith.

JACK BURTON...



1986. Scén. : W.D. Ritcher. SFX : Richard Edlund. Mus. : John Carpenter.
Avec : Kurt Russel, Kim Cattral, Dennis Dun.

SUJET : Pour récupérer la fiancée de son ami enlevée par des petites frappes de Chinatown, Jack Burton, un routier baroudeur, devra affronter toute la magie souterraine de ce quartier.
LIEU : Chinatown.
TEMPS : Environ 48 heures.
DUREE : 99 minutes.
ACTION : 38 minutes.
IMAGE : Alors que deux bandes rivales de Chinatown se bastonnent violemment, trois hommes avec des paniers en osier sur la tête descendent du ciel accompagnés d'éclairs bleus.
REPLIQUE : Jack Burton : « Vous n'avez pas envie d'aller faire un tour sur la terre de vos ancêtres ? »
- Le patron du restaurant chinois : « La Chine, on l'a dans le cœur, et partout où je vais elle est avec moi ».
FIN : Jack Burton au volant de son camion. Un des monstres du souterrain est accroché à la remorque.
BIZARRE : Le crâne lumineux de Lo Pan.

Ne nous leurrons pas, l'aspect fantastique de **Jack Burton** n'a pas plus d'importance que l'aspect anticipation de **New York 1997**. Jack Burton est d'abord un film d'action pure où même les dialogues sont débités à la vitesse grand V par les acteurs. C'est aussi la première fois qu'un film U.S. utilise des éléments propres à la production fantastique de Hong-Kong. Et Carpenter de nous montrer des guerriers descendant du ciel et balançant des éclairs bleus, un vieil homme de 2000 ans passant à travers les murs, des combats de haute voltige. Le cinéaste rend hommage et oublie complètement d'inventer. Bourré de bonnes intentions, il emprunte mais ne transcende pas. Ceux qui ont vu **Zu, Warriors of the magic Mountain** et **Chinese Ghost Story** peuvent se rendre compte à quel point **Jack Burton** leur est inférieur. En nous faisant vivre tout le film par les yeux d'un Occidental (Jack Burton), Carpenter réduit le cinéma de Hong-Kong à un simple décor, pas toujours réussi (bonjour les néons dans la grande salle à la fin). Que les bandes rivales de Chinatown se battent au sabre en faisant des bonds de quinze mètres ou qu'elles se flinguent à la mitraillette, peu importe pour lui. L'objectif, c'est l'action. Le moyen de l'atteindre, c'est Hong-Kong. Risqué, mais pas très valorisant tout ça.

ALIEN *from* L.A.



Albert Pyun a éclaté au box-office avec un film d'héroïc-fantasy bondissant, **L'Epée Sauvage**, a ramassé une veste colossale avec une fable post-atomique, **Radioactive Dreams**, est passé chez Empire pour qui il a commis **Lunar Madness/Pleasure Planet**. Mais cet ancien assistant d'Akira Kurosawa semble bien s'être intégré au sein des productions Cannon. **Campus, Le Trésor de San Lucas**, maintenant **Aliens from L.A.** et bientôt **Masters of the Universe II** et **Spiderman**. Ce qui s'appelle une vocation.

Atlantis, terre oubliée

Féru d'étrange même dans le cadre d'un **Campus**, Albert Pyun doit se régaler du scénario de **Aliens from L.A.**, mélange de choses et d'autres, de **Voyage au Centre de la Terre** et de certaines aventures très Jules Verniennes. Tout débute à Los Angeles. Présentation de Wanda Saknussem et de sa tante Pearl, toutes deux propriétaires et opératrices d'un drive-in. Wanda est presque une orpheline ; sa mère repose en paix tandis que son père a disparu pour se consacrer à ses activités de scientifique fiévreux. Une lettre lance l'aventure. Elle vient de Paddy Mahoney, proche ami du « déserteur ». Arnold Saknussem serait bien vivant mais profondément englouti dans un gouffre. Wanda file pour l'Afrique, rencontre Mahoney, trouve le journal de son père. « Les ancêtres de l'homme sont des extra-terrestres colonisateurs plus connus sous le nom d'Atlantes... Leur gigantesque vaisseau spatial servait aussi d'île artificielle... Il serait englouti dans les profondeurs de la terre mais leur civilisation peut avoir survécu ». Intriguée, la jeune femme part à la recherche de son père. Et tombe dans le même gouffre que lui. Wanda atterrit indemne. Pas de cadavre au fond. Les tribulations commencent par la rencontre d'un mineur, Gus Edway, lequel est persuadé que la surface de la terre est inhabitée. Gus et Wanda prennent le chemin d'Atlantis...

Démence

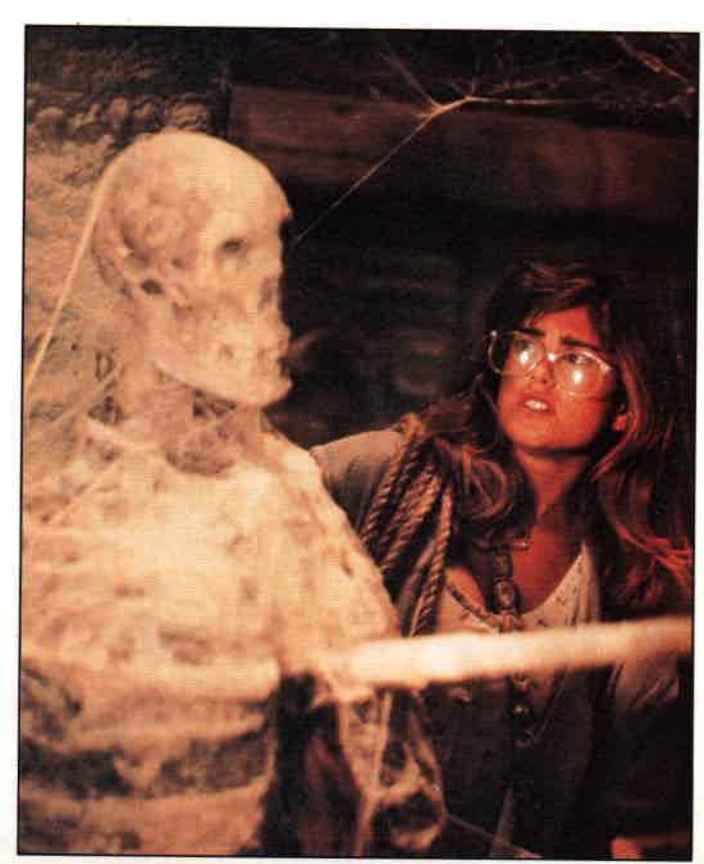


Atlantis est vraiment une ville de fous. Ses habitants se nomment Trolls. Gus et Wanda rencontrent rapidement le Général Rykov. Ce dernier vient tout juste d'abattre un évangéliste qui aura eu l'audace de parler de l'existence d'un autre monde « à la surface ». Le couple ne tarde pas à s'attirer des ennuis. Droguée dans un dancing, elle est vendue au malfrat Mambino, le caïd des caïds, lequel espère bien la refourguer pour une somme plus rondelette au gouvernement. Libérée par Gus, Wanda est talonnée par ses étrangleurs. Entre temps, le cas Wanda intéresse le Consul Triton Crassus (là, on dirait vraiment un album d'Astérix) qui expédie ses troupes. Toutefois, la photo de Wanda est diffusée à la télévision locale dans une espèce d'émission-jeu : le troll qui la ramènera sera généreusement récompensé. Aux abois, Wanda est sauvée par un troll-punk, puis se retrouve chez un scientifique dissident qui la qualifie d'Alien. L'alien de Los Angeles, c'est elle ! Happy end : Wanda retrouve son père, le ramène au foyer.

Cette version barge de **Voyage au Centre de la Terre s'apparente à une espèce d'Hellzapoppin** souterrain dans lequel Albert Pyun se livre à l'exercice qui faisait toute la force de son **Radioactive Dreams**. C'est-à-dire humour hénaurme et fantastique brouillon. Question : **Alien from L.A.** a-t-il été mis en œuvre pour profiter des décors de **Journey to the Center of the Earth** ? Les scénarios se ressemblent, l'héroïne se nomme Saknussem comme le savant illuminé du Jules Verne officiel et les deux films ont un personnage en commun, Gus Edway, d'ailleurs interprété par le même acteur, William R. Moses. Vous avez dit bizarre ?

Marc TOULLEC





GANDAHAR

Entretien avec

RENE LALOUX

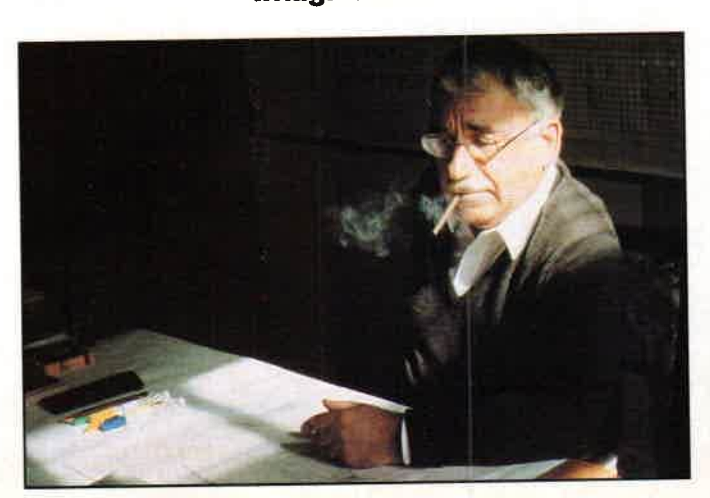
René Laloux a donné au dessin animé français ses lettres de noblesse avec une Planète Sauvage récompensée du Prix Spécial du Jury à Cannes. Venu de la peinture et du marionnettisme, il se voue exclusivement à la science-fiction. S'inspirant d'auteurs très cotés dans ce domaine (André Ruellan, Jean-Pierre Andrevon), collaborant avec des graphistes géniaux (Roland Topor, Moebius, Philippe Caza), il n'a (presque) qu'un mot à la bouche : Imagination.

M.M. : Le projet Gandahar date de plusieurs années déjà...

R.L. : Je voulais le réaliser directement après **La Planète Sauvage**, en 1973. J'avais aimé le roman de Jean-Pierre Andrevon ; j'ai alors écrit à Philippe Caza dont j'appréciais beaucoup les illustrations bien éloignées de son style bande-dessinée. Avec leur lumière, leur modelé, leur profondeur, elles me semblaient très propices à un travail cinématographique. On a essayé de monter **Gandahar** plusieurs fois, sans succès bien sûr. Et là, c'est un producteur qui est venu nous voir pour nous le proposer. On n'était plus très sûr de vouloir le tourner tellement on y avait passé du temps en vain. Peut-être était-ce trop tard pour **Gandahar**. Puis on s'est décidé. On a tenté d'oublier tous les travaux datant maintenant de 14 ans pour partir sur une nouvelle adaptation plus stricte, plus rigoureuse.

M.M. : Vous parliez à la sortie des Maîtres du Temps d'utiliser les capacités d'un ordinateur pour l'animation de Gandahar...

R.L. : Pour le moment, je ne crois plus beaucoup à l'ordinateur. Evidemment, c'est exploitable, mais il y a à la base un problème de budget : l'ordinateur revient très cher. Il est très difficile d'obtenir un budget à peu près correct pour un long métrage d'animation en France. **Gandahar** a coûté 15 millions de francs, ce qui est très peu ; les **Astérix** reviennent à 30 ou 40 millions ! Bien sûr cela m'intéresse de recourir à l'ordinateur mais à l'intérieur d'un film, pour certains mouvement de caméra. Par exemple le déplacement d'un hélicoptère sur un paysage, image par image cela serait très dur. De plus avec un tel outil, on se rend esclave de l'instrument...



M.M. : Vous êtes parti en Corée du Nord tourner Gandahar. Pour quels raisons ?

R.L. : Cela s'est fait un peu par hasard. Il est vrai que je suis le premier réalisateur d'animation occidental à avoir été travailler dans un pays communiste, à Prague, pour **La Planète Sauvage**. Partir à l'étranger réduit les budgets et les équipes sont très compétentes ; les producteurs sont séduits. Chaque fois que j'ai un film à mettre en scène, on me demande si je veux aller à Budapest, à Pyongyang. Comme je ne peux pas le faire en France, je me déplace ! **Les Maîtres du Temps** était co-produit par les Anglais, les Allemands et les Français pour être tourné en Hongrie.

M.M. : Et vous promener ainsi ne vous cause pas de problèmes techniques ?

RL. : La technique est partout la même. Depuis 15 ans, on a introduit l'ordinateur pour diriger les moteurs de la caméra et du banc-titre. Cela rend tout beaucoup plus facile au niveau de la prise de vue. Si vous voulez un mouvement d'appareil avec une courbe, l'ordinateur vous la calcule, la garde en mémoire et peut vous la refaire trois ou huit jours plus tard. Un grand apport. Il est vrai que la Corée du Nord est un pays assez pauvre, démuni sur le plan technique. Ainsi, a-t-on été obligé d'amener trois banc-titres.

M.M. : Avez-vous changé quelque chose au roman de Jean-Pierre Andrevon ?

R.L. : J'ai un point de vue très clair sur l'adaptation des romans. Je pense que le meilleur hommage que l'on puisse rendre à un auteur est de rêver sur son œuvre. Je ne suis pas pour l'adaptation très proche du livre mais pour l'adaptation qui apporte, qui ajoute. Un dessin animé demande encore plus d'idées. Evidemment, l'adaptation est plus complexe quand il s'agit d'un texte de Marguerite

Yourcenar. Directement après **Gandahar**, avec Philippe Caza et la même équipe, j'ai réalisé un court-métrage, **Wang Fo**, d'après une nouvelle de Marguerite Yourcenar. Là, j'étais un peu plus contracté sur le problème de l'adaptation. Il est moins aisé de jouer avec un livre de Marguerite Yourcenar qu'avec un texte Jean-Pierre Andrevon. La qualité de l'un et de l'autre n'y a rien à voir.

M.M. : Cinq ans se sont écoulés entre Les Maîtres du Temps et Gandahar...

R.L. : C'est ce qu'on appelle des traversées du désert dans la profession. C'est qu'il existe des passages à vide où il faut faire autre chose. Ces dernières années, j'ai eu beaucoup de chance puisque j'avais deux boulots. D'abord, j'étais directeur artistique d'une série documentaire télévisée sur le dessin animé fantastique, mais elle est interrompue à ce jour. Et puis, j'ai tourné deux courts métrages, **Wang Fo** et **De la Qualité**. Actuellement, je travaille sur des projets.

M.M. : La parabole sur le nazisme est assez frappante dans Gandahar, ses soldats en ordre parfait, ces décors immenses évoquant le troisième Reich...

R.L. : Je n'ai pas vraiment voulu ça. Je n'ai pas fait un film manichéen. Le thème : un monstre qui a peur de la mort va chercher les moyens de survivre dans la population d'une planète paisible. Sa philosophie : l'homme et les sociétés génèrent leurs propres monstres. Dans **Gandahar**, un monde heureux, un peu écolo, donne naissance à un monstre. Il ne s'agit pas d'une simple confrontation entre le bien et le mal. Il n'y a pas que les méchants qui peuvent être des monstres. Pourquoi ces bataillons bien rangés ? Parce que le Métamorphe, cerveau conçu par les hommes, possède dans ses cellules la mémoire d'une société d'hommes. C'est ainsi qu'il fabrique une caricature de sociétés d'hommes, c'est-à-dire quelque chose qui évoque les systèmes totalitaires, militaires, hiérarchisés. Sa paranoïa l'amène à construire un système paranoïaque plus proche du fascisme que d'une démocratie. Il est seul, il a peur.

M.M. : Vous semblez apprécier vos méchants...

R.L. : Dans le dessin animé, ce sont les monstres les personnages les plus intéressants ; les héros sont un peu tristes, pâles. Les monstres sont beaucoup plus séduisants et si, de surcroît, ils sont émouvants... La musique de Gabriel Yared accentue encore le côté pathétique de la mort du Métamorphe. Ce dernier parle de sa disparition pendant tout le film, il est normal que, le moment venu, elle soit touchante.

M.M. : Comment se passe la production d'un dessin animé comme Gandahar ? Le travail avec Philippe Caza...

R.L. : On a au départ une maîtrise qui me semble plus précise, plus complète que sur un film traditionnel. Le story-board définit plan par plan le scénario. Encore que moi, j'aime, pour pouvoir dynamiser une équipe d'artistes, apporter quelques changements, des améliorations. Si tout est pensé au début, si il s'agit juste d'une simple confection pour 150 personnes pendant un an et demi, la tristesse est infinie. Il faut à chaque stade de la réalistion du film se ménager la possibilité de surprises agréables. Je suis réalisateur, éventuellement adaptateur, mais pas dessinateur ; j'écris un premier scénario que je soumets au graphiste, à Philippe Caza. Il apporte son univers, ses idées, puis on rédige un nouveau script. C'est un dialogue. J'ai bien en tête ce que j'aime chez Philippe Caza, qui paraît le plus riche, le plus beau, le plus intéressant pour le cinéma. Après, il reste le dialogue avec toute l'équipe pour faire respecter ce qu'on a choisi, le graphisme de Philippe. C'est le problème de tous les dessins animés de long métrage, on se retrouve avec des gens qui doivent s'adapter à un style qu'ils ne connaissent pas. C'est plus ou moins réussi ; sur **Gandahar**, je pense que c'est un succès. L'idéal serait de toujours travailler avec la même équipe, que ce soit le même dessinateur qui traite exclusivement du même personnage. Comme chez Disney.

M.M. : L'éternel rapprochement dessin animé/enfant doit vous irriter...

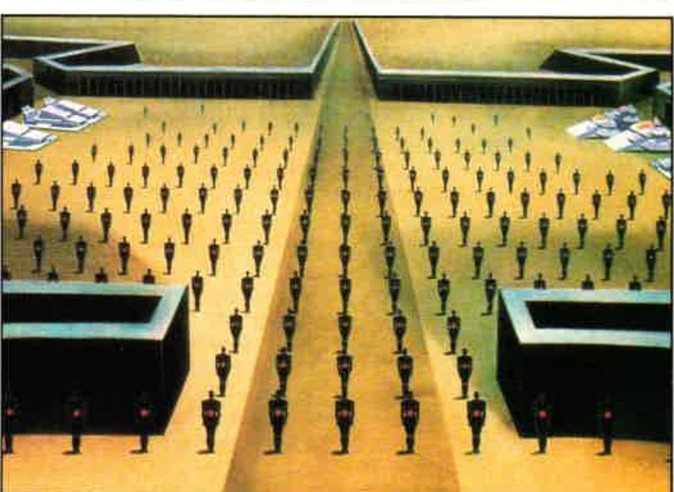
R.L. : Ça existe depuis le début. C'est le handicap fondamental de dessin animé. Il est, selon moi, plus novateur que le cinéma de prises de vues réelles, il a davantage d'idées. Mais le spectateur n'a pas le confort de s'identifier au personnage facilement ; le dessin animé est une démonstration, peut-être très belle, mais toujours une démonstration. Il se rattrape par son inventivité, une idée par minute. On ne peut pas en dire autant des films avec acteurs. Le grand talent de Walt Disney et des frères Fleischer était de s'adresser uniquement aux enfants. Nous, en Europe, pour se différencier des Américains, on s'est dit : « On va travailler pour les adultes, trouver des graphismes nouveaux ». J'ai découvert que la clientèle enfantine est beaucoup moins bloquée et accepte les voyages dans l'imaginaire sans qu'on ait besoin de lui fournir des preuves, des alibis, ce qui est le cas pour les adultes. Il faut leur montrer patte blanche, être cartésien. Et puis ce sont les jeunes qui vont au cinéma aujourd'hui ; Pépé et Mémé vivent devant leur télévision. Je suis resté un adolescent et je fais des films pour cet adolescent que j'étais il y a un certain nombre d'années. Les sujets de science-fiction, comme celui de **Gandahar**, s'adressent à tous.

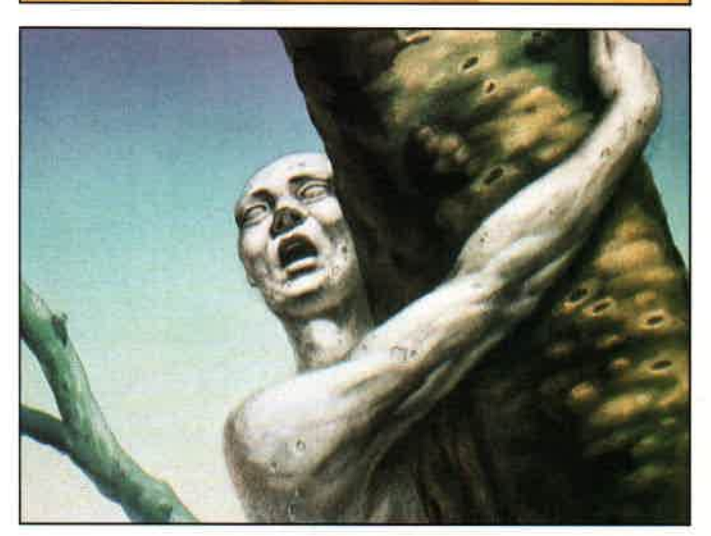
M.M. : Vous puisez la matière première de vos films dans des œuvres littéraires. Stefan Wul/André Ruellan avec **Les Maîtres du Temps** *et* **La Planète Sauvage**, *Jean-Pierre Andrevon avec* **Gandahar**, *bientôt Serge Brussolo...*

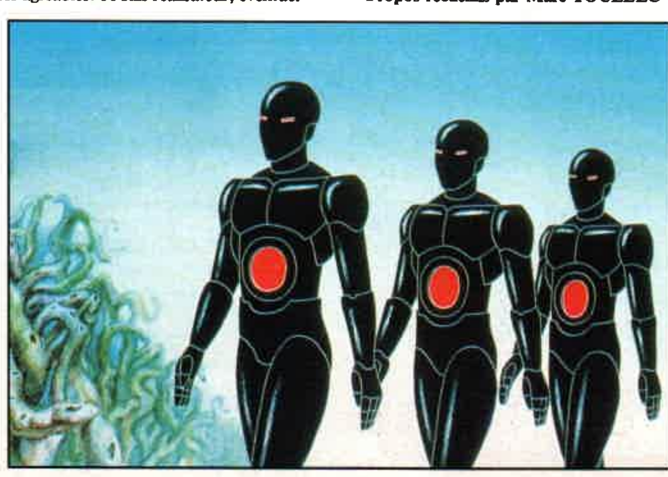
R.L. : J'ai une vision très précise de ce que je veux faire en animation. Cela limite les possibilités. Plus j'évolue, plus j'ai envie de donner dans les monstres, les personnages extraordinaires. C'est un peu frustrant de réaliser de la science-fiction animée et de mettre en scène des protagonistes réalistes, communs. Les romans de science-fiction qui utilisent vraiment des monstres sont assez rares. Les sujets favoris de ce genre dans le monde entier tournent toujours autour du pouvoir. Trouver des livres avec ce que je cherche est très difficile. Souvent, les monstres, il faut en rajouter. Par exemple, dans **Gandahar**, on a accordé plus d'importance aux Transformés. Mettre en scène des monstres, c'est le rôle du dessin animé. Mickey et Donald sont des monstres !

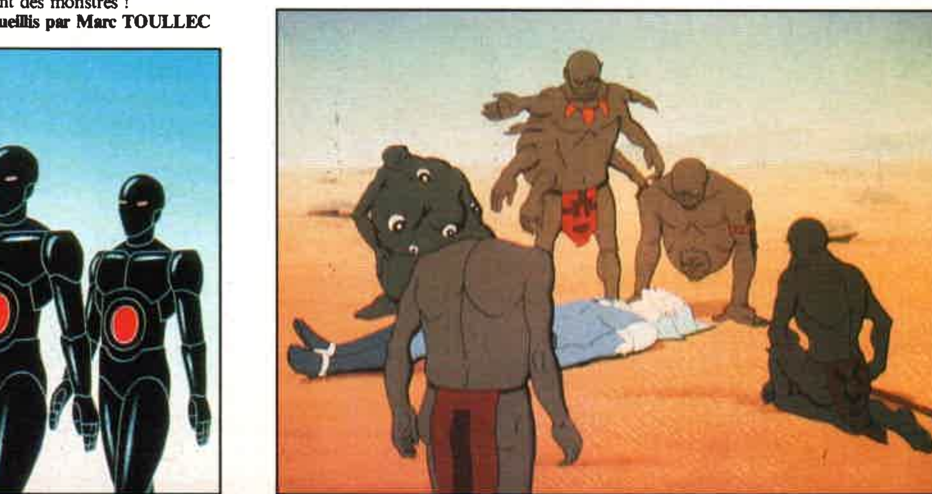
Propos recueillis par Marc TOULLEC











LES PREDATEURS DE LA NUIT

Du Fantastique à la française, Mad se devait d'intervenir. Cerné par notre reporter de choc, Jacques Gastineau nous avoue tout.

Les **Prédateurs de la Nuit** débute lorsque Barbara Hallen (Caroline Munro), un mannequin international, disparaît mystérieusement à Paris. Son père, un milliardaire new-yorkais demande alors à Morgan (Chris Mitchum), un de ses anciens compagnons du Vietnam devenu détective, de la retrouver. L'enquête le mènera dans une clinique où le docteur Flamand (Helmut Berger) et son assistante Nathalie (Brigitte Lahaie) utilisent des méthodes pas très catholiques pour offrir à leurs clientes des ravalements de façades en tous genres. En effet, ils séquestrent des jeunes filles et prélèvent sur leur corps les organes nécessaires pour mener à bien leurs opérations. On apprend alors que Caroline Munro a été enlevée par le docteur et que sa peau, jugée parfaite, doit servir pour refaire le visage d'Ingrid (Christiane Jean), la sœur du docteur, horriblement défigurée par de l'acide deux ans auparavant. Mais le docteur, entretenant des rapports troubles avec sa sœur, ne se sent pas capable de l'opérer et fait appel sur les conseils de son maître le Professeur Orloff (Howard Vernon) à un savant nazi (Anton Diffring) pour assurer l'opération. L'enquête de Morgan avançant, Flamand et Nathalie se voient obligés de supprimer à coups de perceuse ou de tronçonneuse les éventuels témoins.

Connu pour avoir distribué en vidéo tous les films de Bruce Lee et quelques chefs-d'œuvre de l'horreur (**Massacre à la Tronçonneuse, Maniac, Zombie, Chair pour Frankenstein**), René Château se lance dans la production avec **Les Prédateurs de la Nuit** qui, selon les dires de son réalisateur Jess Franco (**Jack l'Eventreur** avec Klaus Kinski) est « un policier contemporain où l'horreur surgit du quotidien le plus banal ». Le casting est impressionnant et on ajoutera aux noms déjà cités ceux de Stéphane Audran, Florence Guérin et Telly « Kojak » Savalas.

Alléchant n'est-ce pas ? Il ne reste plus qu'à attendre la sortie du film en juin prochain pour savoir si **Les Prédateurs de la Nuit** répond à nos désirs.



Christiane Jean, un grand rôle de décomposition.



TOURNAGE



Jésus Franco et René Château pris sur le fait.

Dans une chambre aménagée de la clinique Labrouste à Paris, Christiane Jean (**Les Misérables, L'Amour Braque**) prête momentanément, c'est-à-dire pour trois bonnes heures, son visage au talent de Maître Jacques Gastineau. Bientôt, face à la caméra, elle devra s'arracher la peau en hurlant ; sous la peau apparaîtra la chair à vif ; le sang coulera ; et ça sera bien dégueulasse. L'heure H approche. Jess Franco vérifie le cadre et Jacques Gastineau prépare une fiole dont le liquide servira à enfumer le visage de l'actrice. « Action ». Pour enfumer, ça enfume. Tellement que Christiane Jean est prise d'une crise de toux et se retrouve dans l'incapacité de hurler. Suspense durant quelques secondes... La conscience professionnelle prend le dessus et l'actrice hurle comme elle peut en s'arrachant la peau du visage. Quelque part, je l'avoue, j'ai la trouille... On refera une prise uniquement pour le son. Cut sous les applaudissements de l'équipe.

EFFETS SPECIAUX

Entretien avec

JACQUES GASTINEAU

M.M. : Dis-moi, le démaquillage, c'est aussi important que le maquillage ?
J.G. : Peut-être plus encore. L'acteur ou l'actrice après une scène d'effets spéciaux en a généralement marre, donc il faut aller le plus vite possible tout en faisant attention à ne pas abimer la peau.
M.M. : Pourquoi, ça présente de réels dangers ?
J.G. : Je suppose que si on posait des masques ou des prothèses sur une personne sept jours de suite, ça se terminerait par des irritations de l'ordre de l'insupportable.
M.M. : Je crois que ce n'est pas la première fois que tu travailles sur un film français en tant que responsable des effets spéciaux...
J.G. : Non, j'avais fait **Terminus** avant.
M.M. : Qu'est-ce qui t'a fait accepter ce tournage ?
J.G. : Tout d'abord la rareté de ce genre de travail en France et ensuite la possibilité de réaliser des effets gore.
M.M. : Un exemple ?
J.G. : Le plus important est le tronçonnage d'une tête qui continue à vivre. On a eu besoin d'une tête mécanique contrôlée par radio et puis d'un effet gore, j'allais dire classique, mais je ne sais pas s'il y a déjà eu des décapitations à la tronçonneuse au cinéma. Oh, il y a dû en avoir...
M.M. : Non.
J.G. : Tant mieux. Bref, pour l'effet en question, on amorce le plan avec l'actrice sur laquelle on a appliqué des prothèses et au moment du tronçonnage, on se sert d'un buste mécanique. (*Ce qui n'est pas con. NDLR*).
M.M. : Ça t'est déjà arrivé de rater un effet pendant une prise ?
J.G. : Oui. Pas plus tard qu'hier, j'avais une paire de ciseaux qui devait sortir d'un cou. Il y avait deux canalisations qui étaient censées amener le sang. La paire de ciseaux est sortie derrière le cou et, incontestablement, il n'y a pas eu d'arrivée de sang. Alors toute l'équipe m'a regardé... Et voilà, quoi... (rires).
M.M. : (rires aussi). Et dans ce cas là tu refais tout ?
J.G. : C'est pas très long à refaire, il suffit d'avoir la caméra et une demi-heure devant soi. (A ce moment, l'assistante de Jacques Gastineau vient le prévenir que le sang refuse de partir des joues de l'infortunée Christiane Jean). On a des problèmes avec le sang. C'est extrêmement difficile à enlever.
M.M. : C'est ta formule ça ?
J.G. : Non justement. Nous c'est pire, vue la quantitée de colorants dont on se sert. Tandis que là c'est de l'ultra-normal. Et attends, de l'ultra-normal sur du RCMA dilué à l'eau. Je ne comprend pas !
M.M. : Nous non plus !!!

Propos recueillis par Vincent GUIGNEBERT





SHOPPING

Shopping Mall/Killbots/R.O.B.O.T. *(1986) Réal. : Jim Wynorski Int. : Kelli Maroney, Paul Bartel, Mary Woronov, Dick Miller, Barbara Crampton, Gerrit Graham, Mel Welles, Distr. : Vestron.*

On trouve tout à la Samaritaine. Même des robots tueurs qui rappellent par leurs bavures ED de **Robocop**. Comme de nombreux monstres du cinéma fantastique, ils sont très réceptifs aux orages, et en un éclair, de paisibles poubelles sur roues se transforment en machines à tuer. La bande de jeunes qui a décidé de faire la fête à l'intérieur du centre commercial va devenir rapidement une bande décimée. Sympathique petit film réalisé par un ancien éditeur de fanzine (ce qui nous laisse quelque espoir) avec plein d'acteurs chouettes qui font leur petit numéro ; la superbe Barbara Crampton est malheureusement confinée dans un personnage bien fade qui nous fait verser une larme sur **Réanimator**. Parmi quelques effets gore, l'amateur retiendra la tête qui explose ; comme la scène est rapide je vous signale qu'on la retrouve au générique final. Non dépourvu d'humour, **Shopping**, produit par l'épouse de Roger Corman, est une série B par excellence.



SHOPPING, le film où on s'éclate !

FREDDY 3, LES GRIFFES DU CAUCHEMAR

A Nightmare on Elm street, Part 3 : *Dream Warriors. Réal. Chuck Russell. Scén. : Wes Craven & Bruce Wagner. Int. : Heather Langenkamp, Robert Englund, Patricia Arquette, John Saxon. Distr. : Warner Home Vidéo.*

Freddy Krueger est de retour ! Cette fois, il sème la panique dans un groupe de sept adolescents réunis dans un hôpital psychiatrique à la suite d'un cauchemar collectif qui les a conduits au suicide. Freddy s'attaque aux enfants de ceux qui l'ont tué plusieurs années auparavant. De ce scénario imprévisible, les auteurs ont retenu une série de séquences hallucinantes qui permettent aux maîtres des effets spéciaux de s'en donner à coeur joie. Si l'auteur ne se passionne pas outre mesure à l'histoire, il réserve des espaces de délire intégral où l'on voit Freddy se transformer en téléviseur, en reptile gigantesque, en marionnette infernale, en dealer diabolique. En bonus, le film nous révèle les secrets de la naissance du monstre aux doigts rasoirs et ça vaut son pesant de cauchemars. Particulièrement fignolé en ce qui concerne l'impact des images, **Freddy 3** est bien dérangeant et secouera les plus blasés. Croix de bois, croix de fer...



13 MORTS 1/2

Students bodies *(1981) Réal. & Scén. : Mickey Rose, Prod. Allen Smithee Int. : Kristen Riter, Matt Goldsby, Richard Brando, Distr. : C.I.C. Vidéo.*

Si vraiment vous ne supportez pas les films dits «psycho killer», voici enfin l'occasion de vous défouler. **13 morts 1/2** est une parodie bien décapante de ce style de films qui aurait sans doute mérité d'être un peu plus courte, mais... ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'entendre un tueur asthmatique grimpant d'interminables marches, s'écrier : ces marches me tueront ! S'inspirant de la technique de la bande dessinée, le film dissèque les poncifs, souligne les défauts et montre du doigt (!) le manque d'imagination. Il n'est pas superflu d'en avoir vue une floppée pour bien goûter tous les clins d'oeil : ainsi le film démarre sur une maison sinistre et la mention «la nuit d'Halloween» qui sera suivie par «Vendredi 13», pour conclure avec «le jour de l'anniversaire de Jamie Lee Curtis». Reaganien en diable, l'assassin prétend maintenir l'ordre moral sur le campus en trucidant les jeunes couples qui se laissent aller à flirter. Vous pouvez déguster ces 13 morts... sans ordonnance.

MIAMI GOLEM

Miami Golem/Miami Horror/Cosmos killer *(1987) Réal. : Herbert Martin Int. : David Warbeck, Laura Trotter, John Ireland. Distr. : Sunset Vidéo.*

Une expérience sur les cellules d'un animal disparu depuis des millénaires tourne mal et donne la vie à un être hargneux qui vit dans un bocal. Mélangeant la S-F et l'espionnage, ce film revendique ses origines italiennes pour le meilleur : un scénario inventif, et pour le pire : une musique indigne d'un Prisunic et quelques acteurs à la limite du hors-jeu. Nos héros n'arriveront pas à faire ami-ami avec le dit Golem (Menahem de son prénom !) qui roule méchamment des yeux dans sa cage de verre ; bonjour les dégâts.

THE HOUSE ON SORORITY ROW

The House of Sorority Row *(1982) Réal. & Scén. : Mark Rosman Mus. : Richard Band Int. : Kathryn Mc Neil, Eileen Davidson Distr. : Terror Home Vidéo.*

Un pensionnat de jeunes filles est le terrain le plus propice aux agissements d'un tueur fou. Réunies par un secret macabre (le meurtre d'une gouvernante) sept étudiantes vont connaitre une surprise-partie pleine de... surprises. Plutôt soft pour les effets sanglants, cet inédit est très soigné notamment pour la musique de Richard Band qui a parfois des accents de Michel Legrand. Malgré les personnages un peu stéréotypés, le film joue le jeu à fond et sans complaisances, sans artifices et sans complexes. Dans la masse de films de séries de ce genre tournés au début des années 80, celui-ci est loin d'être le pire.

THE CATS KILLERS/LES CHATS DU DIABLE

The Uncanny *(1977) Réal. : Denis Héroux. Scén. : Michael Parry. Int. : Peter Cushing, Ray Milland, Donald Pleasence, Samantha Eggar Distr. : Terror Home Vidéo.*

Coproduction Anglo-Canadienne, ce film n'a guère connu de succès. Conçu sous la forme de trois sketches regroupés sous la bannière d'un ouvrage présenté par un écrivain à son éditeur et selon lequel ce sont les chats qui dirigent le monde. La première histoire confronte une vieille dame entourée de félins à sa domestique qui envisage sa fin prochaine. Plus drôle, en acteur cabot, D.Pleasence se mesure à une chatte dont il a fait périr la progéniture ; le sketche est délicieusement ringard. Pour conclure, un remake de **l'homme qui rétrécit**, sérieux, avec plus d'astuces que de moyens. Bien avant **Cat's Eyes, The Uncanny** nous montrait le chat dans tous ses états.

REVENGE

Revenge *(1986). Réal. Christopher Lewis Int. : Patrick Wayne, John Carradine, Bennie Lee McGowan, Charles Ellis. Dist. : A.P.A.*

Visiblement tourné en vidéo, **Revenge** souffre d'une absence quasi-totale de scénario ; ce qui peut quant même nuire à un film. Mike (P.Wayne) retourne dans sa ville natale à la suite de la mort de son frère. Il découvre qu'une secte diabolique vouée au dieu Aenus règne sur la ville ; elle se réunit pour quelques sacrifices mais le beau Mike surgit et on découvre (stupéfaits) qu'il fait partie de la bande. Heureusement, la mère Denis du coin, devant John Carradine, sort son vieux fusil et fait le nettoyage (par le vide). Ca c'est vrai ça ! Ce manque de vedettes ne mérite pas votre confiance.

P.S. : Les éditeurs gonflés n'ont pas hésité à repiquer l'affiche de **Zombie Nightmare** pour illustrer leur jaquette. A charge de revanche...



DELIRIUM : sexe, blood and mode.



Face à l'OEIL DU TUEUR.

L'OEIL DU TUEUR

White of the eye *(1986). Réal. Donald Cammell. Mus. Nick Mason. Int. David Keith, Cathy Moriarty, Art Evans. Dist. Warner Home Vidéo.*

Le tueur psychopathe au quotidien a rarement été traité au cinéma, où on prefère le faire sortir de la boîte au moment opportun quitte à bâcler juste avant le final l'explication de la psychose. D. Cammel (**Génération Proteus**) commence par nous présenter Paul White sous un aspect sympathique : heureux en ménage, passionné par son travail, bon père de famille... pour nous le dévoiler par la suite sous les traits d'un assassun cynique et halluciné. D'un rythme assez lent, **l'Oeil du Tueur** devient particulièrement soigné lors des scènes de meurtre que le réalisateur esthètise au maximum, éclaboussant de rouge le théâtre des crimes. Après un passage à vide, le final nous fait connaître un autre Paul White investi d'une mission salvatrice, pourtant pas d'origine divine. Encore un inédit interessant qui nous présente un David Keith impressionnant dans un double-rôle. Mérite un coup d'oeil attentif.

LA FILLE DU DIABLE

The Devil's Daughter *(1972) Réal. : Jeannot Szwarc Scén. : Collin Higgins Int. : Shelley Winters, Belinda J.Montgomery, Jonathan Frid, Joseph Cotten Distr. : C.I.C. Vidéo.*

Ce téléfilm écrit par l'auteur de **Harold et Maude** tente poussivement de suivre la lignée amorcée par **Rosemary's Baby**. La jeune Diana apprend à la mort de sa mère, que son père disparu est en fait le maître des ténèbres cornu et fourchu. Ca fait quand même un choc. D'autant que les disciples de son daddy la pousse à reconnaître son ascendance et à marcher sur les traces de son géniteur. Pour lutter contre la malédiction, elle choisi la pire des solutions : le mariage ! A l'église en plus ! Mais c'est sans compter sans la secte qui va laisser Luci... faire des siennes. Déconseillé si vous êtes au régime sans secte. Malgré une distribution solide? l'ennui s'installe inéxorablement et il faut de sacrées réserves d'indulgence pour feindre de sursauter à la surprise finale. C'est la (bélzé) buth finale.



LA POSSEDEE

Réal. : M. Gio Gariazzo. Avec Stekla Stella Carnacina, Lucrétia Love.

Ressortie chez Proserpine (tout comme pour le Midnight de John Rousso) de ce petit récit de sorcellerie à la mode Exorciste. Une étudiante se fait posséder (dans tous les sens du terme) par la statue revenue à la vie d'un des brigands crucifiés aux côtés du Christ. Satan l'habite très fort donc, jusqu'à ce qu'un prêtre s'occupe violemment de son cas.



DELIRIUM

Le foto di Gioia. *Italie (1986). Réal. : Lamberto Bava. Scén. : Dardano Sacchetti Photo. : Gianlorenzo Battaglia. Mus. : Simon Boswell. SPFX : Rosario Prestopino et Gilberto Provenghi. Prod : Dania Film et Devon Film. Int. : Serena Grandi, Daria Nicolodi, Vanni Corbellini.*

Un mystérieux maniaque rôde dans l'entourage de la rédactrice en chef d'un célèbre magazine sexy, «Pussycat». Des modèles commencent à tomber sous les coups de l'assassin et notre brave et belle journaliste se sent de plus en plus visée. Un jeune handicapé surveille tout le monde de sa fenêtre et on se dit qu'il ferait un très bon coupabl. Mais on ne vous en raconte pas plus parce qu'il serait dommage de vous priver du rare interêt de ce film : la recherche de l'assassin.

Après les démonstrations très visuelles des deux « **démons** », qui s'apparentaient tout aussi bien au film d'action qu'au genre fantastique, on revenait ici à un spectacle très theâtral avec des décors suintant de luxe, une photographie qui veut faire dans l'esthétisme et des héros à la trouble personnalité. Nul doute que l'école «Argento» ne soit à la base de tout cela (on reconnaitra au passage le scénariste Dardano Sacchetti, un habitué) mais ce n'est pas pour autant qu'on se laisse prendre au charme de l'histoire. Les charmes des quelques starlettes déshabillées nous paraissent bien plus intéressants, d'autant qu'elles le sont avec tout le talent pervers d'Angelo Frontoni, grand maître de la photo de charme devant l'éternel. Il lui sera beaucoup pardonné.Au terme de cette épreuve filmique, on se demande encore si Lamberto Bava pourra un jour se démarquer de l'influence de tout ce qui a été fait avant lui et qu'il restitue avec plutôt moins de talent que ses prédecesseurs. A tourner ainsi éternellement les manivelles du temps perdu, son cas finira bien par nous émouvoir.

Marcel BUREL.



FREDDY JETTE LE MASQUE !

Après nous être penchés sur les griffes de Freddy dans le n° 50, nous abordons aujourd'hui l'élaboration de son masque en latex. A vous mon petit Stéphane, et arrêtez de me serrer la main, ça tache la maquette...

Pour faire un masque en mousse de latex, à chaud, (mousse A. CA. DI.), il n'est pas besoin d'être un « pro », mais tout simplement habile et très attentionné à sa manipulation.

1ERE ETAPE

Prendre les moules (facial et dorsal) de la tête qui portera le masque. Pour cela, enfiler un bonnet de bain sur la tête de la personne, en n'oubliant pas d'enfiler un tube en plastique dans chaque narine pour ne pas être étouffé.

2EME ETAPE

— Couler sur le visage de **l'alginate**, produit qui s'applique directement sur la peau, afin d'en effectuer la prise d'empreinte. Cela sèche en trois minutes. Ensuite, renforcez-le avec des bandes plâtrées.

— Le tout étant sec, c'est-à-dire environ 6 à 7 mn après avoir coulé **l'alginate**, démouler les deux parties (faciale et dorsale).

3EME ETAPE

— Assembler ces 2 moules avec une bande plâtrée tout autour de la jointure, puis couler à l'intérieur du plâtre pour faire un buste.

4EME ETAPE

— Le démoulage intervient après environ 4 heures. Il est nécessaire de déposer la tête en plâtre sur un socle également en plâtre (pour cela, noyer la base du cou dans ce socle encore frais).

— Le tout une fois bien sec, le recouvrir de **plastiline** (sauf le socle bien sûr) et procéder à la sculpture de votre choix. Vous devez bien fignoler les pourtours des yeux et de la bouche avec du **white-spirit** car ce produit affine la **plastiline**.

5EME ETAPE

— La sculpture une fois terminée et bien fignolée, en faire deux moules (un facial, un dorsal) assez épais, 5 cm mini, qui s'emboitent à la perfection l'un dans l'autre.

— Une fois sèches, démouler les 2 parties délicatement pour ne rien casser et enlever toute la **plastiline** du buste pour qu'il retrouve sa forme de départ.

— Enfermer le buste à l'intérieur des 2 moules négatifs. Vous constaterez qu'il y a un jour entre la tête (buste) et l'intérieur du moule négatif ; c'est l'espace de la **plastiline** enlevée et c'est l'endroit où se logera la mousse de **latex**.

6EME ETAPE

— Pour préparer la mousse, ce n'est pas très dur, mais il est impératif d'être deux personnes rapides car le temps est compté.

— Pour la mousse A. CA. DI. verser 300 gr du composant A (**latex**). Il en faut 300 gr pile, **ni plus ni moins** sinon l'opération est ratée. Verser ces 300 gr dans un saladier assez grand (minimum 5 litres), puis y mettre le composant D (**alcali** 18 gouttes) et le composant B (25 gr). Battre le tout 6 à 7 minutes à grande vitesse, sans arrêt, avec un batteur électrique à 2 vitesses. Pendant le mélange, la mousse va se former et monter comme des œufs en neige. Après le mélange, y mettre le **gélificateur** composant C (4,5 gr), qui aura été préparé et pesé à l'avance. Rebattre à vitesse moyenne 1 minute ou moins car le mélange se gélifie très vite. Vous avez 4 à 5 minutes pour installer la mousse dans les deux moules (facial et dorsal) négatifs de votre sculpture avec une grosse cuillère.

ATTENTION : Il faut aller très vite car la mousse commence à se gélifier au bout de **5 mn** après avoir stoppé le batteur.

7EME ETAPE

— Installer les 2 moules négatifs enduits de mousse sur le buste : ne pas se tromper, côté facial du moule sur la face du buste et côté dorsal sur le dos du buste. Ne faites **surtout pas le contraire comme certains**...

— Serrer les 2 moules l'un contre l'autre fortement à l'aide d'un fil de fer puis placer le tout 5 heures au four (four de cuisine propre préalablement chauffé à 100 degrés exactement).

ATTENTION : Surtout ne pas utiliser d'**agents démoulants** pour la mousse de latex.

8EME ETAPE

— Après 5 heures de cuisson à 100 degrés, sortir le moule du four sans se brûler les mains...

— Attendre 30 mn avant de le démouler afin que la mousse refroidisse, puis essayer de le démouler : Personnellement, j'ai été obligé de casser les deux moules (facial et dorsal) pour sauver le masque à cause des contre-dépouilles (formes du visage assez rebelles).

NE PAS FORCER AU DEMOULAGE SINON LA MOUSSE RISQUE DE SE DECHIRER.

— Les 2 moules une fois partis, enlever le masque du buste comme un gant que l'on retrousse puis bien le laver à l'eau et le faire sécher avant de le colorer avec des **criolanes** ou **aqua-color**.

Nota : Le masque devra bénéficier (pour pouvoir l'enfiler) d'une ouverture verticale dans le cou dorsal d'environ 10 cm, cette ouverture pourra ultérieurement être munie d'une fermeture éclair ou de boutons pression.

Nota : Pour le masque de Freddy, j'ai recouvert la mousse de **latex**d'une couche de **latex pur**, cela donne l'impression d'un visage suintant et bien brûlé.

En ce qui concerne les **griffes**, j'ai été dévalisé par tous les lecteurs de 7 à 77 ans. Tous, filles ou garçons se sont munis d'une griffe et même les Belges se sont privés de frites pour m'en commander...

Pour tout renseignement complémentaire, me contacter :
M. Stéphane Jacquemin
80, rue de la Faisanderie
77176 Nandy, Tél. : 60.63.61.63.

Matériaux nécessaires en vente chez Adam Montparnasse, 11, bd Edgard Quinet, 75014 Paris. Tél. : 43.20.68.53.

— **Plastiline** : 40 F les 500 gr. Besoin de 1 kg.
— **Bandes platrées** : 50 F les 4. Besoin suffisant.
— **Platre à modeler** : 40 F les 5 kg. Besoin de 10 kg.
— **Alginate** : 50 F les 300 gr, besoin de 600 gr.
— **Kit de mousse latex à chaud** A. CA. DI. 299 F.
— **Fards à l'eau** : 34 F l'unité chaque couleur, prévoir les couleurs de votre choix.
— **Saladier, spatule ou grande cuillère, batteur**, etc.

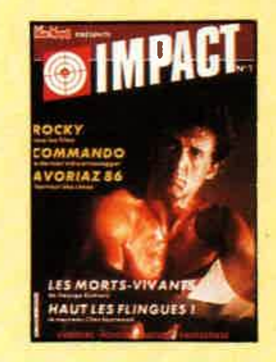


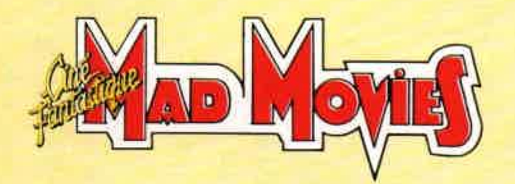






COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les « Mad Max ». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois « Guerre des Etoiles ».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33 Gremlins. Eff. Spéc. : Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de « James Bond ».
38 Rick Baker. Retour vers le futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44 Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden child. Street Trash. Dossier « King Kong ».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier « Superman ». Hellraiser. Jaws 4.





1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier « Ninja ».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les « Rambo ». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.

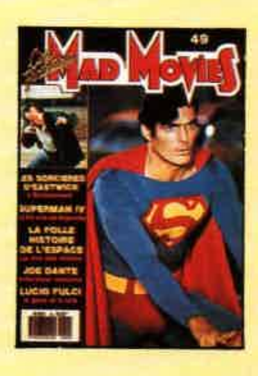












BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 50. IMPACT : du 1 au 11. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de :
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

NOM ______ **PRENOM** ______
ADRESSE ______
______

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50
☐ 51

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7
☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13



SERIE TELEVISEE

SEPT A VOIR









Les diverses phases de transformations et l'acteur face à sa propre évolution.

Metrovision, ça vous rappelle quelque chose ? Dans **M.M.** n°48, nous avions parlé de ce court métrage et de son producteur-réalisateur particulièrement prolifique, Yann Piquer. Eh bien, ce dernier a récidivé, avec le tournage d'une mini-série pour Canal Plus, comme nous l'avions déjà annoncé à l'époque.

Cette série, constituée, comme son titre, **Sept à Voir**, l'indique, de 7 segments autonomes, dont deux à caractère fantastique, cette série donc, s'est mise en place suite à une demande de la chaîne codée. En effet, les responsables des programmes courts ont suggéré à Yann Piquer, dont ils avaient acheté quasiment toutes les productions au fur et à mesure, de concevoir spécialement pour eux des petits films de 3 mn environ, en lui laissant carte blanche. En leur laissant carte blanche, pour être au plus juste, car pour **Sept à Voir**, comme pour certains de ses courts métrages, Yann Piquer allait travailler en collaboration avec l'acteur Jean-Marie Maddeddu, co-scénariste et co-réalisateur. Et interprète de tous les segments.

Bénéficiant donc d'un pré-achat de Canal Plus (une somme modeste, mais un bon point de départ pour lancer la production), ainsi que une aide financière du fonds de soutien audiovisuel (le CNC), Yann Piquer et J.M. Maddeddu ont pu, après un mois de préparation, tourner les 7 films à partir de juin 1987. Plutôt que d'imaginer une série avec un personnage central, ils ont opté pour l'éclectisme et la diversité, sans pour autant s'éparpiller ; un trait d'union pour leur travail : l'humour grinçant, l'absurde, avec une pointe de fantastique. Une pointe nettement développée dans deux des segments : **La Dernière Mouche** et **Sculpture Physique**.

Le premier, en noir et blanc, débute par un curieux trafic alimenté par des enfants pour un bonhomme qui vit reclus chez lui. Un collectionneur maniaque, que sa lubie va mener à la folie. Le film est né de l'image plutôt angoissante d'un mur tapissé de mouches, avec l'idée d'une ambiance à la **Eraserhead**, une esthétique issue de l'expressionnisme du temps du muet. Pour la petite histoire, signalons que l'équipe décoration a passé 3 jours pour coller effectivement près de 2500 mouches.

Sculpture Physique, quant à lui, est venu d'une envie de mélanger violence et humour en portant le cocktail à son paroxysme (on n'est pas très loin du dessin animé à la Tex Avery). Le sujet de ce petit chef-d'oeuvre de 4 minutes : la sculpture d'un visage à l'aide de gants de boxe. Il faut le voir pour le croire. Tout est dans le traitement : mise en scène en plan-séquence, jeu en «understatement» de l'acteur, et aussi des maquillages spéciaux vraiment spéciaux. Pour concevoir la défiguration du personnage, plusieurs étapes depuis le premier coup de poing jusqu'à l'amusante chute finale. Les premières déformations ont été réalisées à l'aide de prothèses posées sur le visage de Jean-Marie Maddeddu. Auquel ont ensuite été substituées successivement plusieurs têtes en mousse de latex. Conçus et sculptés par l'atelier Michel Soubeyrand, ces maquillages ont été posés et peints par Anne Bergamaschi, qui assurait par ailleurs le maquillage traditionnel sur l'ensemble de la série. **Sculpture Physique** démarre en douceur, mais c'est pour mieux opérer son dérapage vers l'outrance et le délire. En résumé, un film très percutant.

C'est la caractéristique commune de tous les segments de cette série, qui fait de la brièveté une force et non un handicap.

Jean-Michel LONGO

Sept à Voir *sera diffusée sur Canal Plus tout au long de l'année 88, dans le cadre des « Surprises ». Et puis, certains des segments seront probablement programmés en première partie de longs métrages. Outre* ***Sculpture Physique*** *et* ***'a Dernière Mouche****, il y a* ***Photo de Famille, Urgence, Projection Privée, Japanam****, et* ***Mais que fait donc la Police ?***

SUPER 8

SILENCE ON TOURNE...

Voici quelques conseils pour vous aider à tourner vos films Super 8... et briller au Festival annuel de *Mad Movies*.
Mais tout d'abord, vous devrez être :
- patient (ne pas avoir peur de répéter les plans) ;
- imaginatif (improviser quand une occasion se présente)
- prêt à tout pour réaliser vos idées les plus folles.

1) LE SCENARIO & LE STORY-BOARD

A partir des idées que vous avez décidé de mettre en images, faites votre scénario le plus clairement possible, puis découpez-le en plan par plan (tracez-vous des tableaux avec quelques schémas pour les emplacements de caméra, des acteurs, etc.).
Il existe une méthode plus longue mais aussi très précise et donc plus pratique, c'est le story-board.
Le story-board est une série numérotée de dessins représentant à la fois le cadrage, l'action, les dialogues, les effets spéciaux... Il est généralement employé pour des scènes comportant un nombre de plans important et souvent courts comme les scènes de cascades...
(Voir exemple)

2) LE TOURNAGE ET L'ECLAIRAGE

Quelle caméra et quelle pellicule utiliser ?

a) la caméra : Tout dépend de l'argent que vous pouvez investir :
- environ 700 F : la Canon 318 M : elle est toute petite et possède un zoom électrique et la prise de vue image/image mais elle est muette.
- environ 1 500-2 000 F : la MS-45 Bell-Howell, qui est une caméra simple à laquelle viennent s'ajouter des modules (de mise au point automatique, de plusieurs vitesses, etc...). Elle est sonore.
- environ 4 000-15 000 F : la « Rolls » des caméras : la Beaulieu 4008, 6008 ou 7008 qui a toutes les qualités possibles...



Tournage pour le 5e Festival : LA NUIT DU DEFI

Mais il existe des magasins d'occasions où vous pourrez trouver la caméra de vos rêves à des prix très convenables (j'ai vu des caméras au tiers de leur prix !). Une adresse : Ciné-Technique, 45, bd Beaumarchais, 75003 Paris, et dans tout le boulevard. Si le 16 mm ou le 35 mm vous tentent, ils ont de superbes « Arriflex »... Arrêtez de baver et revenons au Super 8...

b) la pellicule : Il existe 3 types de film :
- le film muet, qui ne permet pas de prendre le son en direct ni d'en rajouter... A bannir...
- le film sonore, qui permet de prendre le son en direct et d'en rajouter mais qui coûte pratiquement le double du muet (et on ne peut pas faire d'animation).
- le film pré-pisté, qui ne permet pas de prendre le son en prise directe comme le sonore mais qui a l'avantage de posséder une double piste sonore (vous pouvez ainsi faire de l'animation et rajouter votre musique géniale par-dessus !). Je conseille vivement.

Tableau des prix sachant qu'un film S8 dure 3'15'' :

	MUET	PRE-PISTE	SONORE
(Dans l'ordre)			
Kodachrome (40 ASA)	65 F	75 F	115 F
Ektachrome (160 ASA)	60 F	X	85 F

ATTENTION : car pour l'Ektachrome le prix de développement n'est pas compris dans le prix d'achat, c'est-à-dire qu'il faut compter environ 35 F en plus.
RE-ATTENTION l'Ektachrome est 4 fois plus sensible que le Kodachrome et donc plus pratique pour les plans sombres, mais le grain est aussi 4 fois plus gros et donc moins agréable à regarder ; essayez de l'éviter dans la mesure du possible.
En Super 8, la pellicule est ce qui, au fur et à mesure des tournages, coûte bien souvent le plus cher... Si on fait un rapide calcul, on constate que 30 minutes de film projeté (sans compter toutes les prises ratées) reviennent à environ 1 150 F en sonore, à 750 F en pré-pisté et à 650 F en muet !!!

Ces éclairages :

Quand vous commencerez à tourner votre film, veillez à ne pas tomber dans le noir total (ni à marcher dedans !). Pour remédier aux problèmes trop fréquents de non-éclairage ou de mauvais éclairage, une seule solution : ECLAIRER ! Non ? Si !!!...
En intérieurs : Il faut au moins deux lampes de types « flood » ou l'équivalent en grosses lampes. Répartissez-les au mieux dans la pièce et dirigez-les vers le plafond s'il est clair, cela vous évitera les ombres portées sur les personnages, chose typique des amateurs !
En extérieurs : Prenez des vieux draps blancs que vous tendrez et que vous dirigerez vers ce que vous filmez (système valable quand il fait beau).
Quant au tournage par lui-même, les méthodes diffèrent tellement d'un réalisateur à l'autre qu'il serait trop long de tout énumérer. Cependant, un conseil : RESTEZ CALMES !!!

3) LE MONTAGE & LA SONORISATION

Pour le MONTAGE : il faut impérativement que vous enleviez les quelques images de début de plans (vous savez, quand on voit votre acteur démarrer l'action, avec un moment d'attente) car elles cassent le rythme du film (environ 2/3 des amateurs font ce genre d'erreur).
Pour la musique de votre film : si cela vous est possible, essayez de vous la faire vous-même, car on retrouve souvent les mêmes thèmes musicaux du genre « Star War- » dans les festivals...

Pour la post-sonorisation : Vous pouvez soit :
1) - enregistrer vos sons et dialogues en prise directe avec du film sonore et éventuellement rajouter des bruitages sur la piste de compensation soit :

2) - tourner en muet avec du film pré-pisté et rajouter tout le son avec un projecteur sonore sur les deux pistes à votre disposition.

La solution 1 oblige à prendre le son en direct et donc tous les bruits extérieurs ou intérieurs qui « parasitent » votre bande-son.
La solution 2 oblige à synchroniser vos bruitages avec votre film que vous projetez ; c'est donc plus long mais la qualité du son sera meilleure.
Voilà ! C'est tout pour cette fois ! Tournez le plus possible et vous verrez qu'il arrive un moment où on ne peut plus s'en passer...

Jean-Didier CARRÉ

Pour plus de renseignements :
Jean-Didier Carré
34, rue de Servolles
77390 GUIGNES.

Story-Board des AVENTURES DE JOHN SMITH



Caméra 514 XLS (environ 3 000 F)



Tournage de LA NUIT DU DEFI



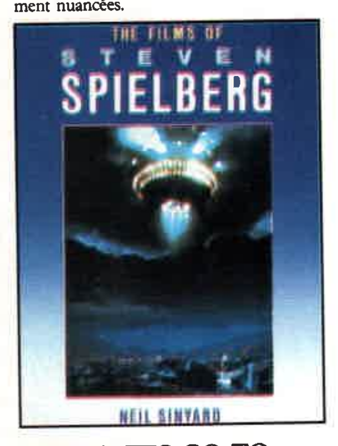
Un travelling hallucinant avec les moyens du bord !



MAD'GAZINE



THE FILM OF STEVEN SPIELBERG. Par Neal Sinyard (Hamlyn-Bison, 109 F).
Avec une bonne volonté désarmante, Neil Sinyard embourbe Spielberg dans une image dont ce dernier vient de se dépouiller avec éclat dans son magnifique et brutal **Empire du Soleil** ; celle d'un éternel gamin « protégé par la Force », qui « transforme en or tout ce qu'il touche », qui possède « l'âme de Walt Disney et le cœur de Peter Pan » et qui, bien entendu, cherche à « réveiller dans chaque adulte »... Dans la continuité de ces portes ouvertes gentiment enfoncées (« **1941** est un échec de classe, mais un échec tout de même »), l'auteur ne décolle pas du premier degré et se contente d'expliquer les raisons du succès de Spielberg. La sortie prochaine d'**Empire du Soleil** devrait susciter des analyses autrement nuancées.

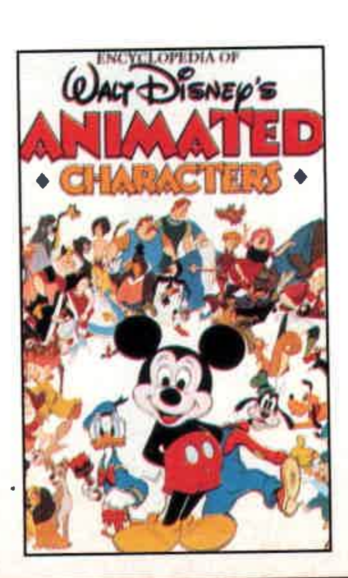


FRENCHIES GO TO HOLLYWOOD. Par Alain Servel (Henry Veyrier, 289 F).
Alain Servel nous livre la somme d'une recherche très fouillée : traquant tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à la France dans le cinéma américain, il inventorie aussi bien les réalisateurs, les acteurs et les scénaristes que les thèmes d'inspiration française utilisés aux U.S.A. C'est sérieux, un tantinet nationaliste, et ça tend à démontrer avec une certaine résignation cocardière que seuls les stéréotypes « franchouillards » intéressent les cinéastes yankees.

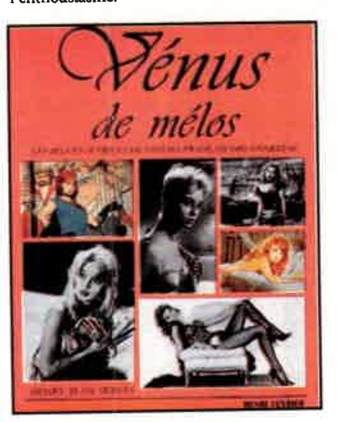
VENUS DE MELOS. Par Henry-Jean Servat (Henri Veyrier, 290 F).
Mémorial érotique dédié à celles qui, dans le cinéma français des années 60, déclenchèrent d'innombrables émois pré et post-pubères, **Vénus de Mélos** est une approche sensuelle et attendrie de la séduction féminine. On préfèrera à un texte au maniérisme souvent artificiel le charme désuet de certaines photos, notamment celles de Catherine Rouvel-la charnelle et de Françoise Dorléac-l'innocente.

TOO FUNNY FOR WORDS/L'Humour visuel de Walt Disney. Par Franck Thomas et Ollie Johnston (Abbeville Press, 472 F).
Du gag qui se suffit à lui-même au gag à répétition, du gag progressif qui part d'une situation banale pour virer à l'apocalypse au gag-tableau où le personnage est immortalisé dans une pose particulièrement ridicule, c'est tout l'univers humoristique de Disney qui défile ici. Sans viser l'impossible, à savoir faire rire en démontant les mécanismes de l'humour, les auteurs décortiquent avec tendresse et humilité la fantaisie selon le grand Walt. Et mine de rien ils font de **Too Funny for Words** un essai critique où les nombreux croquis d'archives ont au moins autant d'importance que le texte.

ENCYCLOPEDIA OF WALT DISNEY'S ANIMATED CHARACTERS. Par John Grant (Hamlyn, 255 F).
Quand fêter l'anniversaire de Mickey ? Dans combien de films Donald apparaît-il ? Comment s'appelle le bouledogue qui court toujours après Pluto ? Par son aspect **Quid**, ce panorama démiurgique de l'œuvre de Walt Disney répond à ces questions et à mille autres encore. Mais le livre de John Grant est beaucoup plus qu'un simple recueil d'anecdotes : attentif à l'évolution tant graphique que psychologique de chaque personnage créé par Disney, il considère Bambi, Dumbo, Mowgli et les autres, *tous* les autres, comme des êtres autonomes doués de raison, et leur consacre des pages à faire pâlir certains acteurs « réels ». Les illustrations sont, faut-il le préciser, magnifiques. Areu...



TOUS LES FILMS 87. (Chrétiens Médias, 180 F).
L'année cinématographique étant la même pour tout le monde, l'intérêt de ce genre de récapitulatifs réside surtout dans leur façon globale d'appréhender les films. Ici, sous le haut patronnage de l'Office Catholique, c'est la morale qui prime : on traque la vulgarité (9 films sont ainsi condamnés pour outrage au bon goût) et le malsain (6 victimes, dont le malheureux **Black Gestapo** qui rend « honteux d'être spectateur» ; on se montre souvent condescendant à l'égard des premières œuvres (« Faire un premier film est toujours délicat », « Cette réalisatrice a beaucoup à apprendre »), voire injurieux (« En voyant **Ishtar**, on comprend qu'Elaine May soit restée inemployée pendant dix ans »). En revanche, on ne recule pas devant les lieux communs (**Blue Velvet** est un exemple de « cinéma qui ne laisse pas indifférent, **Angel Heart** un suspense d'une « efficacité diabolique », et **L'Aventure intérieure** « procure deux heures de plaisir dont on aurait tort de se priver »), les erreurs (« Les Australiens n'avaient jusqu'alors guère trouvé de source d'inspiration dans la vie des Arborigènes » ; merci pour **La Dernière Vague** de Peter Weir) ou le charabia mystique (qui peut m'expliquer la critique des **Clowns de Dieu**, page 91 ?). Au bout du compte une étroitesse d'esprit assez antipathique, même dans l'enthousiasme.



L'APOCALYPSE NUCLEAIRE ET SON CINEMA. Par Hélène Puiseux (Cerf-7e Art, 140 F).
On a rarement lu un ouvrage de cinéma aussi complet, aussi méthodique, aussi imbibé de son sujet. Hélène Puiseux ne laisse rien passer : d'Hiroshima aux conflits nucléaires futuristes, elle promène sa curiosité d'universitaire sur près de deux cents films. Sous l'apparente subjectivité du ton se dégage un véritable discours sur les rapports ambigüs de notre civilisation avec l'atome, ce qui donne à cette étude le poids d'un livre de référence.

LES FILMS-CLES DU CINEMA. Par Claude Beylie (Les Compacts Bordas, 79 F).
Quoi de plus arbitraire qu'une anthologie des « films-clés » du cinéma ? Comment décréter que telle ou telle œuvre mérite ou non d'entrer au Panthéon ? Claude Beylie contourne ces questions avec une belle élégance grâce à une parade absolue : le refus des théories. Sans se laisser prendre au piège d'un discours paralysant, il privilégie les films pionniers : **L'Histoire d'un Crime**, 1901, pour le 1er flash-back, **l'Assassinat du Duc de Guise**, 1906, pour la 1re musique originale ; il évoque les « Incontournables », quitte à les remettre durement à leur place comme le **Napoléon** d'Abel Gance ou **Le jour se lève** de Marcel Carné ; et, surtout, il se laisse guider par ses choix personnels avec une ferveur qui donne parfois envie de se ruer dans la première cinémathèque venue. En plus de la fluidité des analyses et d'une érudition soigneusement distillée (bien que George Cukor soit prématurément enterré en 1953, alors qu'il n'est mort qu'en 1983), son ouvrage possède le mérite de titiller la subjectivité du lecteur : selon ses propres goûts, on est tour à tour ravi, étonné, décontenancé de voir y figurer tel ou tel film. Parmi la bonne vingtaine de films à caractère « fantastique » répertoriés, on notera la présence d'**Elephant Man**, des **Aventuriers de l'Arche perdue** et, bien sûr, de **2001**. Mais si l'auteur de ces lignes ne devait en retenir qu'un, ce serait **Le Sacrifice** de Tarkovski, film-clé, film-sésame, film-essentiel, au-delà du cinéma.

SANS OUBLIER

LE PORTRAIT DU MAL. Par Graham Masterton (NéO, 120 F).
Minutieusement élaboré, un puzzle d'épouvante où les douze apôtres sont remplacés par douze démons endormis sur la toile d'un tableau. Un des meilleurs romans parus chez NéO.

LES AILES DU DESIR. Par Peter Handke et Wim Wenders (Jade-Flammarion, 149 F).
Le découpage intégral du doux chef-d'œuvre de Wenders : durée exacte de chaque plan, dialogues in-extenso, photographies souvent très belles... Reste que **Les Ailes du Désir** est, comme le dit l'ami Longo, un « poème audiovisuel » qui ne peut s'apprécier qu'au cinéma, avec l'image *et* le son.

LE CYCLE DU GUERRIER DE MARS. Par Michael Moorcock.

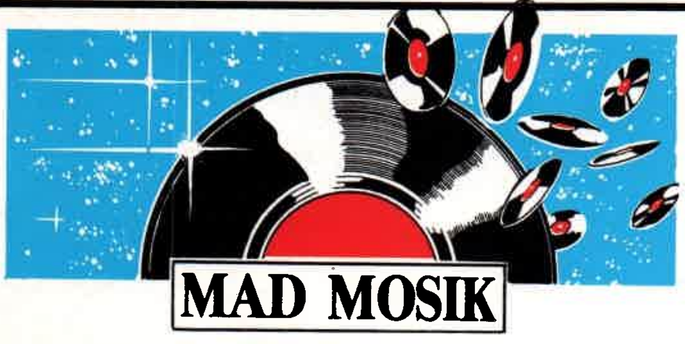
LE CYCLE DE THONGOR. Par Lin Carter.

LE CYCLE DE SKAITH. Par Leigh Brackett (Epées et Dragons, Albin Michel, 26 F).
Héros invincibles, monstres hideux, armes magiques, combats de titans et sortilèges : le triomphe de l'heroïc-fantasy en 9 volumes... pour l'instant.

CHANT DES ETOILES. Par Norman Spinrad (Presse-Pocket).
Allégorie pacifiste à la réconciliation par le biais du rêve, **Chant des Etoiles** est une des variations les plus poétiques qui soient sur le thème de « la vie après la bombe ».
Qu'on se le dise une bonne fois pour toutes ! **Salem**, de Stephen King, est paru chez Presse-Pocket, et **Le Fléau**, du même, devrait sortir ce mois-ci chez J'Ai Lu.

LES HOMMES MACHINES CONTRE GANDAHAR. Par Jean-Pierre Andrevon (Denoël/Présence du Futur, 30 F).
Un tyran millénaire sentant sa mort venir sème la terreur dans le royaume de Gandahar. Une épopée violente et désinvolte que René Laloux vient de transposer en dessin animé (voir p. 48).

STANLEY KUBRICK/JOHN HUSTON. Dossier Positif (Rivages, 79 F chaque).
Une initiative originale et 100 % cinéphilique : réunir les principaux articles parus dans la revue *Positif* sur les grands du cinéma. Des points de vue éclatés et des styles d'écriture variés pour une captivante mosaïque d'opinions.



THE RUNNING MAN. Harold Faltermeyer (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi : STV 81356).
Si, à force de tambourinades rageuses et de guitares électriques piaillantes, certains morceaux finissent par évoquer le tempo d'une course, seule la violence sourde de « Mick's Broadcast » parvient à créer une véritable ambiance de chasse à l'homme. Le reste, tiraillé entre des variations répétitives à la **Midnight Express** et une propension généreuse à la nostalgie disco, rappelle trop souvent l'accompagnement bestial d'une séance musclée d'aérobic.



THE HIDDEN. Michael Convertino (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi : STV 81349).
Des ouvertures tonitruantes suivies d'avalanches de sonorités désarticulées dont on a du mal à croire qu'elles n'ont pas été improvisées, des allers-retours insipides entre les graves et les aigüs : ce charivari instrumental relève plus du bruitage que d'autre chose.

WALL STREET. Stewart Copeland. **SALVADOR.** George Delerue (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi : 704.400).
Voici la B.O. la plus inventive, la plus novatrice depuis les incantations de Philip Glass pour **Koyaanisqatsi**. Une énergier carnassière, une fabuleuse architecture de percussions, des turbulences acoustiques chavirantes, des audaces rythmiques insensées : Stewart Copeland a pris tous les risques, et ça s'entend. D'une modernité à mille lieues de la complaisance expérimentale, cette fulgurante composition pourrait bien marquer une date dans l'histoire de la musique au cinéma.
Plus traditionnel, **Salvador**, proposé sur l'autre face, exhale des bouffées de violence lyrique entrecoupées de lamentos implorants où les violons s'envolent. Folie contrôlée et classicisme superbe : un album de toute beauté.

THE PRINCESS BRIDE. Mark Knopfler (Phonogram : 832.864.1).
On est d'abord ensorcelé par l'irruption magique d'une guitare sèche autour de laquelle s'ordonne une mélodie de plus en plus ample, de plus en plus soyeuse. Puis, au fur et à mesure de l'écoute, le rythme enveloppant des valses médiévales se morcelle, se fissure, pour finalement exploser en périodes spectaculaires dont l'héroïsme ne va jamais sans une certaine inquiétude. Après le bijou de douceur qu'était **Local Hero**, **The Princess Bride** révèle en Mark Knopfler une gravité qu'on ne lui connaissait pas.

SUSPECT. Michael Kamen (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi : 704.390).
Malgré le potentiel symphonique d'un orchestre qu'on devine imposant, Michael Kamen a délibérément opté pour la rigueur. C'est son droit. Mais cette enfilade de périodes violonneuses se caractérise par une absence de ligne mélodique qui confine à l'abstraction. D'où l'impression crispante que les musiciens passent leur temps à accorder leurs instruments au lieu d'interpréter la partition.

PEE WEE'S BIG ADVENTURE. Danny Elfman (Varèse Sarabande/Import Pathé Marconi : 704.370).
On s'attendait à tout, sauf à une telle richesse : d'une ritournelle foraine pleine de tendresse à des accélérations burlesques dignes de sonoriser un court métrage muet des années 20, d'une fanfare très « Piste aux Etoiles » à des sautillements primesautiers, du tic-tac affolé d'une horloge de cauchemar à l'ironie pimpante d'un harmonica espiègle, Danny Elfman a mis au point une espèce de pochette-surprise musicale où planent les ombres de Chaplin et de Nino Rota. Plus personnels mais bizarrement décalés par rapport au reste, la magistrale ouverture et le très inquiétant « Stolen Bike » où les violons impriment une tension sur laquelle un ralenti à la De Palma ferait merveille, laissent deviner un tempérament créatif assez impressionnant.

HAZY SHADE OF WINTER. Bangles (Maxi 45 t, CBS : 651.250.6).
Inutile d'attendre la sortie du film **Less than Zero** pour saluer l'événement : enfin une **chanson originale** à la hauteur de son appellation. **Hazy Shade of Winter** est un rock parmi les plus puissants jamais composés : un tempo qui emporte tout sur son passage, une prise de son impeccable et, délice, les voix somptueusement harmonieuses des **Bangles**. De quoi faire crever de jalousie le Top 50 et ses Lolitas flétries.



L'AVENTURE INTERIEURE. Jerry Goldsmith.
Deux secondes, pas davantage, deux secondes d'émotion pure peuvent-elles justifier l'achat d'un disque ? Deux secondes parfaites, triomphales, deux mesures où les instruments s'unissent pour un bouleversant accord binaire dont la majesté donne envie d'écarter les bras comme un chef d'orchestre pour en souligner la grandeur, deux capsules de bonheur arrachées à un ensemble sans éclat particulier... Ces deux secondes-là, elles sont à la fin du morceau intitulé « Gut reaction ». Je suis sans doute le seul à leur accorder une telle valeur, mais, toute réflexion faite, elles justifient bien la dépense.

Bernard ACHOUR

ILS ONT OSE !

Les Américains sont décidément très forts dans le domaine des effets spéciaux. La preuve, dans **Rencontres du 3e Type**, « les soucoupes volantes furent créées par Carlo Rambaldi et interprétées par 50 fillettes de six ans ». C'est du moins ce qu'affirme Neil Sinyard à la page 47 de son ouvrage **The Films of Steven Spielberg**.

Pour connaître l'avenir de notre société, rien de tel qu'une bonne prédiction : suivons donc les conseils de **La Nouvelle République du Centre-Ouest**, et reportons-nous au **Roboscop** de Paul Verhoeven. Après, on jettera un œil à **Paricop** pour voir ce que fera la police parisienne en cas de pépin.

« Personne ne nous écoute », murmure en confidence Charlie Sheen à un copain d'université dans **Wall Street**. Personne, sauf le micro du preneur de son qui choisit cette occasion pour faire une apparition d'au moins 20 cm en haut à gauche de l'écran. L'Oscar du cadrage paraît bien compromis.

« Je sais qu'il y a des inconditionnels, mais moi je ne m'asseois pas 1 h 1/2 dans une salle de cinéma pour regarder un type avec une tête pareille. Voilà comment l'horripilante Leslie Bedos a parlé d'**Elephant Man**, le 12 janvier sur TF1, dans un Ciné-Star mémorable consacré au fantastique. Provocation gratuite, racisme para-lepéniste ou franche débilité ? Dans tous les cas, il y a des occasions où il vaudrait mieux la fermer.

Le Musée Grévin immortalise la silhouette des personnages célèbres depuis des lustres avec plus ou moins de bonheur dans la fidélité plastique. Evidemment, ici, ce sont les ratés qui nous passionnent, vous pensez bien. Belmondo, par exemple, a beaucoup souffert du délire visuel d'un artiste particulièrement inspiré. Quant au second, il s'agit de (l'argent qu'on pourrait se faire en pariant...) Stallone, carrément. Si, si, nous non plus on voulait pas le croire, mais il a fallu se rendre à la dure évidence. Bon, je vous laisse parce que Bernard n'aime pas trop qu'on touche à sa rubrique (en plus, faut partager les piges, tout ça...).

J.-P.P.

MUSEE GREVIN, photos : Philippe Zytka.





ADIEUX

De **Brève Rencontre** à **Sur la Route de Nairobi**, **Trevor Howard** aura traversé près d'un demi-siècle de cinéma. Inoubliable « gueule », il n'a jamais vraiment connu la consécration, malgré son Capitaine Bligh des **Révoltés du Bounty** version 1962 et sa magnifique apparition en juge humaniste dans **Gandhi**. Il est mort le 7 janvier dernier.

L'auteur de **Soldat Bleu**, le western le plus violemment pacifiste du monde, est mort le 21 décembre 87. Mais c'est surtout **Charly**, déchirante parabole fantastique sur les pouvoirs de la science, qui vaudra à **Ralph Nelson** de passer à la postérité.

Fidèle complice de Michael Powell avec lequel il a co-réalisé de très nombreux films, dont les magnifiques **Chaussons Rouges**, **Emeric Pressburger** s'est éteint le 5 février.

Disparu le même jour que Trevor Howard, **Michel Auclair** était à la fois le « séducteur » du cinéma français et un acteur très estimé. Interprète de René Clément, Henri-Georges Clouzot, Julien Duvivier, c'est peut-être le vieil homosexuel du **Bon Plaisir** de Francis Girod qui restera sa création majeure.

On ne sait pas trop quoi dire. **Heather O'Rourke**, la petite Carole-Ann des trois **Poltergeist**, vient de mourir à l'âge de douze ans. Les fantômes, sans doute attirés par l'éclat de sa jeune âme, ont fini par la retrouver. Son agent mérite en revanche une bonne paire de claques pour avoir exploité sa mort à des fins publicitaires du style : « Après Dominique Dunne, assassinée par son petit ami après le tournage de **Poltergeist**, et Julian Beck, rongé par un cancer pendant le second épisode, la malédiction qui semble planer sur cette série vient de faire une nouvelle victime ».

Heather O'Rourke dans POLTERGEIST II.



TÉLÉMANIAC

Mars

Le 6. *M6.* 20 h 30. **Le Continent des Hommes Poissons** de Sergio Martino avec Barbara Bach et Joseph Cotten.
Le 6. *Canal Plus.* 21 h 00. **Shining** de Stanley Kubrick avec Jack Nicholson et Shelley Duvall.
Le 8. *Antenne 2.* 20 h 30. **L'Etrangleur de Boston** de Richard Fleisher avec Tony Curtis et Henry Fonda.
Le 8. *Canal Plus.* 21 h 00. **Le Passage** de René Manzor avec Alain Delon et Christine Boisson.
Le 8. *FR3.* 20 h 30. **Tarzan l'homme singe** de John Derek avec Bo Derek et Richard Harris.
Le 12. *Canal Plus.* 24 h 00. **Rêves sanglants** de Roger Christian avec Kathryn Harrold et Zeljlo Ivanek.
Le 15. *Canal Plus.* 20 h 30. **Bons Baisers de Russie** de Terence Young avec Sean Connery et Daniela Bianchi.
Le 19. *Canal Plus.* 24 h 00. **Vendredi 13 : Chapitre 5** de Danny Steinmann avec Mélanie Kinnaman et John Shepherd.
Le 26. *Canal Plus.* 24 h 00. **Le Docteur et les Assassins** de Freddie Francis avec Timothy Dalton et Jonathan Pryce.
Le 27. *Canal Plus.* 20 h 30. **Vol au-dessus d'un Nid de Coucou** de Milos Forman avec Jack Nicholson et Louise Fletcher.
Le 29. *Canal Plus.* 20 h 30. **Tonnerre de Feu** de John Badham avec Roy Scheider et Daniel Stern.
Le 31. *Canal Plus.* 22 h 30. **The Fan** de Edward Bianchi avec Lauren Bacall et Michaël Biehn.
Sans date sur *TF1*, **Zone Rouge** de Robert Enrico avec Sabine Azéma et Richard Anconina et **Une Etrange Affaire** de Pierre Granier-Deferre avec Gérard Lanvin et Michel Piccoli.

L'ETRANGLEUR DE BOSTON

De Richard Fleisher. Avec Tony Curtis, Henry Fonda, George Kennedy...

L'antithèse de tous les psycho-killers post **Vendredi 13**. Boston, treize femmes sont violées puis étranglées. La police enquête et arrête finalement un plombier psychopathe (Tony Curtis, hallucinant dans la folie et la déchéance). Vieux de maintenant vingt ans, **L'Etrangleur de Boston** n'a rien perdu de sa puissance. Ce cas de dédoublement de la personnalité filmé par un cinéaste au meilleur de sa forme (et utiliant avec maestria l'écran-multiple, ce qui permet de voir le tueur à l'extérieur et la victime terrorisée chez elle), le film de Richard Fleisher est un authentique chef-d'œuvre. De quoi faire flipper le plus réticent au suspense des traditionnels films de terreur.

Mardi 8 mars, Antenne 2.

TENEBRES

de Dario Argento. Avec Anthony Franciosa et Daria Nicolodi.

A Rome, un écrivain vient faire la promotion de son dernier bouquin, un giallo intitulé **Tenebrae**. Dans le même temps, un assassin tue des jeunes femmes et laisse des pages du livre sur le lieu du crime. L'écrivain se lance alors à la poursuite du maniaque.
Dario Argento abandonne ici les vieilles demeures baroques de **Suspiria** et **Inferno** où il faisait démabuler des victimes en puissance sur fond de lumières rouges et bleues. Le décor de **Ténèbres**, inondé d'une lueur maladivement blanchâtre, constitue en lui-même une forme d'idéal. On a plus envie de vivre dans ces luxueuses maisons bourgeoises que dans l'académie de danse de Fribourg par exemple (**Suspiria**). La réussite du film provient du fait qu'il rend effrayant un espace a priori sécurisant en n'en cachant aucun recoin. Argento, avec sa Louma tentaculaire, cerne totalement une maison de l'extérieur, il montre en plan large une jeune fille perdue au milieu d'une pièce immense. Il nous place dans une situation confortable pour mieux nous foutre la trouille. La vraie.

Samedi 23 avril, Canal Plus.



SANG POUR SANG

de Joël et Ethan Cohen avec John Getz et M. Emmet Walsh.

Une histoire diabolique d'amour et de mort concoctée par deux petits génies du cinéma, Joël et Ethan Cohen.

Un mari et une femme. La femme a un amant. Le mari engage un détective pour tuer la femme et l'amant. Le détective s'aperçoit qu'il a plus d'intérêt à tuer le mari et il le fait. La suite accumule les coups de théâtre, manipule le spectateur avec une maestria incroyable. On se souviendra notamment de la seule scène onirique du film où l'espace d'un instant le spectateur est prêt à décrocher tellement il ne comprend plus. La mise en scène est constamment inventive. Quand un extérieur devient un intérieur, quand un travelling avant sur un comptoir tourne en course d'obstacles, quand dans le même mouvement la femme passe d'un lieu à l'autre. Combien de réalisateurs arriveront en une carrière à fournir autant de bonheur que les frères Cohen en 1 h 30 ? Bien peu hélas.

Samedi 16 avril, Canal Plus.



LE CONTINENT DES HOMMES-POISSONS

De Sergio Martino. Avec Barbara Bach, Joseph Cotten, Richard Johnson...

Sortie en février 1979 à Paris, **Le Continent** obtint un succès aujourd'hui impensable pour une série B italienne. Près de 160 000 spectateurs. Et mérités. Il s'agit d'un film d'aventures fantastiques à la Jules Verne. Des naufragés, une île mystérieuse, des sauvages, un savant se livrant à des expériences démentes, des Atlantes, une éruption volcanique... Sergio Martino ne lésine pas sur les clichés mais sa réalisation possède le métier suffisant pour amalgamer adroitement ce fatras. Une dose restreinte d'érotisme (le tee-shirt mouillé de Barbara Bach), un soupçon d'horreur (la vue assez affreuse d'une créature entre l'homme et le poisson et quelques plaies), un rythme plutôt vif... Parfait pour une soirée brumeuse.

Dimanche 6 mars, M6.



THE FAN

De Edward Bianchi (1981). Avec Lauren Bacall, James Garner, Michael Biehn...

Inspiré par l'assassinat de John Lennon de façon inavouée. L'admirateur inconditionnel de la star vieillie Sally Ross (Lauren Bacall dans son propre rôle) lui envoie d'abord quelques lettres aimables. Mais il ne s'en tient pas là. Son courrier devient agressif et il passe à l'acte, décimant l'entourage de l'objet de ses rêves. Sur fond de tournage d'un film musical, **The Fan** décrit un cas de folie proche de celui du mythomane de **Fondu au Noir**. Edward Bianchi, réalisateur inconnu en France, construit un suspens progressif, ténu au départ pour s'avérer très prenant dans la seconde moitié du film. Le dénouement exhale une certaine amertume. A découvrir.

Jeudi 31 mars, Canal Plus.

Avril

Le 3. *Canal Plus.* 18 h 00. **Le Dernier Amour de Coccinelle** de Robert Stevenson.
Le 3. *Canal Plus.* 20 h 30. **Dune** de David Lynch de Kyle MacLachlan et Paul Smith.
Le 12. *Canal Plus.* 20 h 30. **Blade Runner** de Ridley Scott avec Harrisson Ford et Rutger Hauer.
Le 16. *Canal Plus.* 18 h 00. **Sang pour Sang** de Joël Cohen avec John Getz et M. Emmet Walsh.
Le 16. *Canal Plus.* 24 h 00. **Le Retour des Morts-Vivants** de Dan O'Bannon avec Clu Yulager et Linnéa Quigley.
Le 23. *Canal Plus.* 24 h 00. **Ténèbres** de Dario Argento avec Anthony Franciosa et Daria Nicolodi.
Le 24. *Canal Plus.* 20 h 30. **Tron** de Steven Lisberger avec Jeff Bridges et David Warner.
Le 26. *Canal Plus.* 20 h 30. **Grand Guignol** de Jean Marbœuf avec Michel Galabru et Claire Nadeau.
Le 30. *Canal Plus.* 24 h 00. **Les Poupées** de Stuart Gordon avec Stephen Lee et Guy Rolfe.
Les dates et horaires de diffusion données ici sont susceptibles d'être modifiés par les chaînes de télévision.

Vincent GUIGNEBERT

LE DOCTEUR ET LES ASSASSINS

de Freddie Francis avec Timothy Dalton et Jonathan Pryce.

Après avoir signé la photographie de **Elephant Man** et **Dune**, Freddie Francis revient à la mise en scène avec **Le Docteur et les Assassins** qui narre l'échec du Dr. Thomas Rock dans sa tentative de faire progresser la médecine au dix-neuvième siècle. N'ayant pas grand choix pour se livrer à ses expériences, Rock fait appel à Burke et Harke, deux brigands, pour l'approvisionner en cadavres frais, si possible. Le film montre jusqu'où un homme est capable d'aller pour prouver son intégrité. Dans ce cas, jusqu'au meurtre.

Quoique d'une texture assez classique, **Le Docteur et les Assassins** se révèle être un excellent film. On se demande pourquoi le nom de Freddie Francis n'est pas réapparu depuis sur les écrans.

Samedi 26 mars. Canal Plus.

REVES SANGLANTS

De Roger Christian (1982). Avec Kathryn Harrold, Zeljko Ivanek, Paul Freeman...

Programmé dans l'indifférence générale au Festival d'Avoriaz en 1983, **The Sender** (devenu **Transmission de Cauchemars** pour la France) a échappé in-extremis à une diffusion en salles. Une histoire de rêves et de cauchemars bien avant **Les Griffes de la Nuit.** Une mère possessive et bigote est persuadée que son fils doué de certains pouvoirs est Jésus-Christ réincarné. Ce fils, en effet, envoie ses cauchemars perturber une jolie psychiatre. Dynamique, plastiquement bien conçu, **Transmission de Cauchemars** est la première mise en scène de Roger Christian, décorateur de **Alien** et **Star Wars.** Sa seconde réalisation, **Lorca and the Outlaws**, fut diffusée à Avoriaz également et demeure tout aussi inédite que la première.

Samedi 12 mars, Canal Plus.

NOTRE AVIS

La note « Mad Movies » (Moyenne de la cotation des rédacteurs) :

Le Continent des Hommes Poissons	3
Shining	5
L'Etrangleur de Boston	6
Le Passage	2
Rêves sanglants	3
Bons Baisers de Russie	5
Vendredi 13 : Chapitre 5	1
Le Docteur et les Assassins	4
Vol au-dessus d'un Nid de Coucou	6
Tonnerre de Feu	4
The Fan	4
Le Dernier Amour de Coccinelle	2
Dune	4
Blade Runner	5
Sang pour Sang	5
Le Retour des Morts-Vivants	4
Les Poupées (Dolls)	3
Tron	4
Grand Guignol	2
Ténèbres	4
Zone Rouge	2
Une Etrange Affaire	5

BLADE RUNNER



de Ridley Scott. Avec Harrison Ford et Rutger Hauer.

Dans le futur, des robots semblables dans le moindre détail aux êtres humains sont utilisés comme ouvriers sur des planètes éloignées. Certains se rebellent, s'évadent et aboutissent sur terre où ils veulent se venger de leur créateur. Les robots, appelés les répliquants, sont en effet programmés pour mourir au bout de quatre années. Rick Deckard a pour mission de retrouver ces répliquants et de les éliminer. La ville créée par Ridley Scott est monstrueusement angoissante. Quand une navette survole la mégalopolis, ce n'est que gratte-ciel, néons, publicités, balises. Sous cette cime, rien. Le trou. L'inconnu. Rick Deckard va être obligé de plonger dans cet inconnu. Il découvrira le peuple imbécile qui s'entasse dans les rues, pratiquement bestial. Au beau milieu de ce capharnaüm à peine imaginable, Deckard va rencontrer l'humanité chez ces répliquants. Scott laisse planer l'ambiguïté sur l'identité de son héros. Homme ou répliquant ? Débris ou symbole de pureté ? Telle est la question. Très dur...

Mardi 12 avril, Canal Plus.



COURRIER DES LECTEURS

Eric Boyer, Paris

Tout d'abord un grand merci à Christophe Triollet d'avoir mis les points sur les « i » dans le n° 51 (si vous ne l'avez pas encore lu, courez-y). Il est en effet assez ridicule de voir des lecteurs se régler leurs comptes par courrier des lecteurs interposé (et franchement, Tonton Mad, tu publies avec un peu trop de complaisance ces lettres qui me font penser aux discussions charmantes qu'entretiennent les deux poivrots qui gisent sur le trottoir d'en face : ils sont tous les deux bourrés, incapables de comprendre ce que dit l'autre, s'en foutant bien d'ailleurs et gueulant plus fort pour mieux se faire entendre. Hélas pour moi, je n'ai pas cet alcool miracle, Viper, qui fait des ravages dans **Street Trash**).
Un grand merci à toi, Tonton Mad, d'avoir remis la rubrique « Mad Mosik », d'y avoir ajouté « Mad'gazine », et ce serait vraiment super que le « Film Décrypté » revienne plus souvent, après cet éphémère retour dans le 48.
Merci à... Non, stop ! On dirait Drucker !
Alors passons aux critiques : les numéros précédant le 51 m'ont fait une grande peur ; vous commenciez à donner dans la critique *Actua-Ciné* (c'est-à-dire pas de critiques, mais l'encensoir à tout va). Heureusement le n° 51 prouve que vous êtes redevenu normal, Tonton Mad, et je vous engage à ne pas rechuter.
J'aimerais savoir si la B.O. de **La Forteresse Noire** existe bien, et si oui, chez qui ? C'est un appel désespéré (enfin presque) que j'adresse à tous les lecteurs (et trices) et à toi, Tonton Mad. Eric Bouyer, 2, rue Nollet, 75017 Paris.
Le choix des lettres à publier se fait de façon à refléter les tendances globales de ce courrier. Que certains fassent volontairement de la provoc. pour passer dans la rubrique, le fait ne nous a pas vraiment échappé, tu penses bien. Mais nous ne recevons pas toujours les critiques constructives et réfléchies qui pourraient alimenter ces deux pages en suffisance. Alors on colmate avec les quelques tirades péremptoires et bien intolérantes que tu as pu voir. Les lecteurs font rapidement la part des choses et apprécient au coup par coup (sauf ceux qui tombent dans le piège et répondent dans le même registre, mais personne n'est parfait).
Ton second reproche met le doigt sur un débat très à la mode en ce moment au sein même de notre rédaction. A savoir : sommes-nous avant tout des critiques ou des journalistes ? Quelle approche du film doit-on effectuer ? Faut-il informer objectivement ou plutôt faire partager une émotion de spectateur avec toute la subjectivité que cela implique ? Bref, tu vois la galère d'ici. Les lecteurs qui voudraient partager nos souffrances peuvent d'ailleurs le faire dans cette rubrique en nous faisant connaître leur avis. Parce que cette revue, on la fait un peu pour vous, quand même. J.-P.P.

Christian André, Septèmes

Déception et grosse, très grosse colère après la nouvelle qui vient de sortir de la bouche de Bruno Masure : le grand prix d'Avoriaz a été décerné à **The Hidden** de Jack Sholder, alors que l'inestimable, le magnifique, le gigantesque **Robocop** ne se contente que d'un modeste prix illusoire. Le constat est flagrant : le jury a voulu créer la surprise devant les pronostics déjà faits par vous, vos confrères et le public. Je ne crois pas que le cinéma fantastique sera enrichi en sortant d'Avoriaz. Madame Kaprisky, qui ne supportez pas une goutte de sang, monsieur Lumet, qui n'êtes plus de notre époque, et tous les autres empotés de ce jury inepte, laissez donc place à des personnes compétentes et en pleine possession de leurs facultés mentales. En espérant que votre rédaction et vos lecteurs partagent mon avis. Amicalement.
*Toujours pas mal de réactions négatives dans vos lettres à la suite d'un palmarès d'Avoriaz. Chaque année, la presse désigne un film comme gagnant potentiel (**Razorback, La Mouche**, etc.) et cela peut en effet énerver un jury qui croit qu'on lui mâche le travail ou, pire encore, qu'on lui impose un choix (ah ben zut, hé, oh, à quoi on sert, nous alors ?). Il faut également ajouter qu'un jury hésite souvent à couronner une œuvre qu'il juge par trop violente (bien qu'on connaisse des exemples) et que **The Hidden** est quand même un très bon film. J.-P.P.*

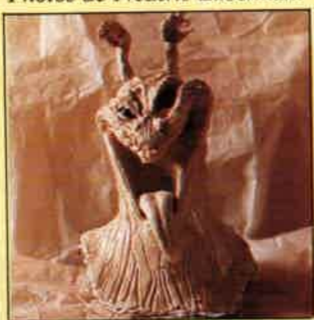
Jérôme Desvaux, Lambersart

Tout d'abord bravo pour le n° 51. Rarement un numéro de *Mad Movies* n'avait été aussi bien ficelé. Les pages consacrées à Avoriaz sont complètement démentes, de même que le reste de la revue pour lequel j'accorderais un 20/20 bien mérité. Continuez comme cela et le nombre d'abonnés ne fera qu'augmenter. Je vais tourner un film fantastique (un second) et je recherche pour cela des acteurs, des figurants, des décorateurs, des musiciens, des monteurs, etc. sans oublier bien sûr les éternels maquilleurs. Ce film sera tourné en 16 mm et, bien qu'évitant le gore, ce ne sera pas un conte de fées. Je prépare aussi un fanzine qui traitera de la video et du cinéma fantastique amateur en France. Pour le film ou le fanzine, n'hésitez pas à me contacter : Jérôme Desvaux, 78, rue Gay-Lussac, 59130 Lambersart. Tél. : 20.09.90.55 (le soir).

Frédéric Zilberman, Le Perreux

Merci d'avoir publié mes photos dans votre n° 48. Je me permets de vous adresser à nouveau celles de mes dernières réalisations. La première représente une morte-vivante fabriquée en latex et ambrex. Pour la seconde, il s'agit d'une étude pour un monstre « rigolo » réalisée en plastiline. Merci pour votre travail. Avec toute ma considération.

Photos de Frédéric Zilberman.





Denis Grossi, Lattes

70 pages délirantes, des photos et des articles d'enfer, pas de pub (ou presque, et d'ailleurs attention, je vous surveille !) et un humour purement génial. Bref, continuez comme cela, vous avez tout bon.
En effet, j'ai découvert *Mad Movies* à partir du n° 41 et je pense qu'il reste le « best-seller » de votre bouquinerie. Sa couverture était sublime et la dose d'horreur qui y régnait s'est un peu perdue. Je pense que les tentatives d'originalité et d'innovation sont nécessaires. Ce numéro hors- série consacré à James Bond, par exemple, est une véritable réussite qu'il faudrait renouveler. Bon point également pour l'histoire de *Mad Movies* dans le 51 : géniale.
Engagez-vous plus encore dans vos critiques : plus de vrai, moins de baratin. C'est bien, mais vous pouvez faire mieux. C'est qu'on devient difficile !
Les coulisses du cinéma sont par trop méconnues et *Mad Movies* se doit d'y faire le jour. Personnalités insolites, interviews chaudes, les dessous des films... l'inédit et le bizarre ont leur place dans la revue.
Je ne devrais pas le dire, mais même sans rien y changer, *Mad Movies* reste indispensable. N'en profitez pas ! Je le sens : 1988 sera une année faste.

Stéphanie Baud, Annecy

Je vous aime bien et dès que je reçois la revue, je la décortique article après article. L'éditorial est toujours aussi délirant et, lorsque le moral est au plus bas (ça arrive !) il suffit d'ouvrir *Mad* pour retrouver la joie de vivre et pour rire un bon coup. Aussi approuverai-je Sophie Bertrade et ses amies (*Mad Movies* 51) pour leur idée concernant la création d'un J.-P.P. Fan Club. Cela semble intéressant : bravo les copines ! Je suis de tout cœur avec vous pour que ça réussisse.
Je tiens à féliciter l'équipe de *Mad* et particulièrement les journalistes qui ont rédigé l'article sur John Badham dans *Impact* n° 4 que je viens de commander, car, étant une « mordue » de Dracula, j'ai pu avoir des photos de mon idole. Inutile de vous dire que le n° 23 de *Mad Movies*, Spécial Dracula, fait également partie de ma collection. Gloire à vous, ô maîtres incontestés !
Merci pour ton enthousiasme qui nous fait bien plaisir. Quant à ce Fan-Club, nous traversons justement une période d'expectative. En effet, que faut-il penser de la lettre suivante ? J.-P.P.

Jean-Marie Bertrade, St-Mandé

Cher monsieur et chers lecteurs,
Je suis épuisé par les nombreuses incartades de Sophie, mon épouse, et si je devais compter les années de cocufiage dont elle me pare...
Aussi, quand j'ai appris la nouvelle de ce Fan-Club nouvellement créé, j'ai souffert dans mes entrailles, monsieur. Messieurs ! ne répondez pas aux provocations de ces quatre salopes, car le club des dix cocus du Lot-et-Garonne vient encore de compter une victime.
Je vous en conjure, sans quoi nous nous verrions obligés d'intervenir par la force. Dix cocus rambolesques prêts à tout.
S'il se forme un Fan-Club des maris trompés, alors notre compte est bon, nous ne passerons jamais le prochain numéro. Je propose que nous contre-attaquions d'ores et déjà sous la forme de la création d'un mouvement apolitique d'une ampleur exceptionnelle : le « Mouvement des Admiratrices Délurées », par exemple. Eh oui, le MAD, en quelque dorte. Je ne l'ai presque pas fait exprès. Il s'agit de montrer une fois pour toute que nous ne céderons pas aux vagues menaces irresponsables d'un quarteron de maris jaloux. Non mais alors !
Je compte mettre ce mouvement en route dès que les lectrices nous auront fait parvenir leurs premières cotisations (tarifs spéciaux pour membres bienfaitrices, avantages en nature acceptés). J.-P.P.

René Kotyla, Nogent-sur-Seine

Fidèle abonné à *Mad Movies* depuis de nombreuses années, je vous fais parvenir la photographie d'une peinture acrylique que j'ai réalisée en amateur. Vous en êtes responsables car je suis très inspiré par votre revue. Dans l'espoir que vous puissiez la reproduire dans le courrier. Meilleurs sentiments.



Frédéric Banchet, Panissières

Je tiens à répondre à Stéphane (M.M. 51) qui dit que le 49 ne s'est pas vendu parce qu'il y avait Superman en couverture. Eh bien il se trompe, moi je l'ai acheté. C'était mon premier numéro et je n'avais jamais remarqué ce magazine avant. La preuve qu'il est utile de mettre des films connus en couverture. Et si **Superman V** sort un jour, je conseille à J.-P.P. de le mette à nouveau. Bien sûr, nous aimons des photos plus efficaces, mais il faut penser au grand public.
Il ne faut pas être égoïste, pensez aux personnes qui font *Mad Movies*. Pour eux, s'ils ne veulent pas aller travailler dans la plus grande « boîte » de France, qui n'est autre que l'A.N.P.E., il faut à tout prix que la revue se vende. D'ailleurs le tirage de *Mad* est passé de 75.000 à 85.000, voyez où je veux en venir.
Encore un mot. Je parie que **Robocop** va gagner le grand prix au Festival d'Avoriaz.

Mon pauvre lapin ! Dis-nous vite ce que tu comptais parier. Pour une fois qu'on va gagner quelque chose ! J.-P.P.

Sophie Leonard, Paris

Ma grand-mère a l'habitude de faire des gâteaux. Mais elle oublie toujours un ingrédient. La levure, le sucre ou autre chose. On appelle quand même ça un gâteau !
Je pense qu'on pourrait envoyer un manuel de cuisine à M. Gornick après son **Creepshow II**. Entouré comme il était de tous ses p'tits camarades, quelqu'un aurait pu lui souffler.
Il fallait lui dire que **The Old Chief**... manque totalement de saveur. On se doute dès le début que l'Indien va accomplir une vengeance. Tout ce qu'il nous reste à faire c'est attendre qu'on nous dise « pourquoi et comment ». Et vous savez quoi ? A part des plans à la gloire du travail effectué sur l'Indien en bois, on ne nous montre rien.
Il fallait lui dire aussi que Tom Wright et ses dégoulinures sont le seul intérêt de **The Hitch hiker**.
Il fallait lui dire que l'articulation bédéesque étant nullissime, un sketch sur les plantes carnivores aurait été le bienvenu.
Il faut lui dire que la seule partie qui vaille le coup est celle intitulée **The Raft**. Idée lumineuse du King (si !). Le mystère de la nappe restant total, pourquoi pas une suite explicative dans **Creepshow 210 la Révélation**, hein ?
Dans tout ça, on réussit à trouver 30 minutes de bon spectacle. C'est peu !
On appelle quand même ça un film ! J'ai peur pour le troisième volet. Reposez en paix d'ici là.

Frédéric Pawlovski, Roubaix

Avant de commencer, j'aimerais dénoncer un acte de barbarie et de sadisme de la part de mon prof. de physique. Figurez-vous que cet être sans pitié m'a privé de mon *Mad Movies* pendant plus d'une semaine parce que, simplement, j'étais en train de le lire (bon d'accord, c'était en cours, mais c'est pas une raison pour un verdict aussi dur) d'autant que c'était le jour- même où je l'avais acheté. Ce prof, insensible à mes pleurs et mes prières, s'appelle Boulanger et sévit au Lycée Jean Rostand de Roublaix (si jamais il lit ça, j'espère qu'il aura de l'humour).
Je voudrais te demander : qu'est-il advenu de la rubrique « Autopsie du 7e art » ? Et puis pourquoi ne mettriez-vous pas dans un coin de « Mad'gazine » les films qui sortent aux U.S.A. ? On saurait à quoi s'en tenir sur la distribution en France dans les prochains mois.
Enfin pour finir, une proposition. Il m'a semblé avoir lu que sur Minitel (code Mad) vous aviez répertorié les films fantastiques de ces dernières années. Pourquoi n'en feriez-vous pas un numéro hors-série avec tous les films de 1970 à 1987, par exemple? Réfléchissez ! (j'espère que ça marchera mieux qu'avec Suez...).

Ça alors ! Les profs confisquent encore les affaires ? Jadis ils rangeaient le butin dans une armoire et nous le restituaient généralement à la fin de l'année.

J'y pense, s'il te rend des trucs, essaie de lui réclamer par la même occasion **Le Fripounet et Marisette** *qui m'a beaucoup marqué et qui doit avoir pris une sérieuse valeur, depuis le temps. J.-P.P.*

Christophe Dulon, Albi

Y'a-t-il un « problème *Mad Movies* ? ». A en juger par certaines lettres récentes, oui : d'EVOLUTION. D'abord les couvertures (ah les tri/quadripartites des n°s 23 à 33) sont bien de plus en plus crades : Lundgren ou Superman, ce n'est pas digne du niveau *Mad Movies*.

D'autre part, vous semblez coller de près au déclin du ciné-fantastique, depuis 3-4 ans. Si la qualité de vos texte reste bonne, le niveau global des films traités l'est beaucoup moins, sauf exceptions. Pourquoi s'apesantir sur **Freddy III** et autres **Evil Dead II** qui tiennent plus du guignol que du Fantastique ?
J.-P.P. dit « on trie ». Ouais...

Quant aux photos, ça lorgne souvent sur « l'officine de l'hémoglobine », pour les shootés du maquillage gore/latex. Bon, il en faut, mais salut l'overdose... Avouez que vous avez viré votre cuti depuis les sublimes, entre autres - n°s 22 à 25, déjà d'un très bon niveau de revue pro.
Ne seriez-vous pas devenu des gestionnaires du sanguinolent pour teenagers ?
Voilà. Lettre un poil dérangeante (publiée) ? mais sincère. Vous avez quand même de beaux restes, et le dernier dossier « Avoriaz » est excellent.

Mais non, une lettre qui nous aide à réfléchir sur notre travail ne nous dérange jamais.

Mais alors, que nous conseilles-tu ? Réaliser de bons films nous-mêmes plutôt que de critiquer ceux que tu juges inintéressants ? Ne pas paraître lorsque l'actualité ne nous fournira pas une matière assez qualitative ? Revenir à une formule non-professionnelle ? C'est que nous n'avons guère le choix.

Quelques que soient nos réflexions sur la manière de conduire cette revue au sein de la rédaction, crois bien qu'elles vont toutes dans l'optique de l'amélioration des textes, de la recherche d'une méthode analytique originale (vois notre nouvelle rubrique « Forum »), d'une plus grande richesse picturale et d'un certain respect du lectorat qui nous est fidèle. Que pourrait-on dire d'autre si jamais notre bonne volonté ne te suffisait pas ? J.-P.P.

Michel-Ange Navarro, Luxembourg

- Est-ce que vous vendez la revue *Mad Movies* ?
- Non, che ne parle pas bien le franszouch.
- Bonjour *Mad Movies*, vous...
- Oui, c'est un livre pour les enfants.
- Non, *Mad Movies* c'est une revue de Fantastique.
- Ah, *Fantastic Four*...

Enfin bref, cher J.-P.P., aujourd'hui je dis stop et je m'abonne. Franchement, jusqu'à me présenter des *Inspecteur Gadget*, ils ont été !
Bon, j'abrège. En fait je voulais te poser cette question : pourquoi ne pas réimprimer les numéros 1 à 22 après avoir fait un sondage auprès de tes lecteurs pour voir si cela serait rentable. Pour ma part je suis sûr que le stock partirait très vite.
A tout amateur éclairé, sachez que je suis prêt à échanger les dix premiers numéros de *Strange* (très rares) contre les premiers numéros de *Mad Movies*. J'en vends d'ail leurs d'autres.
Strange plus récents. Liste contre enveloppe timbrée. Michel-Ange Navarro, 15, rue Edison, 3462 Dudelange, Luxembourg.

Nous avons déjà effectué quelques rééditions, mais les premiers numéros n'étaient pas en couleurs et portaient sur des films assez anciens. Ce qui fait que l'opération n'a pas connu un trop grand succès, si ce n'est auprès des collectionneurs. J.-P.P.

Gilles Touzeau, Orléans

Je voudrais remercier David Oghia (courrier du 51). Lorsqu'il parle de mes performances dans **Super-Commando** ; je ne vois pas bien de quoi il parle, mais enfin ça fait toujours plaisir.
Sinon, j'ai vraiment l'impression que certains achètent *Mad Movies* pour sa couverture... Eh les gars, ils pourraient l'emballer dans du papier-chiotte que je l'achèterais encore ce canard ! Alors, laissez donc J.-P.P. faire ce qu'il veut (et ce qu'il peut, le pauvre, vu son état !). *(quoi mon état ? tu veux mon pied aux fesses ? Je sens que ça va barder pour ton Matrixcul...)*.

Enfin, je voudrais parler du Festival super 8. David Oghia a (malheureusement) raison : la parodie est le seul genre qui s'adapte au public du Festival. Bien sûr, on ne prend pas trop de risques, mais ceux qui ont essayé d'être sérieux se sont cassés la figure (sauf Lermechin, mais lui c'est un cas), alors à quoi bon essayer d'être original si c'est pour se faire huer et traiter de prétentieux ? Qu'y gagne-t-on ? Je voudrais savoir ce qu'en pensent les autres réalisateurs. Avant le cinquième Festival, j'aimerais bien qu'un débat s'ouvre là-dessus.

Dans mon esprit ce Festival avait deux objectifs : favoriser la création et tenter de passer un chouette moment entre gens complices. Je me demande effectivement si la complicité ne prend pas de plus en plus le pas sur la création et c'est un problème. Le phénomène s'intensifie à mesure que le nombre des spectateurs augmente et je ne vois pas comment y remédier. Faire plusieurs séances ? On perdrait l'ambiance, la fraîcheur et le côté « live » du truc. Sensibiliser les gens au respect des œuvres présentées ? Nous allons essayer cette année. Si tu as d'autres idées, c'est le moment... Ceci dit, certains films sérieux et de qualité parviennent quand même à en imposer aux spectateurs (les deux films de P. Sisbane cette année, par exemple), et n'oublie pas non plus que ce n'est pas le public qui attribue les prix mais un jury de critiques, acteurs ou professionnels du genre. Le principe d'un débat sur ce sujet nous intéresse, que les réalisateurs pouvant se déplacer à Paris nous écrivent en nous indiquant leurs heures préférentielles et un numéro de téléphone où nous puissions les appeler pour fixer une date. J.-P.P.

Richard Gordillo Perpignan

Ave Mad, mort et tueries et salut hanté ! A tous les cinéphiles de passage, attachés aux griffes de *Mad*, je voudrais rappeler que le film d'horreur n'est pas un vulgaire cumul de plaisirs sadiques (le plaisir de la chair). Le cinéma horrifique est le doux héritier de ces films mythiques où la frénésie lyrique d'un Dali ou d'un Bunuel s'exprimait sans limite.
Souvenez-vous de ces précurseurs aux scènes épiques : l'œil tranché par un rasoir dans **Le Chien Andalou**, les nobles au visage couvert de mouches dans **L'Age d'Or**. Souvenez-vous que dans le malsain lubrique nous entendons perpétrer la tradition surréaliste.
Plaisons-nous à nous vautrer dans cette fange filmique que les ascètes critiques osent mépriser de leur intellectualisme stoïque. Messieurs, *Mad* vous salue bien bas et baise votre culture cul de jatte du cinéma ! A part toutes ces pensées réjouissantes, j'aimerais vous faire part d'une découverte suprenante, une étonnante incantation : « l'actrice qui dzewit jhqzr la femme be Franciosa ». Devinez ma surprise lorsque je remarquai que cette phrase provenait de *Mad Movies* (N° 51). Attention aux fautes de frappe, oncle Mad !
Pour terminer, méditons ensemble sur cette citation de Lovecraft : « Dans le tertre mortifère est enfoui à jamais le mythique glossaire de *Mad*, là où le grand prêtre Janus Pietrus Putterus a enregistré vos noms » (Dagon chapitre 3 verset 12). Bonjour chez vous, citoyens de Yoggoth !
Adressez si vous le voulez vos pensées macabres à Richard Gordillo, 6, rue Leconte de Lisles, 66000 Perpignan.

S'il s'agissait de fautes de frappe, nous frapperions le fautif, mais là c'est l'ordinateur qui s'affole et redistribue des lettres au hasard alors que toutes les corrections ont été effectuées. La prochaine fois, on écrit tout à la main, c'est plus sûr ! J.-P.P.

Jean-Michel, Moulins

Tout d'abord, je tiens à vous féliciter pour votre excellente revue, l'esprit jeune et non guindé qui s'en dégage. Pas de tape à l'œil ou de ton snobinard. Mais je ne vais pas étaler davantage de confiture, bien que cela soit mérité. Je voudrais simplement dire à tous vos lecteurs qui critiquent l'évolution du bouquin ; qu'ils cessent de rêver. Si vous mettez **Robocop** ou **Superman IV** en couverture, cela n'enlève rien au charme de la revue. La marginalité c'est bien, mais il faut aussi une rentrée d'argent. Alors, soyons lucide !
Un seul reproche : évitez l'excès de gore, car bien souvent l'histoire disparaît au profit des effets sanglants. 15 minutes ça va, mais une heure trente, bonjour les dégats ! Rien ne vaut des œuvres comme **Les Sorcières d'Eastwick**, **Link** ou **House**...

Photo du DERNIER SOUTERRAIN.



Adrienne Bartoc, Vincennes

D'abord, je dirais à Sophie Bertrade qu'elle a un certain culot de donner des « rendez-vous ». Mais c'est son problème et d'un autre côté les yeux bleus de J.-P.P. y sont sûrement pour quelque chose. *(c'est en effet probable, oui !)*. C'est un stimulant qui enflamme les plumes de ses demoiselles *(pas seulement les plumes, en fait...)* dont je suis, mais tel n'est pas le but de ma lettre. J'ai vu, figurez-vous, *Robocop* et j'aimerais vous donner mon avis personnel, autrement je vais exploser. Tant pis si je me heurte à l'incompréhension, mais **Robocop** fait partie d'un chapelet de navets : **Retour vers le Futur, Aliens, House, Terminator** et maintenant **Robocop** ! J'en oublie c'est certain, sans doute par charité chrétienne.

Robocop est insipide, complaisant, vulgaire, presque aussi plat qu'un feuilleton télévisé. Avec ça, les couleurs sont d'une laideur à crever. Ne prenez pas cela pour une attaque malveillante, un persiflage abusif et imbécile, mais bien plutôt pour un regret légitime du travail bien fait. J'aime trop le véritable Cinéma Fantastique et de S.F.

Vous seriez bien gentils d'accorder quelques lignes à Georges Franju. Votre languissante lectrice.

Johnny Chauveau, Clermont-Ferrand

Salut à toute l'équipe de *Mad*. Je vous écris à propos d'articles parus dans Hard Force et Hard Rock concernant la sortie de la B.O. de **Phenomena II**. Donc le film est en cours ou fini. Pourtant aucun journal spécialisé n'en a parlé. En tout cas, il semblerait que la musique ait un son moins heavy que le premier, dommage ! Je vous joins une photo du tournage de mon court-métrage intitulé **Le Dernier Souterrain**. Passez mon adresse au cas où des lecteurs voudraient m'écrire, Johnny Chauveau, La Glacière, 6, rue des Lierres, 63100 Clermont-Ferrand.

Il y avait tellement de monde sur le coup de la musique de **Phenomena** *que peut-être l'un des responsables a-t-il sorti seul un album. Enfin, quoi qu'il en soit, Argento n'a jamais tourné de suite, d'autant que le premier n'a pas vraiment fait d'éclat au box-office.*

Alice Taylor, Paris

Un livre de grec posé sur les genoux, de la sueur au front et deux yeux qui regardent fixement un *Mad Movies* superbe qui n'attend que d'être ouvert. Et soudain, on fait valser son bouquin avec un geste dédaigneux. Voilà le schéma typique du détournement d'une pauv'mineure comme moi de son travail par une bête revue trop bien fichue.

Enfin, passons aux raisons qui m'ont fait écrire : j'aimerais que quelqu'un m'explique doucement et avec des mots simples comment et avec quoi faire des masques, des prothèses, etc.

Ensuite, ma chatte (une vraie, la femelle du chat) et celle de mon frère vont avoir des petits qui seront nés pour le prochain numéro... Ça vous tente ? Cela s'adresse aux lecteurs comme à la rédaction, of course. Voilà, je vous embrasse. Alice Taylor, 8, villa Brune, 75014 Paris.

Non, écoute, parle aux lecteurs, pas à nous. Moi, je suis derrière ma petite machine à écrire (Canon S 50, écran à cristaux liquides), j'embête personne et j'aimerais bien qu'on me laisse travailler tranquille ! D'ailleurs la rédaction ne cédera plus aux provocations, d'où qu'elles viennent.

Par contre, pas mal de lecteurs vont sûrement vouloir t'expliquer doucement les effets spéciaux. Je sens qu'il va encore y avoir du détournement de mineures dans l'air. Sans parler du printemps qui arrive... J.-P.P.

PALMARES 1988

Voici venu l'instant magique du bilan et ce n'est pas sans une certaine émotion que je dépouille les derniers bulletins. Vous trouverez donc ici les avis de vos rédacteurs préférés, mais aussi, et surtout, la liste effectuée grâce à vos propres lettres et reflétant ainsi votre avis, à vous lecteurs.
Jouant des coudes (5 voix d'écart), **La Mouche** et **Evil Dead II** se placent facilement en tête, alors que les trois autres films suivants arrivent groupés loin derrière. Dans votre liste des « meilleurs » venaient à la suite, et dans l'ordre : **Angel Heart, Blue Velvet, Street Trash, Les Sorcières d'Eastwick** et **Bloody Bird.**
En tête de la queue, si je puis oser ce raccourci lapidaire, on trouve, dans la catégorie des « pires » : **King Kong II** et **Terminus** qui terminent (!) le parcours avec une forte longueur d'avance (ou de retard, comme on veut) sur les autres tocards. En sixième place venait **Superman IV**, puis **Blue Velvet, Les Dents de la Mer II, From Beyond** et **Jason le Mort-Vivant.**
Curiosité que de voir **Blue Velvet** figurer en 7e place, à la fois dans les « pires » et dans les « meilleurs » et surprise aussi de découvrir que les vrais nanars ne figurent pas dans les « pires ». **L'Abîme des Morts-Vivants, La Revanche des Mortes-Vivantes** (à eux deux, quelle partouze !), **Aladdin, Osa** et autres **Rock Aliens** s'en tirent ainsi avec le bénéfice du doute. Films non vus ou bien les lecteurs n'auraient-ils pas voulu achever les blessés ?
Quant aux deux meilleurs films, selon vous, on peut considérer qu'ils reflètent deux tendances bien distinctes dans notre univers cinématographique : l'œuvre de création et le cinoche à effets rigolard et bien mouvementé, tant il est probant qu'il faut de tout dans le meilleur des mondes fantastiques.

Jean-Pierre PUTTERS

Ci-dessous : l'équipe de MAD en pleine délibération !



Bernard ACHOUR

Les Ailes du Désir
Creator
La Mouche
Night of the Creeps
Peggy Sue s'est mariée

Golden Child
Labyrinthe
Street Trash
Vamp
Evil Dead II

Vincent GUIGNEBERT

Massacre à la Tronçonneuse II
La Mouche
Le Chant des Sirènes
Angel Heart
Predator

Superman IV
Street Trash
Terminus
King Kong II
Demons II

Jean-Michel LONGO

Massacre à la Tronçonneuse II
La Mouche
Evil Dead II
Les Ailes du Désir
Blue Velvet

Maximum Overdrive
Vamp
Angel Heart
Sous le Soleil de Satan
Firestarter

Maitland McDONAGH

Le 6e Sens
Blue Velvet
Angel Heart
Night of the Creeps
L'Aventure Intérieure

Creepshow II
Maximum Overdrive
Street Trash
Jason le Mort-Vivant
La Colline a des Yeux II

Jean-Pierre PUTTERS

La Mouche
Bigfoot et les Henderson
La Petite Boutique des Horreurs
Les autres « meilleurs » ne sont pas assez meilleurs pour être cités (ce n'est que mon avis).

Démons II
Terminus
L'Abîme des Morts-Vivants
King Kong II
Les Maîtres de l'Univers

Marc TOULLEC

Predator
Le Sixième Sens
Evil Dead II
Blue Velvet
Street Trash

Il était une Fois le diable
La revanche des Mortes-vivantes
Aladdin
Terminus
Mannequin

PALMARES DES LECTEURS

La Mouche
Evil Dead II
L'Aventure Intérieure
Predator
Freddy III

King Kong II
Terminus
Maximum Overdrive
House II
La Folle Histoire de l'Espace

Pour chaque liste : les cinq « meilleurs » en tête, dans l'ordre de préférence, et les cinq « pires » à la suite, dans l'ordre inverse (le pire en premier).

PETITES ANNONCES

Echange **Strange** 1 à 10 petit format contre les premiers **Mad Movies**, et vends les autres **Strange**. Liste contre enveloppe timbrée à Michel-Ange Navarro, 15 rue Edison, 3462 Dudelange, Luxembourg. P.S. : Leroux, contacte-moi. (*M'est avis qu'il va recevoir un sacré courrier, celui-là.* Ndc)

Recherche sur la région grenobloise spécialistes en effets optiques sur pellicule Super 8, ainsi qu'acteurs, maquilleurs et accessoiristes pour court métrage. Stéphane Bouhabel, 10 rue de la Cité, 38600 Fontaine.

Recherche acteurs et/ou collaborateurs pour film Super 8. Nombreux maquillages et effets visuels. Région parisienne. Réponse assurée. Robert Courtay, 27 av. Edmond Rostand, 91220 Brétigny-sur-Orge.

Vends revues, B.D. et autres en lots. Documentation chez Jérôme Decoster, 32 rue des Pyramides, 59000 Lille.

Vends affiches italiennes 70X35, 20F pièce. C'est donné. Stéphane Rivière, 24 rue du Ruisseau, 54130 Bouxières-aux-Dames.

Recherche documents sur Arnold Schwarzenegger, Mr T, Sylvester Stallone. Kader Regab, 3 rue E. Herriot, 21300 Chenôvre.

Achète tout, tout, tout, TOUT sur Michael Ironside. Marie-Line Sanders, 4 rue de la Libération, 21400 Châtillon-sur-Seine.

Vends ou échange contre B.D. et affiches de films fantastiques : **Strange** 84 à 190, **Titans** 5 à 75 et autres. Olivier Quesnel, 24 rue Thomas Beckett, 76130 Mont-Saint-Aignan. Tél. : 35.98.12.33

Collectionneur cherche premiers numéros de toutes B.D. de S.F. (surtout heroïc-fantasy) à prix raisonnables. Vincent Marquet, « Pedeboscop », Sort-en-Chaloix. 40180. Dax.

Aimerais correspondre avec fans américains, anglais et canadiens de S.F. Je suis bilingue. Alain M'Baye, HLM La Marquisanne, Bt C8, du Capitaine Masson, 83200 Toulon.

Recherche personnes sérieuses et intéressées pour un projet de film dans la région toulonnaise. Emmanuel Combaz, La Brunette, 1D rue des Genévriers, 83200 Toulon.

Achète ou échange **Mad Movies** 1 ou 22 contre **Ecran Fantastique** 3, 7, 39, 40,42. Vends aussi affiche 120X160 du **Contrat**. Cyril Saint Jongers, 2 rue le Gélinier, 95400 Villiers-le-Bel.

Achète tous documents sur la série des **Star Wars** : n°27,28,33 de **Mad Movies** et n° 13, 16,37, 38 de **L'Ecran fantastique**. Jérôme Decoster, 32, rue des Pyramides, 59000 Lille.

Etudiant en cinéma, je rêve de me trouver sur un tournage cet été, juste pour aider et pour mon expérience personnelle. Ecrire à Lilian Tombeux, 37 rue de Chaillot, 75016 Paris. Tél. : 37.43.27.27. Laisser coordonnées si absent.

Recherche tous documents concernant **L'Americain Film Institute Center for Advanced Film Studies** (à Los Angeles) et ses modalités d'inscription. Recherche aussi acteurs, actrices, chefs-op, maquilleurs, etc... pour tournage de film fantastique. Jérôme Desvaux, 78, rue Gay Lussac, 59130 Lambersart. Tél. : 20.09.90.55. Le soir.

Cherche correspondant(e) pour lier amitié aimant les films fantastiques, et policiers, **Mad Movies** et la new-wave. Ecrire à Thierry Perdriau, 15 rue de la Gemmetrie, 49124 St Barthélémy. Réponse assurée.

Achète tout ce qu'il est possible d'obtenir sur la trilogie de **La Guerre des Etoiles**: jouets (même usagés), poupées, maquettes (non montées), livres, babioles en tout genre. Envoyer liste ou téléphoner à : Jean-Pascal Sahuc, 2 rue de Belgrade, 38000 Grenoble. Tél. : 76.46.73.45.

Recherche vidéocassette d'**Evil Dead**, le n°1 de **Mad Movies**, des posters de cinéma en général, et des documents,posters, magazines sur Lucio Fulci. Michaël Péressoni, 1 impasse du Saquet, Rés. des 20 Arpents, 91560 Crosne.

Recherche tous documents sur la série des **Vendredi 13**. Marc Laroche, 29 rue du Jardin Ecole, 93100 Montreuil.

Vous connaissez Tanya Roberts, vous l'aimez, vous voulez mieux la connaître ? Une seule solution : adhérez au Tanya Roberts Fan Club, C/O Richard Tuil, 2 Croix Petit Verte, 95000 Cergy. Cotisation : 50 F. Un lot de photos à tout adhérent.

Jeune garçon de 14 ans désire figurer dans un film Super 8 ou d'aventures fantastiques. Vincent Coulon, 49 Résidence de la Bougie, 62223 St Nicolas. Tél. : 21.55.23.18.

Recherche tout sur la série **Dracula** de Christopher Lee, sauf **Prince des Ténèbres**. Petit budget. Mme Boulez, Route du Vieux Presbytère, 74410 St Jonioz.

Recherche tout document sur **Cannibal Holocaust** et la B.O. du film. Urgent ! Mikaël Thobert, Bragette Carat, 16410 Dignac.



LE TITRE MYSTERIEUX

Une foule de bonnes réponses, suite au titre mystérieux du numéro précédent. Il s'agissait donc de **La Bestia y la Espada Magica** (1983), de et avec Paul Naschy. Un bravo tout particulier à la famille Rosay, dont les membres se sont ruinés en cartes postales pour nous envoyer la quasi filmographie de Paul Naschy. Ce n'était pas idiot et s'ils font pareil au quarté, ça devrait rigoler un maximum. Ont gagné : Jean-Marie Serres (Paris), Ludovic Montgallet (Paris), Pierre Conte (Créteil), Dominique Mirbeau (Bourges) et Chantal Circet (Bobigny). Parmi les premiers outsiders : Jean-Marie Gregec, Patrick Callonnec, Olivier Friant, Julien Grand, Fabrice Pauletti, Stéphane Rannou, Emmanuel Rysermans, Philippe Perrin, Sébastien Dorlet, Baptiste Thierry, Dominique Kruk, Eric Bleicher, Eric Triestini, Jean Borgna, David Lotton, David Vanuxem, Christophe Bafoi, Gilles Iacono, Jean-Marc Doménéghetty, Antoine Macaluso, Stéphane Thiellement, Stéphane Giza, Pascal Lunionet, Frédéric Nicolosi, Fabien Calzavara, Laurent Chipaux, Jérôme Morin, Marc Hoka, Frédéric Hebert, Thierry Dumonteil, Dominique Piérard, Marc Laroche, Nicolas Pinsard, Fabrice Saudemont, François Mathieu, Rabah Mekdour, Fouad Benhammou, Laurent Conin, Frédric Decamps, Catherine Poiraud, Marcelle Lavergans, Michel Villoquet, Franck Veillard, Eric Dacharry, Arab Messedra, Régis Durieu, Alexandre André, Alain Cornic, Vincent Menu, M. Parisi, Mireille Dantin, Bruno Tomeo, Franck Passemard, Laurent Nourringeon, Valérie Muller, Pascal Baudonet, Bruno Consales, Thierry Faucounneau, Joffrey Lerat. Loïc Grange, Eric Mercier, Yannick Martinière.

Je vous laisse découvrir seuls la photo d'aujourd'hui, moi je ne supporte plus la vue du sang. Donnez-nous vite le titre du film d'où elle est issue et, si vous êtes dans les cinq premiers, vous recevrez gratuitement le n°53 (ben oui, de *Mad Movies*, évidemment !). Merci de nous envoyer cela par carte postale.

PETITES ANNONCES
(suite)

Cherche amateur pouvant m'aider à réaliser des masques en latex et autres effets. Marc de Bourtsoff, 12 rue Ambroise Paré, 77230 St Mard.

Achète **Mad Movies** 1 à 40, **Vidéo 7** 1 à 42. Vends **Clap** 1 à 31. Bruno Pereira, Rés. Arago 2, Esc. 22, Appt. 235 (*Attention au chien en entrant ! Ndc), 33600 Pessac.*

Recherche absolument tout sur Lori Laughlin, vue dans **Une Amie qui vous veut du Bien** (**Secret Admirer**, 1986). Philippe Rollin, 40 route de Montbeugny, 03400 Yzeure. Tél. : 70.46.14.07.

Recherche n°32 et 66 de **Première**, n°8 de **L'Hebdo des Savanes**, ainsi que le magazine U.S. **National Lampoon** de janvier 84. Pascal Faludi, « Orgevault », 35230 Noyal/Seiche.

Vends cours de SPFX cinéma (maquillages, monstres, adresses fournisseurs, etc...); plus de 200 pages format A4, photos, schémas, etc... Pour doc. et bon de commande, joindre un timbre à 2F20. A.M.R. 1 rue du 11 novembre 33150 Cenon.

Urgent ! Achète albums de Corben : **Rolf, Ogre, Les 1001 Nuits, Bloodstar, Métal Hurlant, Seulement en 1re édition** et à prix raisonnables, ainsi que les comics américains de la série **Fall of the Mutants** et aussi tous les albums Lug de « Best of Marvel ». Envoyez liste et prix à Alexandre Sadowsky, 53 bis rue du Château, 92600 Asnières.

Vends **Spidey** 1 à 26, **Strange** 7 à 63, affiches 120X160 de **L'Homme au Pistolet d'Or**et **Tonnerre de Feu**. Achète aussi cours de SPFX (*regarde plus haut, il y a une annonce pour toi,* NDC). Ecrire à Frédéric Dewaele, 46 rue Basse, 59000 Lille. Joindre une enveloppe timbrée.

1er mensuel d'annonces B.D.,S.F. polars, etc... L'ANNONCE BOUQUINS vous attend pour vos ventes/achats de livres en tous genres. 72 pages, 25 F, auprès de Pierre Caillens, 121 av. Georges Pompidou, 33500 Libourne.

Vends nombreux livres **Spectres** de la collection « Haute Tension ». Mlle Christine Delvar, 3 place des 3 Croix, 61200 Argentan.

Recherche K7 VHS de **Rollerball** à un prix pas trop élevé, ou à échanger contre **Poltergeist** ou **Le Crocodile de la Mort.** Fabrice de Bosq, 14 rue Garenne Bechevet, 78170 La Celle St Cloud.

Vends affiches et affichettes de films fantastiques (liste et prix sur demande), et 5 novellisations parues chez J'AI LU, 15 F pièce. Laurent Jaud, Le Grand Guillaumine, 17920 Breuillet.

Recherche toutes photos sur **Halloween, Class 1984, Rollerball, Cruising, Rocky Horror Show.** Didier Bidart, 11 rue de Hippocampes, 33260 La Teste.

Jeune homme 15 ans, brun, 1m50, très motivé par le spectacle, cherche place figurant ou autre. Réponse assurée à toute proposition. Abdelkarime Kouri, 11 rue Jules Massenet, 10600 La Chapelle St Luc.

Vends diverses affiches de films fantastiques 120X160, 60 F pièce + port. Alain Mure, 1 allée E. Lalo, 42000 St Etienne.

En vue de réaliser un court métrage fantastique, je cherche à louer une caméra Super 8 ou 16 mm, région lilloise si possible. Hervé Deroch, Bât B, Appt 4, Place Verte, 62440 Harnes. Tél. : 21.76.12.99.

Jeune homme 19 ans, 1m85, cheveux bruns, très sportif, désire faire figuration dans film. Thierry Lashley, 15 av. de l'Etang, 94190 Villeneuve St Georges.

Recherche deux aventures de John Difool (B.D.) : Tome 2 : **L'Incal Lumière,** Tome 4 :**Ce qui est en haut**, de Jodorovsky/Moebius. Bon état, prix sympa. Isabelle Oubron, 56, rue de la Fontaine Boutigny, 77470 Trilport.

Vends 40 n°s de **Strage,** 11 de **Spécial Strange** et 15 de **Strange Special Origines**, 5 F pièce. Liste contre timbre. Aimerais aussi correspondre avec passionnés de S.F. et d'horreur. Franck Dal-Molin, Lot. 57, « Le seuil d'Alès », Roussan, 30340 Salindre.

19 ans, amateur de cinéma, cherche à correspondre avec amateurs ou pros pour échange d'idées. Chamberlin Nyatcho, S.C Casimir Keugnikeu, S.E.P. C.A.E. B.P 130 Douala Cameroun.

Vends ou échange 3 posters de **Cobra** et 3 de **Rocky** contre le même nombre, ou plus (*ben voyons, NdC*) de posters de A-Ha. Jean-Marc Paniscello, Le Roc Lieu, Rue Henri Matisse, Porte 3, Esc. A,34170 Castelnau-le-Lez.

Recherche jeunes 15-20 ans en région brestoise, en vue création fanzine fantastique + nouvelles. Philippe Le Sanquer, 22 rue Garcia Lorca, 29200 Brest.

Que ceux qui veulent travailler ou qui travaillent sur des tournages (amateurs ou non) se fassent connaître à la FX Cie. Cela servira pour des réalisateurs cherchant des personnes pour un film. Envoyez vos coordonnées et un timbre à 3 F 70 à : FX Cie (Section du Caméra-Club d'Orient), 9 rue Brune , 21000 Dijon.

Recherche K7 VHS de **Planète interdite, Vendredi 13**, 1, 3 et **Chapitre final, Jaws 3D** et **Frogs.** Denis Derly, 13, Av. Gambetta, 26100 Romans.

Recherche **Mad Movies** N°17 : je suis prêt à le payer 100 F, frais de port à ma charge !!! Cherche aussi lectrices pour échanger idées sur le cinéma fantastique. Alain Lazzini, 182 D rue de Metz, 57650 Fontonx. Tél. 82.84.34.89

Recherche tous documents, livres, revues, gadgets, disques, aussi bien français qu'étrangers sur la série T.V. **Cosmos 1999**. Recherche aussi N°2 de **Starlog.** Eric Roure, 2 impasse des Plaines, 63800 Cournon.

Rechreche fan de Arnold Swarzenegger âgé de 15 à 18 ans pour correspondance et échange de documents. Wilfried Jacob (16 ans), 29 R.N. 113, 30620 Uchaub.

Jeune homme de 20 ans, 1m75, châtain, yeux verts, désireux de faire connaître mes talents de comédien, j'aimerais incarner un rôle plus ou moins important dans un film afin d'y apprécier mes possibilités. Olivier Duval, Le Clinfoc, rue Jean d'Agrève, 83400 Hyères. Tél. : 94.38.51.77.

Recherche romans d'heroïc-fantasy (de Camp, Howard, Vance, Lovecraft, Merritt, etc...). Vends ou échange contre livres précités nombreuses B.D. Lug assez anciennes + B.D. Aredit + Spirou 1223-1124-1245. etc... Laurent Mouton, 27, rue d'Argentine, 62700 Bruay-la-Buissière. Liste et prix sur demande.

Recherche Mad Movies 1 à 14 inclus, à n'importe quel prix (1 000 000 000 F le lot, c'est d'accord ? NdC), ou échange contre nombreux scénarios, affichettes et jeux de photos. Jacqueline Haron, 64 rue Jacques Brel. Bât B, Porte B 25, 59287 Guesnain.

Cherche tout sur **Alien, Orange mécanique** et Ridley Scott. G. du Soulier, 55 rue de Wicardenne, 62222 St Martin-les-Boulogne.

Recherche désespérément premiers n° de **Strange, Marvel, Fantask,** et suis preneur de portfolios, sérigraphies et tirages de têtes en tous genres. Vends également **Impact** 2 à 10 (*nous aussi, nous aussi !* NdC). Benoît Roux, 2, chemin du Calvaire, 61100 Flers.

Vends affiche **les Aventuriers de l'Arche Perdue** (120X160) et **La Fiancée de Frankenstein** (80X50). Possibilité d'échange contre 3 n°s de **Mad Movies.** David Lotton, 1 rue André Trasbrot, 35000 Rennes.

Recherche n° 1 et 16 de la collection **Gore,** chez Fleuve Noir. Béatrice Rasori, Allée des Platanes, Av. Louis Barthou,Les Ameniers, 83100 Toulon.

Vends **E.F.** N° 57 à 79, **Mad Movies** 38 à 46, **Impact** 1 à 3. Prix divisés par 3. Franck Robin, 3D Av. de la Julotterie, 44100 Nantes.

Recherche B.O. de **Ras les Profs !** et **La Revanche de Freddy**, petit prix S.V.P. Eric Saboua, 27 bis Chemin de Romainville, 33600 Bordeaux-Pessac.

Achète 115 F K7 VHS-Secam en VF de **La Guerre des Etoiles** et **L'Empire contre-attaque**. David Meyer, 84, rue du Mal 33600 Dambach-la-Ville.

Recherche K7 VHS de **Le Jour où la Terre s'arrêta** et **L'Odyssée du Hindenburg.** Jean-Luc au 34.51.98.59

Pour aider les réalisateurs amateurs, je réalise sur demande scénarios, découpages scéniques et séquentiels, storyboards, et ceci pour un tout petit prix. Jérôme Desvaux, 78, rue Gay Lussac, 59130 Lambersart. 20.09.90.55

Recherche tout sur **House, House 2** et **Robocop.** Loïc Le Corre, 35 square Sully Prud'homme, 77350 Le Mée-sur-Seine.

Exceptionnel ! Vends 50 **Angoisse** F.N. (*Fleuve Noir, Pas Front National*... NdC). Liste contre 1 timbre à 2 F 20. Jacques Delinar, Chozeau, 38460 Crémieu.

21 ans, passionné de fantastique, j'aimerais créer un club de fantasticophiles dans la région lyonnaise pour débats, échanges, sorties et, surtout pour la CREATION. Jeunes, moins jeunes, passsionés, contactez Redouane Sakref, 9,r ue Pierre Dupont. 69200 Venissieux.

Vends B.O. de **Freddy** et de **Prince of Darkness,** 60 F chaque, ainsi que divers **San Antonio, Blade, Anticipation** 6 F 50. Demander Gwen au 42.01.98.75 après 18 h.

Urgent ! Cherche sur Metz collaboratrice possédant machine pour taper quelques articles d'un fanzine fauché, qui mérite du bénévolat. Traitement de texte bienvenu. Travail sous-payé si nécessaire. Bon dieu,ça urge ! Ecrire à Pierre Toottenberger, 95 rue aux Arènes, 57000 Metz. (*Sympa, tes lettres, Pierre.* NdC)

Vends lot important d'**Ecran Fantastique, Impact, Mad Movies** (*salaud, va*... **NdC), Strange, Titans** et diverses affiches. Liste contre enveloppe timbrée à Mathieu Gastou, 383, av. de la Liberté, 7719 Dammarie-les-Lys.

Vends tout sur le cinéma : posters, jaquettes, photos, articles. Recherche tout sur Spielberg. Tél. le week-end à partir de 10 h au 61.56.70.76 et demander Thomas.

Cherche jeune co-scénariste et dessinateur pour écrire super scénario de type « légendaire ». Michael Gisselere, 182, rue Paul Verlaine, Bât 24B 18000 Bourges.

PETITION. Le Festival d'Avoriaz est en danger et risque d'émigrer. Je fais appel aux amateurs de fantastique : envoyez-moi une lettre datée et signée précisant que votre souhait est que le festival 89 ait bien lieu à Avoriaz. Laurent de Bustos, 43, av du Gal de Gaulle 18390 St Germain du Puy. Avoriazement vôtre.

Recherche tous documents ayant un rapport avec Wendy O'Williams, ainsi que l'affiche et photos du film **Les Anges du Mal** n°2. David Bruchet, 98, Av. G. Perry, Résidence des Platanes, Bât 6, 95500 Gonesses.

Vends **Making Ghostbusters**, édition U.S.A. (scénario complet + commentaires + 200 photos et dessins). Etat neuf. Prix : 100 F (frais de port compris). Christophe Crison, 62 av. du Centenaire, 94210 La Varenne St Hilaire.

Recherche **Marvel** 1 à 13, **Titans** 1 à 20, **Strange** 1 à 130, **Fantask** 1 à 7, **Spécial Strange** 1 à 20, et K7 VHS de la série **Vendredi 13**, sauf le premier. Yanis Lafon, 82, rue Antonin Debidour, 24300 Nontron.

Recherche les ouvrages de Brian Froud, **The Land of Faeries,** et surtout ses travaux sur **Dark Crystal**. Franck Bazille, 63 rue Faidherbe, 78500 Sartrouville.

Achète au prix fort **Mad Movies** 1 à 21, et recherche tous documents sur Bruce Lee. Pierre Gourincourt, Domaine d'Orio, 64700 Hendaye.

Vends nombreuses B.O. et K7 vidéo de films fantastiques et S.F. ainsi qu'affiches, photos et n°s anciens de **Starfix.** Lionel Fluchot, 115, av. du Mal Lyautey, 21000 Dijon.

Recherche films et documents sur les films **The Mutilator, Day of the Dead, From Beyond, Make them die slowly** (*Jamais entendu parler de celui-là* NdC), **Slumber Party Massacre** Philippe Herbaut, 2 rue du Mans, 72700 St Georges du Bois. Tél. : 43.47.22.46

Recherche correspondant sympa sachent **très bien** jouer de la musique et possédant un orgue avec synthé pour jouer des textes (5 voix maxi.) Merci d'avance. Recherche aussi correspondants pour F/X d'animation et son. Arnold Gin, impasse Vallée Hénot, 62224 Equihen.

Vends plusieurs dizaines de 33t de Hard-Rock entre 35 et 60 F 42.01.98.75, et demander Gwen.

Vends affiches, photos, livres et revues de cinéma à prix intéressants. Liste sur demande. Jean-Pierre Pollenus, 56, av. Paul Janson, 1070 Bruxelles. Belgique.

Recherche tout sur **Robocop** ne provenant pas de **Mad Movies, Impact** ou **Ecran Fantastique**. Christophe Grandin, 13 rue Baheux 62200 Boulogne-sur-Mer.

Vends photos N.et B. originales de films US. Tous genres, 5 ou 6 F pièce. 45.33.42.72 (matin).Demander Alain.

LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS N° 2

La suite au prochain numéro →



ANTENNE D'OR AVORIAZ 88

LE NOUVEAU FILM DE ROB REINER

"STAND BY ME"



ACT III COMMUNICATIONS Présente

Une production de REINER/SCHEINMAN Un film de ROB REINER D'après le roman de WILLIAM GOLDMAN "THE PRINCESS BRIDE"
avec CARY ELWES · MANDY PATINKIN · CHRIS SARANDON · CHRISTOPHER GUEST · WALLACE SHAWN
ANDRE LE GEANT Et pour la 1ère fois à l'écran ROBIN WRIGHT Et la participation de PETER FALK · CAROL KANE · BILLY CRYSTAL
Montage de ROBERT LEIGHTON Décors de NORMAN GARWOOD Directeur de la photo ADRIAN BIDDLE Musique de MARK KNOPFLER
Producteur exécutif NORMAN LEAR Scénario de WILLIAM GOLDMAN Produit par ANDREW SCHEINMAN et ROB REINER Réalisé par ROB REINER

Bande originale du film disponible chez phonogram

Livre publié aux éditions

Distribué par ARTEDIS